
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01936707 7




A DEO LUX NOSTRA
THE FRIENDSHIP OF
LAWS DIE BOOKS NEVER
BOOKS NEVER DIES
EX LIBRIS
LORETTO ABBEY COLLEGE
CRUCI DUM SPIRO FIDO
S·M·S

Dent's Modern Language Series

Edited by WALTER RIPPMANN, M.A.

LES FEUILLES D'AUTOMNE

LES FEUILLES D'AUTOMNE

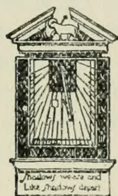
DE

VICTOR HUGO

ÉDITION ANNOTÉE À L'USAGE DES ÉTUDIANTS

PAR

H. C. NORMAN, B.A.
Directeur du County School, Ramsgate



LONDON
J. M. DENT & COMPANY
29 AND 30 BEDFORD STREET, W.C.
MCMIX

BIOGRAPHIE

Victor Hugo, fils du général Hugo, né à Besançon en 1802, suivit son père en Italie, en Espagne, fut quelque temps élève au séminaire des nobles à Madrid; à Paris, il vécut avec sa mère dans cette maison des Feuillantines qu'il a chantée. Lauréat aux Jeux Floraux de Toulouse en 1819, pensionné par Louis XVIII après les *Odes*, il se marie jeune. Pair de France sous Louis-Philippe, député de Paris en 1848, exilé au 2 décembre, il est devenu républicain et démocrate vers 1850: il avait été d'abord légitimiste, puis libéral, très bien vu de la maison d'Orléans. Ses changements d'opinions sont tout à fait légitimes: il eut le tort de vouloir les dissimuler, et de recourir à toute sorte de falsifications de ses propres écrits pour mettre après coup l'unité dans sa vie et dans ses convictions. Rentré en France après le 4 septembre 1870, il mourut en 1885: ses funérailles furent une apothéose. (Lanson.)

TABLEAU HISTORIQUE

Afin de bien comprendre les allusions politiques qu'on trouve dans les *Feuilles d'Automne*, il faut se faire quelque idée des opinions et des événements de l'époque, en se gardant, toutefois, d'aucun effort de montrer en détail leur influence sur Victor Hugo.

La Révolution française commença en 1789 et en 1793, lors de l'exécution de Louis XVI, outre les guerres étrangères

il y avait en France plusieurs révoltes royalistes dont la plus grave était celle de La Vendée. Toutes étaient vaines. Les armes de la France triomphèrent dans toute l'Europe centrale. Napoléon Bonaparte—vainqueur de l'Italie et de l'Égypte (1796-7-8), fut rappelé pour faire face à une nouvelle fédération de puissances hostiles. De retour en France il devint Premier Consul avec des pouvoirs presque absolus (1799) pour monter sur le trône comme Empereur en 1804 après les succès de Marengo et de Hohenlinden et la Paix d'Amiens.

De 1800 à 1814 ce n'est plus les puissances européennes qui s'efforcent de supprimer la France révolutionnaire. C'est l'Angleterre avec ses alliés qui lutte contre Napoléon, incarnation du militarisme agressif. Par terre la France triompha. La Capitulation d'Ulm (1805), les victoires d'Austerlitz (1806), d'Jéna (1806), de Friedland (1807), et de Wagram (1809) établirent un empire plus grand que celui de Charlemagne, et les idées sociales de la révolution se propageaient dans toutes les contrées de l'Europe occidentale. Cependant l'étoile de Napoléon commençait à sombrer—la retraite de Moscou (1812), la guerre de la Péninsule, et la suprématie de la flotte anglaise amenèrent sa défaite à Leipzig (1813). L'année suivante il abdiqua, pour revenir en France de son exil à Elba, ressusciter la Grande Armée, et soutenir sa défaite absolue à Waterloo (1815).

Louis XVIII, installé sur le trône par les Alliés, gouvernait avec plus de modération et plus de mansuétude que ne voulaient les Royalistes extrêmes, bien que l'assassinat du duc de Berry, neveu du roi, donnât le pouvoir à un ministère qui visait à la restauration de toutes les prérogatives de la couronne et de l'église. Les Libéraux formaient de nombreux complots en s'appuyant sur la *Carboneria*, organisation révolutionnaire, dont les principes se répandirent rapidement en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne. Le roi,

néanmoins, refusa de se servir des mesures extrêmes. Louis XVIII mourut en 1824 et son successeur, Charles X., se mit résolument à restaurer l'ancien régime. Le parti libéral devenait jour par jour plus fort et le roi porta le coup final à ses propres ambitions (1828) en renvoyant Martignac, ministre honnête et sage, et puis, encouragé par une victoire en Algérie (juin 1830), en essayant de retrancher les libertés du peuple. La Révolution de Juillet en résulta (1830). Philippe, chef de la branche cadette de la famille bourbonne, devint roi. Les pouvoirs du roi furent limités par la constitution. Tandis que Louis XVIII avait donné une charte *par grâce* on força Louis-Philippe d'*accepter* une charte comme condition préalable de régner.

La France n'était pas seule à subir une révolution en 1830. Les dogmes de 1789 que nous avons vus parcourir l'Europe à la suite des armes françaises n'étaient pas restés infructueux. L'Allemagne vit beaucoup de changements, l'Italie était bouleversée, en Espagne une révolution se préparait, en Suisse le gouvernement aristocrate échoua, et la Belgique se libéra du joug hollandais.

C'est au milieu de ce chaos d'idées qui s'entre-choquaient que Victor Hugo a publié les *Feuilles d'Automne*. Bien que son père fût général de l'Empire sous Napoléon le poète lui-même avait hérité des sympathies royalistes de sa mère qui s'était mêlée à l'insurrection vendéenne de 1793; en 1822 il avait exalté les institutions monarchiques (*Odes*). Dans le domaine des lettres, cependant, il voulait rejeter les liens de la tradition et de l'antiquité, et tandis que Chateaubriand, Lamennais, Lamartine et Vigny partageaient avec lui la gloire de renouveler la littérature française, ils étaient aussi ses associés à prêcher le Catholicisme, la Monarchie, et la réaction politique. Comme nous l'avons vu, les idées réactionnaires n'avaient pas la force de se faire prévaloir. Dans les *Feuilles d'Automne* donc Hugo renvoie l'idéal mort pour

en adopter un qui lui apportera plus de succès, plus de bénéfices. Et ce nouvel idéal, qu'est-ce que c'était? D'être le guide de la nation dans la voie de la liberté politique, qu'il avait essayé autrefois de lui barrer, et en même temps de se faire "l'étoile" et "la voix" de l'art littéraire, nouvellement délivré des trames du conservatisme, grâce aux innovateurs dont le poète lui-même était le chef. (*Voir aussi note sur* I. 54.)

JUGEMENTS

I

Le don de Dieu déposé dans cette âme est magnifique et rare.—VILLEMAIN.

II

Quel homme, ce Hugo! Je viens d'en lire quelque chose: il est divin, il est infernal: il est sage, il est fou; il est peuple, il est roi: il est homme, femme: peintre, poète, sculpteur: il a tout vu, tout fait, tout senti: il m'étonne, me repousse, et m'enchante.—EUGÉNIE DE GUÉRIN, *Journal.*

III

Entreprenant, multiple, divers, infatigable, son talent s'approprie le monde entier. Tous les temps, tous les aspects du monde physique et moral, l'histoire et la spéculation, la méditation intime et le fracas des événements, les délices du foyer et les préoccupations de la politique, le gigantesque, l'imperceptible, le rationnel et le fantastique, le beau et le difforme, se donnent rendezvous dans ses vers. . . . La vie, toute la vie; l'histoire, toute l'histoire; l'homme, tout l'homme, voilà son objet. . . . Parmi nos poètes à peine il en est un seul aussi cordial que lui et aussi riche en paroles saisissantes.—VINET.

IV

Il a ouvert une époque dans notre histoire littéraire. Il a été à la fois très fort et très nouveau. On n'a longtemps voulu voir en lui qu'un chef d'école; il a été plus et mieux que cela, un créateur, un initiateur. Je ne vois personne à lui comparer en ce genre, ni Ronsard, ni Corneille, ni Voltaire. Ajoutons qu'il a été plus extraordinaire que les plus grands; Victor Hugo

n'a pas été seulement un génie, il a été un phénomène. . . . Le merveilleux, c'est qu'un écrivain si épris de la forme et de la couleur des choses, vivant d'une vie si intense dans le dehors, le plus *objectif* assurément de nos poètes, en ait été, à l'occasion, le plus ému et le plus profond. Il sait toucher et faire rêver. Il a des mots qui donnent une expression à l'ineffable où l'on sent passer je ne sais quoi d'infini. Il avait une âme, n'en doutons pas, celui qui, blessé de la caducité des plus chers souvenirs, reprochait si plaintivement à la nature sa sérénité et son oubli. Il avait le sens de la grande mélancolie, celui qui s'écriait:

O soleils descendus derrière l'horizon.

Il avait été troublé du mystère de nos destinées, celui qui les interrogeait en un vers sublime:

Où va, Seigneur, où va la terre dans les cieux?

On n'aura pas complété cette image, on n'aura pas réuni tous les rayons dont la tendresse populaire se plaisait à faire une auréole au poète, si l'on ne joint à la magie du talent et à la puissance de l'œuvre les idées généreuses et les qualités personnelles, le patriotisme, l'humanité, la foi. Oui, la foi! Victor Hugo était optimiste, c'est-à-dire croyant; il avait confiance dans la nature humaine, dans la société et son avenir. La gloire n'ira jamais aux sceptiques; le peuple n'aime que ceux qui partagent les certitudes ou les illusions dont il vit lui-même.

Ed. Scherer, *Le Temps*, mai 1885.

V

Si nous admettons volontiers en France pour articles de foi, et sans trop nous inquiéter de ce qu'ils signifient, certains apothegmes, décisifs en raison même de leur banalité, tels que: la poésie est un cri de cœur, le génie réside tout entier dans le cœur, nous oublions plus volontiers encore que l'usage professionel et immodéré des larmes offense la pudeur des sentiments les plus sacrés. Mais Victor Hugo est un génie mâle qui n'a jamais sacrifié la dignité de l'art à la sensiblerie du vulgaire. . . . C'est un grand et sublime poète, c'est-à-dire un irréprochable artiste, car les deux termes sont nécessairement identiques. Il a su transmuter la substance de tout en substance poétique, ce

qui est la condition expresse et première de l'art, l'unique moyen d'échapper au didacticisme aimé, cette négation absolue de toute poésie; il a forgé, soixante années durant, des vers d'or sur une enclume d'airain; sa vie entière a été un chant multiple et sonore où toutes les passions, toutes les tendresses, toutes les colères généreuses qui ont agité, ému, traversé l'âme humaine dans le cours de ce siècle, ont trouvé une expression souveraine.

LECONTE DE LISLE, *Discours de réception à l'Académie.*

VI

Victor Hugo fut un très grand homme; ce fut surtout un homme extraordinaire, vraiment unique. Il semble qu'il fut créé par un décret spécial et nominatif de l'Éternel. Toutes les catégories de l'histoire littéraire sont en lui déjouées. La critique qui essayera un jour de démêler ses origines se trouvera en présence du problème le plus compliqué.—ERNEST RENAN.

VII

Sa grandeur, quoi qu'on pense de ce qu'il a cru, imaginé ou chanté, est, comme celle des Dante, des Milton, et de quelques anciens, indépendante des idées dont il s'est inspiré. Nous pouvons déjà contempler sa statue idéale, dressée dans la mémoire des hommes de l'avenir, à côté des statues de ces génies, et bien au-dessus de celles des autres poètes de notre langue, parce qu'il a remué des idées plus profondes, donné une forme admirable à de plus grands sentiments, et créé une langue poétique nouvelle.—RENOUVIER, *Victor Hugo : le poète.*

VIII

Dans l'énorme amas de ces vers, de ces pièces de théâtre et de ces romans, le départ se sera fait entre l'excellent et le moins bon. Mais, outre que des chefs-d'œuvre sans une tache assurent au poète une place incontestée parmi les tout premiers maîtres de son art, ceux qui ont le culte des lettres lui garderont, à côté de leur admiration, une vraie piété à cause du magnifique exemple de volonté continue qu'il a donné soixante ans durant et qui a fait de lui, au sens où Carlyle prenait cette formule, un véritable héros littéraire.—PAUL BOURGET, *Times*, février, 1902.

IX

Il est notre plus grand poète lyrique; il est presque notre unique poète épique. Il serait, comme style et comme rythme, le plus habile artiste en vers que nous ayons, si La Fontaine n'existait pas. Par là il vivra aussi longtemps que la langue française. Il deviendra même *scolaire*, par ses qualités, un peu aussi par ses défauts. Très facilement pénétrable, peu profond, peu compliqué, obscur seulement (et rarement) par la forme, ses beaux lieux communs, ses dissertations morales, ses larges et riches descriptions, ses narrations éclatantes complaisamment étalées, seront bien compris et bien goûtés des jeunes esprits, et leur seront une très belle et savoureuse récréation intellectuelle. Il a mérité ce prix, qui est celui des plus grands, par son amour de la belle langue où il avait appris à parler, et le don merveilleux qu'il a eu pour lui donner une nouvelle jeunesse et un nouveau lustre.—ÉMILE FAGUET, *Études sur le XIXe siècle.*

X

Poet, dramatist, novelist, historian, philosopher, and patriot, the spiritual sovereign of the nineteenth century was, before all things and above all things, a poet. . . . *Les Feuilles d'Automne* won an immediate and universal homage: their unsurpassed melody was so often the raiment of emotion which struck home to all hearts a sense of domestic tenderness too pure and sweet and simple for perfect expression by any less absolute and omnipotent lord of style, that it is no wonder if in many minds there should at once have sprung up an all but ineradicable conviction that no subsequent verse must be allowed to equal or excel the volume which contained such flowerlike jewels of song as the nineteenth and twentieth of these unwithering and imperishable *Leaves*. . . . The spiritual service of the greatest poet of this century has been in its inmost essence, in its highest development, the service of a healer and a comforter, the work of a redeemer and a prophet. . . . We know of no such great poet so good, of no such good man so great in genius.—SWINBURNE, *A Study of Victor Hugo.*

XI

In the power of creation next to Shakespeare came Victor Hugo. No poet of modern times has, to my thinking, been gifted with so vast a power of imagination, of grasp of character, of dramatic force, and of command over verse. In one important quality which distinguishes Shakespeare from other poets—the comic—the French poet is wanting. Of grim humour he is a master; playfulness is found constantly in his songs and shorter pieces of verse; irony and satire he can deal in at will. But of what we understand by comic force there is nothing in Victor Hugo.—W. H. Pollock.

XII

What is Victor Hugo? He is the imagination of France in the century of trouble which followed her great Revolution—an imagination powerful, ambitious, disordered—a light of the world, though a light as wild as that of volcanic flames blown upon by storm; and he is also the better heart of France, tender and fierce, framed for manifold joy and sorrow, rich in domestic feeling and rich in patriotism, heroic yet not without a self-consciousness of heroism, that eager, self-betraying, intemperate heart, which alternates between a defiant wilfulness and the tyranny of an idea or a passion. . . . Victor Hugo lives on the one hand in the presence of his ideals, the objects of his wonder and his worship—Justice, Charity, Beauty, Liberty, Progress, Humanity. . . . But, on the other hand, over against these august abstractions are the gracious, abiding realities which rule the heart of man, age after age, with benevolent despotism—children, the father who has toiled for us, the mother who has served and loved, the husband and the wife, and once again children, the children who lie unforgotten in their graves.—Dowden, *The Poetry of Victor Hugo.*

XIII

Hugo's work is vitiated as an expression of life by the presence of an abounding insincerity in combination with a quality of self-sufficiency so inordinate as scarce to be distinguished now

and then from an immense stupidity. His personages are all expressions not of humanity, but of Victor Hugo. . . . His best and truest title to immortality is his poetry. In truth, the range and capacity of his genius in rhythm and rhyme are unparalleled in the literature of France. . . . His verse, with its infinite capacity of violence and calm, sunshine and thunder, apocalyptic fury and grace ineffable, has something of the effect of the multitudinous seas as he saw and described them from his eyrie in mid-channel. The effect of his alexandrines, with their wealth of colour and light and energy, may fairly be paralleled with that of Shakespeare's iambics; while in their purity of form, the sweetness and distinction of their cadences, their richness of rhyme, their magical felicity of expression, his lyrical measures put the Pleiad and all its works to shame. There can be no possible doubt that, in many of the relations of life, Hugo was a *poseur* of the first magnitude—that from the first he humbugged his contemporaries with a pertinacity and a success that are only equalled by his faculty of taking himself seriously. But there can be as little doubt that while essentially un-French—a combination, indeed, of Teuton and Celt, and moreover absolutely lacking in sanity—he was a lyrist of the first order, a master of words and cadences, an artist in rhythms and rhymes.—W. E. HENLEY in *Chambers's Encyclopædia*.

XIV

Victor in drama, victor in romance,
Cloud-weaver of phantasmal hopes and fears,
French of the French, and lord of human tears;
Child-lover; Bard, whose flame-lit laurels glance,
Darkening the wreaths of all that would advance
Beyond our straits, their claim to be thy peers;
Weird Titan by thy winter weight of years
As yet unbroken, stormy voice of France!

TENNYSON.

BIBLIOGRAPHIE

I.—ŒUVRES DE VICTOR HUGO

Odes et Poésies diverses. Paris, 1822.
Han d'Islande, roman. Paris, 1823.
Odes et Ballades, tome deux. Paris, 1824.
Relation d'un voyage au Mont Blanc. Paris, 1825.
Bug-Jargal, roman. Paris, 1826.
Odes, tome trois. Paris, 1826.
Cromwell, drama. Paris, 1827.
Les Orientales. Paris, 1828.
Le Dernier Jour d'un condamné. Paris, 1829.
Marion Delorme. Paris, 1829. Première représentation, 1830.
Hernani, ou l'honneur castillan, drame. Paris, 1829. Première représentation, 1830.
Notre-Dame de Paris. Paris, 1831.
Les Feuilles d'automne. Paris, 1831.
Le Roi s'amuse, drame. Paris, 1832.
Lucrèce Borgia, drame. Paris, 1833.
Marie Tudor, drame. Paris, 1833.
Les Chants du Crépuscule. Paris, 1835.
Angelo, drame. Paris, 1835.
Les Voix intérieures. Paris, 1837.
Ruy Blas, drame. Paris, 1838.
Les Rayons et les Ombres. Paris, 1840.
Le Rhin. Paris, 1842.
Les Burgraves. Paris, 1843.
Napoléon le Petit. Bruxelles, 1852.
Les Châtiments. Genève, 1853.
Les Contemplations. Paris, 1856.
La Légende des Siècles. Première Série. Paris, 1859.
Les Misérables. Paris, 1862.
William Shakespeare. Paris, 1864.
Les Chansons des rues et des bois. Paris, 1865.
Les Travailleurs de la mer. Paris, 1866.
L'Homme qui rit, roman. Paris, 1869.
L'Année terrible. Paris, 1872.
Quatre-vingt-treize, roman. Paris, 1873.
La Légende des Siècles. Deuxième Série. Paris, 1877.
L'Art d'être grand-père. Paris, 1877.

L'Histoire d'un crime. Paris, 1877. (Écrit en 1851.)
Le Pape. Paris, 1878.
La Pitié suprême. Paris, 1879.
L'Ane. Paris, 1879.
Religions et Religion, poèmes. Paris, 1880.
Les Quatre Vents de l'Esprit. Paris, 1881.
Torquemada. Paris, 1882.
La Légende des Siècles. Troisième Série. Paris, 1883.

II.—ŒUVRES POSTHUMES

Le Théâtre en liberté. Paris, 1886.
La Fin de Satan, poème. Paris, 1886.
Choses vues. Paris, 1887.
Extraits de la correspondance de Victor Hugo. Paris, 1888.

III.—CRITIQUE

Parmi la foule de livres se rapportant à Victor Hugo on peut citer:

Mme Hugo.—*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*
Sainte-Beuve.—*Causeries du lundi* (vi. 109-111; ix. 530-535); *Premiers Lundis* (i. 164-189; ii.; iii.) et *Portraits contemporains.*
Th. Gautier.—*Histoire du Romantisme. Victor Hugo.*
Biré.—*V. Hugo avant* 1830.
Brunetière.—*Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine.* (*V. Hugo après* 1830.) *L'Evolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle. Victor Hugo.*
Paul Bourget.—*Études et Portraits.*
Stapfer.—*Racine et V. Hugo.*
Émile Faguet.—*Études littéraires sur le dix-neuvième siècle.*
Barbon.—*Victor Hugo et son temps.*
E. Mérimée.—*L'École romantique et l'Espagne.*
Paul de Saint-Victor.—*Victor Hugo.*
Larroumet.—*Études de littérature et d'art.* 1re série et 3e série.
G. Lanson.—*Histoire de la littérature française.*
Doumic.—*Études sur la littérature française.*
Allais.—*Quelques Vues sur l'histoire du romantisme en France.*
Eug. Rigal.—*Victor Hugo poète lyrique.*
Revue des Deux Mondes, passim.
Petit de Julleville.—*Histoire,* chap. vi. tome vii.; chap. viii. tome vii.

PREFACE

Le moment politique est grave; personne ne le conteste, et l'auteur de ce livre moins que personne. Au dedans, toutes les solutions sociales remises en question; toutes les membrures du corps politique tordues, refondues ou reforgées, dans la fournaise d'une révolution, sur l'enclume sonore des journaux; le vieux mot *pairie*, jadis presque aussi reluisant que le mot *royauté*, qui se transforme et change de sens; le retentissement perpétuel de la tribune sur la presse et de la presse sur la tribune; l'émeute qui fait la morte. Au dehors, çà et là, sur la face de l'Europe, des peuples tout entiers qu'on assassine, qu'on déporte en masse, ou qu'on met aux fers; l'Irlande dont on fait un cimetière, l'Italie dont on fait un bagne, la Sibérie qu'on peuple avec la Pologne; partout d'ailleurs, dans les états même les plus paisibles, quelque chose de vermoulu qui se disloque, et, pour les oreilles attentives, le bruit sourd que font les révolutions, encore enfouies dans la sape, en poussant sous tous les royaumes de l'Europe leurs galeries souterraines, ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. Enfin, au dehors comme au dedans, les croyances en lutte, les consciences en travail; de nouvelles religions, chose sérieuse! qui bégaient des formules, mauvaises d'un côté, bonnes de l'autre; les vieilles religions qui font peau neuve; Rome, la cité de la foi, qui va se redresser peut-être à la hauteur de Paris, la cité de l'intelligence; les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec le vrai; la question de l'avenir déjà explorée et sondée comme celle du passé. Voilà où nous en sommes au mois de novembre 1831.

Sans doute, en un pareil moment, au milieu d'un si orageux conflit de toutes les choses et de tous les hommes, en présence de ce concile tumultueux de toutes les idées, de toutes les croyances, de toutes les erreurs, occupées à rédiger et à débattre en discussion publique la formule de l'humanité au dix-neuvième siècle, c'est folie de publier un volume de pauvres vers désintéressés. Folie! pourquoi?

L'art, et l'auteur de ce livre n'a jamais varié dans cette pensée, l'art a sa loi qu'il suit, comme le reste a la sienne. Parce que la terre tremble, est-ce une raison pour qu'il ne marche pas? Voyez le seizième siècle. C'est une immense époque pour la société humaine, mais c'est une immense époque pour l'art. C'est le passage de l'unité religieuse et politique à la liberté de conscience et de cité, de l'orthodoxie au schisme, de la discipline à l'examen, de la grande synthèse sacerdotale qui a fait le moyen âge à l'analyse philosophique qui va le dissoudre; c'est tout cela; et c'est aussi le tournant, magnifique et éblouissant de perspectives sans nombre, de l'art gothique à l'art classique. Ce n'est partout, sur le sol de la vieille Europe, que guerres religieuses, guerres civiles, guerres pour un dogme, guerres pour un sacrement, guerres pour une idée, de peuple à peuple, de roi à roi, d'homme à homme, que cliquetis d'épées toujours tirées et de docteurs toujours irrités, que commotions politiques, que chutes et écroulements des choses anciennes, que bruyant et sonore avènement des nouveautés; en même temps, ce n'est dans l'art que chefs-d'œuvre. On convoque la diète de Worms, mais on peint la chapelle Sixtine. Il y a Luther, mais il y a Michel-Ange.

Ce n'est donc pas une raison, parce que aujourd'hui d'autres vieilleries croulent à leur tour autour de nous, et remarquons en passant que Luther est dans les vieilleries et que Michel-Ange n'y est pas, ce n'est pas une raison parce qu'à leur tour aussi d'autres nouveautés surgissent dans ces décombres,

pour que l'art, cette chose éternelle, ne continue pas de verdoyer et de florir entre la ruine d'une société qui n'est plus, et l'ébauche d'une société qui n'est pas encore.

Parce que la tribune aux harangues regorge de Démosthènes, parce que les rostres sont encombrés de Cicérons, parce que nous avons trop de Mirabeaux, ce n'est pas une raison pour que nous n'ayons pas, dans quelque coin obscur un poète.

Il est donc tout simple, quel que soit le tumulte de la place publique, que l'art persiste, que l'art s'entête, que l'art se reste fidèle à lui-même, *tenax propositi.* Car la poésie ne s'adresse pas seulement au sujet de telle monarchie, au sénateur de telle oligarchie, au citoyen de telle république, au natif de telle nation; elle s'adresse à l'homme, à l'homme tout entier. A l'adolescent, elle parle de l'amour; au père, de la famille; au vieillard, du passé; et, quoi qu'on fasse, quelles que soient les révolutions futures, soit qu'elles prennent les sociétés caduques aux entrailles, soit qu'elles leur écorchent seulement l'épiderme, à travers tous les changements politiques possibles, il y aura toujours des enfants, des mères, des jeunes filles, des vieillards, des hommes enfin, qui aimeront, qui se réjouiront, qui souffriront. C'est à eux que va la poésie. Les révolutions, ces glorieux changements d'âge de l'humanité, les révolutions transforment tout, excepté le cœur humain. Le cœur humain est comme la terre; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdures, ses fleurs, ses fruits naturels; mais jamais pioches ni sondes ne le troubleront à de certaines profondeurs; mais, de même qu'elle sera toujours la terre, il sera toujours le cœur humain; la base de l'art, comme elle de la nature.

Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer par détruire le cœur humain.

Ici se présente une objection d'une autre espèce.—Sans contredit, dans le moment même le plus critique d'une crise politique, un pur ouvrage d'art peut apparaître à l'horizon; mais toutes les passions, toutes les attentions, toutes les intelligences ne seront-elles pas trop absorbées par l'œuvre sociale qu'elles élaborent en commun, pour que le lever de cette sereine étoile de poésie fasse tourner les yeux à la foule?—Ceci n'est plus qu'une question de second ordre, la question de succès; la question du libraire et non du poète. Le fait répond d'ordinaire oui ou non aux questions de ce genre, et, au fond, il importe peu. Sans doute il y a des moments où les affaires matérielles de la société vont mal, où le courant ne les porte pas, où, accrochées à tous les accidents politiques qui se rencontrent chemin faisant, elles se gênent, s'engorgent, se barrent et s'embarrassent les unes dans les autres. Mais qu'est-ce que cela fait? D'ailleurs, parce que le vent, comme on dit, n'est pas à la poésie, ce n'est pas un motif pour que la poésie ne prenne pas son vol. Tout au contraire des vaisseaux, les oiseaux ne volent bien que contre le vent. Or la poésie tient de l'oiseau. *Musa ales*, dit un ancien.

Et c'est pour cela même qu'elle est plus belle et plus forte, risquée au milieu des orages politiques. Quand on sent la poésie d'une certaine façon, on l'aime mieux habitant la montagne et la ruine, planant sur l'avalanche, bâtissant son aire dans la tempête, qu'en fuite vers un perpétuel printemps. On l'aime mieux aigle qu'hirondelle.

Hâtons-nous de déclarer ici, car il en est peut-être temps, que dans tout ce que l'auteur de ce livre vient de dire pour expliquer l'opportunité d'un volume de véritable poésie qui apparaîtrait dans un moment où il y a tant de prose dans les esprits, et à cause de cette prose même, il est très loin d'avoir voulu faire la moindre allusion à son propre ouvrage. Il en sent l'insuffisance et l'indigence tout le premier. L'artiste, comme l'auteur, le comprend, qui prouve la vitalité de l'art

au milieu d'une révolution, le poète qui fait acte de poésie entre deux émeutes, est un grand homme, un génie, un œil, ὀφθαλμός, comme dit admirablement la métaphore grecque. L'auteur n'a jamais prétendu à la splendeur de ces titres, au-dessus desquels il n'y a rien. Non; s'il publie en ce mois de novembre 1831 les *Feuilles d'Automne*, c'est que le contraste entre la tranquillité de ces vers et l'agitation fébrile des esprits lui a paru curieux à voir au grand jour. Il ressent, en abandonnant ce livre inutile au flot populaire qui emporte tant d'autres choses meilleures, un peu de ce mélancolique plaisir qu'on éprouve à jeter une fleur dans un torrent, et à voir ce qu'elle devient.

Qu'on lui passe une image un peu ambitieuse, le volcan d'une révolution était ouvert devant ses yeux. Le volcan l'a tenté. Il s'y précipite. Il sait fort bien du reste qu'Empédocle n'est pas un grand homme, et qu'il n'est resté de lui que sa chaussure.

Il laisse donc aller ce livre à sa destinée, quelle qu'elle soit, *liber, ibis in urbem*, et demain il se tournera d'un autre côté. Qu'est-ce d'ailleurs que ces pages qu'il livre ainsi, au hasard, au premier vent qui en voudra? Des feuilles tombées, des feuilles mortes, comme toutes feuilles d'automne. Ce n'est point là de la poésie de tumulte et de bruit; ce sont des vers sereins et paisibles, des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée; des vers de l'intérieur de l'âme. C'est un regard mélancolique et résigné, jeté çà et là sur ce qui est, surtout sur ce qui a été. C'est l'écho de ces pensées, souvent inexprimables, qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous, une fleur qui s'en va, une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbe; ou l'arrivée imprévue d'un ami de collège presque oublié, quoique toujours aimé dans un repli obscur du cœur;

ou la contemplation de ces hommes à volonté forte qui brisent le destin ou se font briser par lui; ou le passage d'un de ces êtres faibles qui ignorent l'avenir, tantôt un enfant, tantôt un roi. Ce sont enfin, sur la vanité des projets et des espérances, sur l'amour à vingt ans, sur l'amour à trente ans, sur ce qu'il y a de triste dans le bonheur, sur cette infinité de choses douloureuses dont se composent nos années, ce sont de ces élégies comme le cœur du poète en laisse sans cesse écouler par toutes les fêlures que lui font les secousses de la vie. Il y a deux mille ans que Térence disait:

> Plenus rimarum sum; hac atque illac
> Perfluo.

C'est maintenant le lieu de répondre à la question des personnes qui ont bien voulu demander à l'auteur si les deux ou trois odes inspirées par les événements contemporains, qu'il a publiées à différentes époques depuis dix-huit mois, seraient comprises dans les *Feuilles d'Automne*. Non. Il n'y a point ici place pour cette poésie qu'on appelle politique et qu'il voudrait qu'on appelât historique. Ces poésies véhémentes et passionnées auraient troublé le calme et l'unité de ce volume. Elles font d'ailleurs partie d'un recueil de poésie politique, que l'auteur tient en réserve. Il attend pour le publier un moment plus littéraire.

Ce que sera ce recueil, quelles sympathies et quelles antipathies l'inspireront, on peut en juger, si l'on en est curieux, par la pièce XL du livre que nous mettons au jour. Cependant dans la position indépendante, désintéressée et laborieuse où l'auteur a voulu rester, dégagé de toute haine comme de toute reconnaissance politique, ne devant rien à aucun de ceux qui sont puissants aujourd'hui, prêt à se laisser reprendre tout ce qu'on aurait pu lui laisser par indifférence ou par oubli, il croit avoir le droit de dire d'avance que ses vers seront ceux d'un homme honnête, simple et sérieux, qui veut

toute liberté, toute amélioration, tout progrès, et en même temps toute précaution, tout ménagement, toute mesure; qui n'a plus, il est vrai, la même opinion qu'il y a dix ans sur ces choses variables qui constituent les questions politiques, mais qui, dans ses changements de conviction, s'est toujours laissé conseiller par sa conscience, jamais par son intérêt. Il répétera en outre ici ce qu'il a déjà dit ailleurs [1] et ce qu'il ne se lassera jamais de dire et de prouver: que, quelle que soit sa partialité passionnée pour les peuples dans l'immense querelle qui s'agite au dix-neuvième siècle entre eux et les rois, jamais il n'oubliera quelles ont été les opinions, les crédulités, et même les erreurs de sa première jeunesse. Il n'attendra jamais qu'on lui rappelle qu'il a été, à dix-sept ans, stuartiste, jacobite et cavalier; qu'il a presque aimé la Vendée avant la France; que si son père a été un des premiers volontaires de la grande république, sa mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *brigande*, comme Mme de Bonchamp et Mme de La Rochejaquelein. Il n'insultera pas la race tombée, parce qu'il est de ceux qui ont foi en elle et qui, chacun pour sa part et selon son importance, avaient cru pouvoir répondre d'elle à la France. D'ailleurs, quelles que soient les fautes, quels que soient même les crimes, c'est le cas plus que jamais de prononcer le nom de Bourbon avec précaution, gravité et respect, maintenant que le vieillard qui a été le roi n'a plus sur sa tête que des cheveux blancs.

[1] Préface de *Marion de Lorme*

PARIS, 24 *novembre* 1831.

LES FEUILLES D'AUTOMNE

I

Data fata secutus.—*Devise des Saint-John.*

Ce siècle avait deux ans. Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.—

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas!

Oh! l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie!

Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier!

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
Et la feuille échappée aux arbres du rivage.

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et, quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit.

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,

Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur.

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne!

Juin 1830.

II

A M. LOUIS B.

Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum.—VIRGILE.

LOUIS, quand vous irez, dans un de vos voyages,
Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charmants rivages,
Toulouse la romaine, où dans des jours meilleurs
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs,
Passez par Blois.—Et là, bien volontiers sans doute,
Laissez dans le logis vos compagnons de route,
Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiront,
Vous, avec vos pensers qui haussent votre front,
Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire au temps des crues;
Laissez là le château, quoique sombre et puissant,
Quoiqu'il ait à la face une tache de sang;
Admirez, en passant, cette tour octogone
Qui fait à ses huit pans hurler une gorgone;
Mais passez.—Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble,
Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.
Vous le reconnaîtrez, ami, car, tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.
Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
Que la ville étagée en long amphithéâtre,
Que l'église, ou la Loire et ses voiles aux vents,
Et ses mille archipels plus que ses flots mouvants,
Et de Chambord là-bas au loin les cent tourelles
Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.

Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,
Regardez à vos pieds. . . —

Louis, cette maison
Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers,
C'est là.—Regardez bien. C'est le toit de mon père.
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé!

Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
Pensez pieusement, d'abord à votre mère,
Et puis à votre sœur, et dites: " Notre ami
Ne reverra jamais son vieux père endormi!

" Hélas! il a perdu cette sainte défense
Qui protège la vie encore après l'enfance,
Ce pilote prudent, qui pour dompter le flot
Prête une expérience au jeune matelot!
Plus de père pour lui! plus rien qu'une mémoire!
Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire!
Plus de récits guerriers! plus de beaux cheveux blancs
A faire caresser par les petits enfants!
Hélas! il a perdu la moitié de sa vie,
L'orgueil de faire voir à la foule ravie
Son père, un vétéran, un général ancien!
Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
Et le seuil paternel qui tressaille de joie,
Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie!

" Le grand arbre est tombé! resté seul au vallon,
L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.

Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
Tout le groupe orphelin, mère, enfant, jeune fille,
Se rallie inquiet autour du père seul,
Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.
C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
De travailler pour tous, d'agir, et de mourir!
Voilà que va bientôt sur sa tête vieillie
Descendre la sagesse austère et recueillie;
Voilà que ses beaux ans s'envolent tour à tour,
Emportant l'un sa joie et l'autre son amour,
Ses songes de grandeur et de gloire ingénue,
Et que pour travailler son âme reste nue,
Laissant là l'espérance et les rêves dorés,
Ainsi que la glaneuse, alors que dans les prés
Elle marche, d'épis emplissant sa corbeille,
Quitte son vêtement de fête de la veille.
Mais, le soir, la glaneuse aux branches d'un buisson
Reprendra ses atours, et chantant sa chanson
S'en reviendra parée, et belle, et consolée;
Tandis que cette vie, âpre et morne vallée,
N'a point de buisson vert où l'on retrouve un jour
L'espoir, l'illusion, l'innocence et l'amour!

" Il continuera donc sa tâche commencée,
Tandis que sa famille, autour de lui pressée,
Sur son front, où des ans s'imprimera le cours,
Verra tomber sans cesse et s'amasser toujours,
Comme les feuilles d'arbre au vent de la tempête,
Cette neige des jours qui blanchit notre tête!

" Ainsi du vétéran par la guerre épargné,
Rien ne reste à son fils, muet et résigné,

Qu'un tombeau vide, et toi, la maison orpheline
Qu'on voit blanche et carrée au bas de la colline,
Gardant, comme un parfum dans le vase resté,
Un air de bienvenue et d'hospitalité!
" Un sépulcre à Paris! de pierre ou de porphyre,
Qu'importe? Les tombeaux des aigles de l'empire
Sont auprès. Ils sont là tous ces vieux généraux
Morts un jour de victoire en antiques héros,
Ou, regrettant peut-être et canons et mitraille,
Tombés à la tribune, autre champ de bataille.
Ses fils ont déposé sa cendre auprès des leurs,
Afin qu'en l'autre monde, heureux pour les meilleurs,
Il puisse converser avec ses frères d'armes.
Car sans doute ces chefs, pleurés de tant de larmes,
Ont là-bas une tente. Ils y viennent le soir
Parler de guerre; au loin, dans l'ombre, ils peuvent voir
Flotter de l'ennemi les enseignes rivales;
Et l'empereur au fond passe par intervalles.

" Une maison à Blois! riante, quoique en deuil.
Élégante et petite, avec un lierre au seuil,
Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
Comme un charmant asile à reposer sa vie,
Tant sa neuve façade a de fraîches couleurs,
Tant son front est caché dans l'herbe et dans les fleurs!

" Maison! sépulcre! hélas! pour retrouver quelque ombre
De ce père parti sur le navire sombre,
Où faut-il que le fils aille égarer ses pas?
Maison, tu ne l'as plus! tombeau, tu ne l'as pas!"

Juin 1830.

III

RÊVERIE D'UN PASSANT

A PROPOS D'UN ROI

Præbete aures, vos qui continetis multitudine et placetis vobis in turbis nationum, quoniam non custodistis legem justitiæ, neque secundum voluntatem Dei ambulastis.—SAP. VI.

VOITURES et chevaux à grand bruit, l'autre jour,
Menaient le roi de Naple au gala de la cour.
J'étais au Carrousel, passant avec la foule
Qui par ses trois guichets incessamment s'écoule
Et traverse ce lieu quatre cents fois par an
Pour regarder un prince ou voir l'heure au cadran.
Je suivais lentement, comme l'onde suit l'onde,
Tout ce peuple, songeant qu'il était dans le monde,
Certes, le fils aîné du vieux peuple romain,
Et qu'il avait un jour, d'un revers de sa main,
Déraciné du sol les tours de la Bastille.
Je m'arrêtai; le suisse avait fermé la grille.

Et le tambour battait, et parmi les bravos
Passait chaque voiture avec ses huit chevaux.
La fanfare emplissait la vaste cour, jonchée
D'officiers redressant leur tête empanachée;
Et les royaux coursiers marchaient sans s'étonner,
Fiers de voir devant eux des drapeaux s'incliner.

Or, attentive au bruit, une femme, une vieille,
En haillons, et portant au bras quelque corbeille,
Branlant son chef ridé, disait à haute voix:
—Un roi! sous l'empereur, j'en ai tant vu, des rois!

Alors je ne vis plus des voitures dorées
La haute impériale et les rouges livrées;
Et, tandis que passait et repassait cent fois
Tout ce peuple inquiet plein de confuses voix,
Je rêvai. Cependant la vieille vers la Grève
Poursuivait son chemin en me laissant mon rêve,
Comme l'oiseau qui va, dans la forêt lâché,
Laisse trembler la feuille où son aile a touché.

Oh! disais-je, la main sur mon front étendue,
Philosophie, au bas du peuple descendue!
Des petits sur les grands grave et hautain regard!
Où ce peuple est venu, le peuple arrive tard;
Mais il est arrivé. Le voilà qui dédaigne!
Il n'est rien qu'il admire, ou qu'il aime, ou qu'il craigne.
Il sait tirer de tout d'austères jugements,
Tant le marteau de fer des grands événements
A, dans ces durs cerveaux qu'il façonnait sans cesse,
Comme un coin dans le chêne enfoncé la sagesse!

Il s'est dit tant de fois:—Où le monde en est-il?
Que font les rois? à qui le trône? à qui l'exil?—
Qu'il médite aujourd'hui comme un juge suprême,
Sachant la fin de tout, se croyant en soi-même
Assez fort pour tout voir et pour tout épargner,
Lui qu'on n'exile pas et qui laisse régner!

La cour est en gala! pendant qu'au-dessous d'elle,
Comme sous le vaisseau l'océan qui chancelle,

Sans cesse remué, gronde un peuple profond
Dont nul regard de roi ne peut sonder le fond.
Démence et trahison qui disent sans relâche:
—O rois, vous êtes rois! confiez votre tâche
Aux mille bras dorés qui soutiennent vos pas,
Dormez, n'apprenez point et ne méditez pas,
De peur que votre front, qu'un prestige environne,
Fasse en s'élargissant éclater la couronne!—

O rois, veillez, veillez! tâchez d'avoir régné.
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné;
Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
Cabrer la liberté qui vous porte avec elle;
Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit.

Écoutez, écoutez, à l'horizon immense,
Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule et qui s'accroît de moment en moment.
C'est le peuple qui vient! c'est la haute marée
Qui monte incessamment par son astre attirée.
Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,
Avec ses lois, ses mœurs, les monuments qu'il fonde,
Vains obstacles qui font à peine écumer l'onde,
Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plus,
Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux.
Le sol toujours s'en va, le flot toujours s'élève.
Malheur à qui le soir s'attarde sur la grève,
Et ne demande pas au pêcheur qui s'enfuit
D'où vient qu'à l'horizon on entend ce grand bruit!
Rois, hâtez-vous! rentrez dans le siècle où nous sommes,
Quittez l'ancien rivage!—A cette mer des hommes

Faites place, ou voyez si vous voulez périr
Sur le siècle passé que son flot doit couvrir!

Ainsi ce qu'en passant avait dit cette femme
Remuait mes pensers dans le fond de mon âme,
Quand un soldat soudain, du poste détaché,
Me cria:—Compagnon, le soleil est couché.

18 *mai* 1830.

IV

De todo, nada. De todos, nadio.—CALDERON.

QUE t'importe, mon cœur, ces naissances des rois,
Ces victoires qui font éclater à la fois
Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil,
Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées?

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté.
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité;
La gloire fuit à tire-d'aile;
Couronnes, mitres d'or, brillent, mais durent peu.
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle!

Hélas! plus de grandeur contient plus de néant.
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois.
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface!
Mystérieux abîme où l'esprit se confond!
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface!

30 *juin* 1830.

V

CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE

O altitudo!

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux?
Était-ce aux bords du Sund? aux côtes de Bretagne?
Aviez-vous l'océan au pied de la montagne?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté?

Voici ce qu'on entend.—Du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et, du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,

Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait élargissant ses orbes infinis
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace et la forme et le nombre.

Comme une autre atmosphère épars et débordé,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde, enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.

Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers; chant de gloire! hymne heureux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux.
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Était triste; c'était le murmure des hommes.
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique,
Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'océan par moments abaissait sa voix haute,
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, a côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,
Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient?
Hélas! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
L'une disait: NATURE! et l'autre: HUMANITÉ!

Alors je méditai; car mon esprit fidèle,
Hélas! n'avait jamais déployé plus grande aile;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour;
Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme.
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain.

27 juillet 1829.

VI

A UN VOYAGEUR

L'une partie du monde ne sait point comme l'autre vit et se gouverne.
—PHILIPPE DE COMMINES.

AMI, vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en sages
Au sortir du berceau.
De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie.
Partout où vous mena votre inconstante envie,
Jetant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant;

Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon,
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison.

Vous êtes fatigué tant vous avez vu d'hommes!
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses infécondes,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses profondes,
Des enfants dans vos mains tenant les têtes blondes,
Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère!
—Où donc ton père? où donc ton fils? où donc ta mère?
—Ils voyagent aussi!

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune;
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux!
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes,
On le fait à pas lents, parmi des faces mornes,
Et nous le ferons tous!

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses saisons, tous trois, l'un après l'autre,
Ils ont pris leur essor.
Hélas! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,
Ces têtes que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor.

Je les ai vus partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes
Tendre ce corridor;
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme.
Mais, le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme
Ouvrir deux ailes d'or.

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.
Ma mère vit le ciel, et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit; puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.
Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans l'ombre,
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre,
Et vont où nous irons.

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline
Où gisent nos aïeux.
Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie:
Laquelle dort le mieux?

Venez; muets tous deux et couchés contre terre,
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire
Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon.

Combien vivent joyeux, qui devaient, sœurs ou frères,
Faire un pleur éternel de quelques ombres chères!
Pouvoir des ans vainqueurs!
Les morts durent bien peu. Laissons-les sous la pierre!
Hélas! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs!

Voyageur! voyageur! Quelle est notre folie!
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie,
Des plus chers, des plus beaux?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux?

6 *juillet* 1829.

VII

DICTÉ EN PRÉSENCE DU GLACIER DU RHÔNE

Causa tangor ab omni.—Ovide.

Souvent, quand mon esprit riche en métamorphoses
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses,
Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
Mystérieux soleil dont l'âme est embrasée,
Le frappe d'un rayon, et, comme une rosée,
Le ramasse et l'enlève aux cieux.

Alors, nuage errant, ma haute poésie
Vole capricieuse et sans route choisie,
De l'occident au sud, du nord à l'orient;
Et regarde, du haut des radieuses voûtes,
Les cités de la terre, et, les dédaignant toutes,
Leur jette son ombre en fuyant.

Puis, dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle y découpe une frange à son voile,
Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle frappe d'éclairs la forêt qui murmure,
Et tantôt en passant rougit sa noire armure
Dans la fournaise du couchant.

Enfin sur un vieux mont, colosse à tête grise,
Sur des alpes de neige un vent jaloux la brise.
Qu'importe? Suspendu sur l'abîme béant,
Le nuage se change en un glacier sublime,
Et des mille fleurons qui hérissent sa cime
Fait une couronne au géant!

Comme le haut cimier du mont inabordable,
Alors il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acier;
Et, chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'assiège,
Le soleil, ruisselant en lave sur sa neige,
Change en cratère le glacier.

Son front blanc dans la nuit semble une aube éternelle;
Le chamois effaré, dont le pied vaut une aile,
L'aigle même le craint, sombre et silencieux;
La tempête à ses pieds tourbillonne et se traîne;
L'œil ose à peine atteindre à sa face sereine,
Tant il est avant dans les cieux!

Et seul, à ces hauteurs, sans crainte et sans vertige,
Mon esprit, de la terre oubliant le prestige,
Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu,
Et contemple de près ces splendeurs sidérales
Dont la nuit sème au loin ses sombres cathédrales,
Jusqu'à ce qu'un rayon de Dieu

Le frappe de nouveau, le précipite et change
Les prismes du glacier en flots mêlés de fange;
Alors il croule, alors, éveillant mille échos,
Il retombe en torrent dans l'océan du monde,
Chaos aveugle et sourd, mer immense et profonde,
Où se rassemblent tous les flots!

Au gré du divin souffle ainsi vont mes pensées,
Dans un cercle éternel incessamment poussées.
Du terrestre océan dont les flots sont amers,
Comme sous un rayon monte une nue épaisse,
Elles montent toujours vers le ciel, et sans cesse
Redescendent des cieux aux mers.

1er *mai* 1828.

VIII

A M. DAVID, STATUAIRE

D'hommes tu nous fais dieux.—RÉGNIER.

OH! que ne suis-je un de ces hommes
Qui, géants d'un siècle effacé,
Jusque dans le siècle ou nous sommes
Règnent du fond de leur passé!
Que ne suis-je, prince ou poète,
De ces mortels à haute tête,
D'un monde à la fois base et faîte,
Que leur temps ne peut contenir;
Qui, dans le calme ou dans l'orage,
Qu'on les adore ou les outrage,
Devançant le pas de leur âge,
Marchent un pied dans l'avenir!

Que ne suis-je une de ces flammes,
Un de ces pôles glorieux,
Vers qui penchent toutes les âmes,
Sur qui se fixent tous les yeux!
De ces hommes dont les statues,
Du flot des temps toujours battues,
D'un tel signe sont revêtues
Que, si le hasard les abat,
S'il les détrône de leur sphère,
Du bronze auguste on ne peut faire
Que des cloches pour la prière
Ou des canons pour le combat!

Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,
David! Mon corps, fait pour souffrir,
Du moins sous tes mains magnanimes
Renaîtrait pour ne plus mourir!
Du haut du temple ou du théâtre,
Colosse de bronze ou d'albâtre,
Salué d'un peuple idolâtre,
Je surgirais sur la cité,
Comme un géant en sentinelle,
Couvrant la ville de mon aile,
Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté!

Car c'est toi, lorsqu'un héros tombe,
Qui le relèves souverain!
Toi qui le scelles sur sa tombe,
Qu'il foule avec des pieds d'airain!
Rival de Rome et de Ferrare,
Tu pétris pour le mortel rare
Ou le marbre froid de Carrare,
Ou le métal qui fume et bout.
Le grand homme au tombeau s'apaise
Quand ta main, à qui rien ne pèse,
Hors du bloc ou de la fournaise
Le jette vivant et debout!

Sans toi peut-être sa mémoire
Pâlirait d'un oubli fatal;
Mais c'est toi qui sculptes sa gloire
Visible sur un piédestal.
Ce fanal, perdu pour le monde,
Feu rampant dans la nuit profonde,
S'éteindrait, sans montrer sur l'onde
Ni les écueils ni le chemin.

C'est ton souffle qui le ranime;
C'est toi qui, sur le sombre abîme,
Dresses le colosse sublime
Qui prend le phare dans sa main.

Lorsqu'à tes yeux une pensée
Sous les traits d'un grand homme a lui,
Tu la fais marbre, elle est fixée,
Et les peuples disent: C'est lui.
Mais avant d'être pour la foule,
Longtemps dans ta tête elle roule
Comme une flamboyante houle
Au fond du volcan souterrain;
Loin du grand jour qui la réclame
Tu la fais bouillir dans ton âme;
Ainsi de ses langues de flamme
Le feu saisit l'urne d'airain.

Va! que nos villes soient remplies
De tes colosses radieux!
Qu'à jamais tu te multiplies
Dans un peuple de demi-dieux!
Fais de nos cités des Corinthes!
Oh! ta pensée a des étreintes
Dont l'airain garde les empreintes,
Dont le granit s'enorgueillit!
Honneur au sol que ton pied foule!
Un métal dans tes veines coule;
Ta tête ardente est un grand moule
D'où l'idée en bronze jaillit!

Bonaparte eût voulu renaître
De marbre et géant sous ta main;
Cromwell, son aïeul et son maître,

T'eût livré son front surhumain;
Ton bras eût sculpté pour l'Espagne
Charles-Quint; pour nous, Charlemagne,
Un pied sur l'hydre d'Allemagne,
L'autre sur Rome aux sept coteaux;
Au sépulcre prêt à descendre,
César t'eût confié sa cendre;
Et c'est toi qu'eût pris Alexandre
Pour lui tailler le mont Athos!

28 *juillet* 1828.

IX

A M. DE LAMARTINE

Te referent fluctus —HORACE

NAGUÈRE une même tourmente,
Ami, battait nos deux esquifs;
Une même vague écumante
Nous jetait aux mêmes récifs;
Les mêmes haines débordées
Gonflaient sous nos nefs inondées
Leurs flots toujours multipliés,
Et, comme un océan qui roule,
Toutes les têtes de la foule
Hurlaient à la fois sous nos pieds!

Qu'allais-je faire en cet orage,
Moi qui m'échappais du berceau?
Moi qui vivais d'un peu d'ombrage
Et d'un peu d'air, comme l'oiseau?
A cette mer qui le repousse
Pourquoi livrer mon nid de mousse
Où le jour n'osait pénétrer?
Pourquoi donner à la rafale
Ma belle robe nuptiale
Comme une voile à déchirer?

C'est que, dans mes songes de flamme,
C'est que, dans mes rêves d'enfant,
J'avais toujours présents à l'âme
Ces hommes au front triomphant,

Qui, tourmentés d'une autre terre,
En ont deviné le mystère
Avant que rien en soit venu,
Dont la tête au ciel est tournée,
Dont l'âme, boussole obstinée,
Toujours cherche un pôle inconnu.

Ces Gamas, en qui rien n'efface
Leur indomptable ambition,
Savent qu'on n'a vu qu'une face
De l'immense création.
Ces Colombs, dans leur main profonde,
Pèsent la terre et pèsent l'onde
Comme à la balance du ciel,
Et, voyant d'en haut toute cause,
Sentent qu'il manque quelque chose
A l'équilibre universel.

Ce contre-poids qui se dérobe,
Ils le chercheront, ils iront;
Ils rendront sa ceinture au globe,
A l'univers son double front.
Ils partent, on plaint leur folie.
L'onde les emporte; on oublie
Le voyage et le voyageur. . .—
Tout à coup de la mer profonde
Ils ressortent avec leur monde,
Comme avec sa perle un plongeur!

Voilà quelle était ma pensée.
Quand sur le flot sombre et grossi
Je risquai ma nef insensée,
Moi, je cherchais un monde aussi!
Mais, à peine loin du rivage,

J'ai vu sur l'océan sauvage
Commencer dans un tourbillon
Cette lutte qui me déchire
Entre les voiles du navire
Et les ailes de l'aquilon.

C'est alors qu'en l'orage sombre
J'entrevis ton mât glorieux
Qui, bien avant le mien, dans l'ombre,
Fatiguait l'autan furieux.
Alors, la tempête était haute,
Nous combattîmes côte à côte,
Tous deux, moi barque, toi vaisseau,
Comme le frère auprès du frère,
Comme le nid auprès de l'aire,
Comme auprès du lit le berceau.

L'autan criait dans nos antennes,
Le flot lavait nos ponts mouvants,
Nos banderoles incertaines
Frissonnaient au souffle des vents.
Nous voyions les vagues humides
Comme des cavales numides
Se dresser, hennir, écumer;
L'éclair, rougissant chaque lame,
Mettait des crinières de flamme
A tous ces coursiers de la mer.

Nous, échevelés dans la brume,
Chantant plus haut dans l'ouragan,
Nous admirions la vaste écume
Et la beauté de l'océan,
Tandis que la foudre sublime
Planait tout en feu sur l'abîme,

Nous chantions, hardis matelots,
La laissant passer sur nos têtes,
Et, comme l'oiseau des tempêtes,
Tremper ses ailes dans les flots.

Échangeant nos signaux fidèles
Et nous saluant de la voix,
Pareils à deux sœurs hirondelles,
Nous voulions, tous deux à la fois,
Doubler le même promontoire,
Remporter la même victoire,
Dépasser le siècle en courroux;
Nous tentions le même voyage;
Nous voyions surgir dans l'orage
Le même Adamastor jaloux.

Bientôt la nuit toujours croissante,
Ou quelque vent qui t'emportait,
M'a dérobé ta nef puissante
Dont l'ombre auprès de moi flottait.
Seul je suis resté sous la nue.
Depuis, l'orage continue,
Le temps est noir, le vent mauvais;
L'ombre m'enveloppe et m'isole,
Et, si je n'avais ma boussole,
Je ne saurais pas où je vais.

Dans cette tourmente fatale
J'ai passé les nuits et les jours,
J'ai pleuré la terre natale,
Et mon enfance et mes amours.
Si j'implorais le flot qui gronde,
Toutes les cavernes de l'onde
Se rouvraient jusqu'au fond des mers;

Si j'invoquais le ciel, l'orage
Avec plus de bruit et de rage
Secouait sa gerbe d'éclairs.

Longtemps, laissant le vent bruire,
Je t'ai cherché, criant ton nom.
Voici qu'enfin je te vois luire
A la cime de l'horizon.
Mais ce n'est plus la nef ployée,
Battue, errante, foudroyée
Sous tous les caprices des cieux,
Rêvant d'idéales conquêtes,
Risquant à travers les tempêtes
Un voyage mystérieux;

C'est un navire magnifique
Bercé par le flot souriant,
Qui, sur l'océan pacifique,
Vient du côté de l'orient.
Toujours en avant de sa voile
On voit cheminer une étoile
Qui rayonne à l'œil ébloui;
Jamais on ne le voit éclore
Sans une étincelante aurore
Qui se lève derrière lui.

Le ciel serein, la mer sereine,
L'enveloppent de tous côtés;
Par ses mâts et par sa carène
Il plonge aux deux immensités.
Le flot s'y brise en étincelles;
Ses voiles sont comme des ailes
Au souffle qui vient les gonfler;
Il vogue, il vogue vers la plage,

Et, comme le cygne qui nage,
On sent qu'il pourrait s'envoler.

Le peuple, auquel il se révèle
Comme une blanche vision,
Roule, prolonge et renouvelle
Une immense acclamation.
La foule inonde au loin la rive.
Oh! dit-elle, il vient, il arrive!
Elle l'appelle avec des pleurs,
Et le vent porte au beau navire,
Comme à Dieu l'encens et la myrrhe,
L'haleine de la terre en fleurs!

Oh! rentre au port, esquif sublime,
Jette l'ancre loin des frimas!
Vois cette couronne unanime
Que la foule attache à tes mâts!
Oublie et l'onde et l'aventure,
Et le labeur de la mâture,
Et le souffle orageux du nord!
Triomphe à l'abri des naufrages,
Et ris-toi de tous les orages
Qui rongent les chaînes du port!

Tu reviens de ton Amérique!
Ton monde est trouvé!—Sur les flots
Ce monde, à ton souffle lyrique,
Comme un œuf sublime est éclos!
C'est un univers qui s'éveille!
Une création pareille
A celle qui rayonne au jour!
De nouveaux infinis qui s'ouvrent!
Un de ces mondes que découvrent
Ceux qui de l'âme ont fait le tour!

Tu peux dire à qui doute encore:
" J'en viens! j'en ai cueilli ce fruit.
Votre aurore n'est pas l'aurore,
Et votre nuit n'est pas la nuit.
Votre soleil ne vaut pas l'autre.
Leur jour est plus beau que le vôtre.
Dieu montre sa face en leur ciel.
J'ai vu luire une croix d'étoiles
Clouée à leurs nocturnes voiles
Comme un labarum éternel."

Tu dirais la verte savane,
Les hautes herbes des déserts,
Et les bois dont le zéphyr vanne
Toutes les graines dans les airs;
Les grandes forêts inconnues;
Les caps d'où s'envolent les nues
Comme l'encens des saints trépieds;
Les fruits de lait et d'ambroisie,
Et les mines de poésie
Dont tu jettes l'or à leurs pieds.

Et puis encor tu pourrais dire,
Sans épuiser ton univers,
Ses monts d'agate et de porphyre,
Ses fleuves qui noieraient leurs mers;
De ce monde né de la veille
Tu peindrais la beauté vermeille,
Terre vierge et féconde à tous,
Patrie où rien ne nous repousse:
Et ta voix magnifique et douce
Les ferait tomber à genoux.

Désormais, à tous tes voyages
Vers ce monde trouvé par toi,

En foule ils courront aux rivages,
Comme un peuple autour de son roi.
Mille acclamations sur l'onde
Suivront longtemps ta voile blonde
Brillant en mer comme un fanal,
Salueront le vent qui t'enlève,
Puis sommeilleront sur la grève
Jusqu'à ton retour triomphal.

Ah! soit qu'au port ton vaisseau dorme,
Soit qu'il se livre sans effroi
Aux baisers de la mer difforme
Qui hurle béante sous moi,
De ta sérénité sublime
Regarde parfois dans l'abîme,
Avec des yeux de pleurs remplis,
Ce point noir dans ton ciel limpide,
Ce tourbillon sombre et rapide
Qui roule une voile en ses plis.

C'est mon tourbillon, c'est ma voile!
C'est l'ouragan qui, furieux,
A mesure éteint chaque étoile
Qui se hasarde dans mes cieux!
C'est la tourmente qui m'emporte!
C'est la nuée ardente et forte
Qui se joue avec moi dans l'air,
Et, tournoyant comme une roue,
Fait étinceler sur ma proue
Le glaive acéré de l'éclair!

Alors, d'un cœur tendre et fidèle,
Ami, souviens-toi de l'ami
Que toujours poursuit à coups d'aile

Le vent dans ta voile endormi.
Songe que du sein de l'orage
Il t'a vu surgir au rivage
Dans un triomphe universel,
Et qu'alors il levait la tête,
Et qu'il oubliait sa tempête
Pour chanter l'azur de ton ciel !

Et si mon invisible monde
Toujours à l'horizon me fuit,
Si rien ne germe dans cette onde
Que je laboure jour et nuit,
Si mon navire de mystère
Se brise à cette ingrate terre
Que cherchent mes yeux obstinés,
Pleure, ami, mon ombre jalouse !
Colomb doit plaindre Lapeyrouse,
Tous deux étaient prédestinés.

Juin 1830.

X

Æstuat infelix.

Un jour au mont Atlas les collines jalouses
Dirent:—Vois nos prés verts, vois nos fraîches pelouses
Où vient la jeune fille, errant en liberté,
Chanter, rire, et rêver après qu'elle a chanté;
Nos pieds que l'océan baise en grondant à peine,
Le sauvage océan! notre tête sereine,
A qui l'été de flamme et la rosée en pleurs
Font tant épanouir de couronnes de fleurs.

Mais toi, géant!—d'où vient que sur ta tête chauve
Planent incessamment des aigles à l'œil fauve?
Qui donc, comme une branche où l'oiseau fait son nid,
Courbe ta large épaule et ton dos de granit?
Pourquoi dans tes flancs noirs tant d'abîmes pleins d'ombre?
Quel orage éternel te bat d'un éclair sombre?
Qui t'a mis tant de neige et de rides au front?
Et ce front, où jamais printemps ne souriront,
Qui donc le courbe ainsi? quelle sueur l'inonde? . . . —

Atlas leur répondit:—C'est que je porte un monde.

24 *avril* 1830.

XI

DÉDAIN

Yo contra todos y todos contra yo.—*Romance del Viejo Arias.*

I

Qui peut savoir combien de jalouses pensées,
De haines, par l'envie en tout lieu ramassées,
De sourds ressentiments, d'inimitiés sans frein,
D'orages à courber les plus sublimes têtes,
Combien de passions, de fureurs, de tempêtes,
Grondent autour de toi, jeune homme au front serein

Tu ne le sais pas, toi!—Car tandis qu'à ta base
La gueule des serpents s'élargit et s'écrase,
Tandis que ces rivaux, que tu croyais meilleurs,
Vont t'assiégeant en foule, ou dans la nuit secrète
Creusent maint piège infâme à ta marche distraite,
Pensif, tu regardes ailleurs.

Ou si parfois leurs cris montent jusqu'à ton âme,
Si ta colère, ouvrant ses deux ailes de flamme,
Veut foudroyer leur foule acharnée à ton nom,
Avant que le volcan n'ait trouvé son issue,
Avant que tu n'aies mis la main à ta massue,
Tu te prends à sourire et tu dis: A quoi bon?

Puis voilà que revient ta chère rêverie,
Famille, enfance, amour, Dieu, liberté, patrie;
La lyre à réveiller; la scène à rajeunir;

Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre;
Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître,
Religion de l'avenir!

II

Allez donc! ennemis de son nom! foule vaine!
Autour de son génie épuisez votre haleine!
Recommencez toujours! ni trêve, ni remord.
Allez, recommencez, veillez, et sans relâche
Roulez votre rocher, refaites votre tâche,
Envieux!—Lui poète, il chante, il rêve, il dort.

Votre voix, qui s'aiguise et vibre comme un glaive,
N'est qu'une voix de plus dans le bruit qu'il soulève.
La gloire est un concert de mille échos épars,
Chœurs de démons, accords divins, chants angéliques,
Pareil au bruit que font dans les places publiques
Une multitude de chars.

Il ne vous connaît pas.—Il dit par intervalles
Qu'il faut aux jours d'été l'aigre cri des cigales,
L'épine à mainte fleur; que c'est le sort commun;
Que ce serait pitié d'écraser la cigale;
Que le trop bien est mal; que la rose au Bengale
Pour être sans épine est aussi sans parfum.

Et puis, qu'importe? amis, ennemis, tout s'écroule.
C'est au même tombeau que va toute la foule.
Rien ne touche un esprit que Dieu même a saisi.
Trônes, sceptres, lauriers, temples, chars de victoire,
On ferait à des rois des couronnes de gloire
De tout ce qu'il dédaigne ici!

Que lui font donc ces cris où votre voix s'enroue?
Que sert au flot amer d'écumer sur la proue?

Il ignore vos noms, il n'en a point souci,
Et quand, pour ébranler l'édifice qu'il fonde,
La sueur de vos fronts ruisselle et vous inonde,
Il ne sait même pas qui vous fatigue ainsi.

III

Puis, quand il le voudra, scribes, docteurs, poètes,
Il sait qu'il peut, d'un souffle, en vos bouches muettes
Éteindre vos clameurs
Et qu'il emportera toutes vos voix ensemble,
Comme le vent de mer emporte où bon lui semble
La chanson des rameurs.

En vain vos légions l'environnent sans nombre,
Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre
A la fois tous vos fronts;
Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles,
Comme un char en passant couvre le bruit des ailes
De mille moucherons.

Quand il veut, vos flambeaux, sublimes auréoles
Dont vous illuminez vos temples, vos idoles,
Vos dieux, votre foyer,
Phares éblouissants, clartés universelles,
Pâlissent à l'éclat des moindres étincelles
Du pied de son coursier.

26 *avril* 1830.

XII

In God is all.—*Devise des Saltoun.*

O toi qui si longtemps vis luire à mon côté
Le jour égal et pur de la prospérité,
Toi qui, lorsque mon âme allait de doute en doute,
Et comme un voyageur te demandait sa route,
Endormis sur ton sein mes rêves ténébreux,
Et pour toute raison disais: Soyons heureux!
Hélas! ô mon amie, hélas! voici que l'ombre
Envahit notre ciel, et que la vie est sombre;
Voici que le malheur s'épanche lentement
Sur l'azur radieux de notre firmament
Voici qu'à nos regards s'obscurcit et recule
Notre horizon, perdu dans un noir crépuscule.
Or, dans ce ciel, où va la nuit se propageant,
Comme un œil lumineux, vivant, intelligent,
Vois-tu briller là-bas cette profonde étoile?
Des mille vérités que le bonheur nous voile,
C'est une qui paraît! c'est la première encor
Qui nous ait éblouis de sa lumière d'or!
Notre ciel, que déjà la sombre nuit réclame,
N'a plus assez d'éclat pour cacher cette flamme,
Et du sud, du couchant, ou du septentrion,
Chaque ombre qui survient donne à l'astre un rayon.
Et plus viendra la nuit, et plus, à plis funèbres,
S'épaissiront sur nous son deuil et ses ténèbres,
Plus, dans ce ciel sublime, à nos yeux enchantés,
En foule apparaîtront de splendides clartés;
Plus nous verrons dans l'ombre, où leur loi les rassemble,

Toutes les vérités étinceler ensemble,
Et graviter autour d'un centre impérieux,
Et rompre et renouer leur chœur mystérieux.
Cette fatale nuit, que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée humaine,
Et montre à ses deux bouts, écrits en traits de feu,
Ces mots: Ame immortelle! éternité de Dieu!

Car tant que luit le jour, de son soleil de flamme
Il accable nos yeux, il aveugle notre âme,
Et nous nous reposons dans un doute serein
Sans savoir si le ciel est d'azur ou d'airain.
Mais la nuit rend aux cieux leurs étoiles, leurs gloires,
Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes noires.
L'œil dans leurs profondeurs découvre à chaque pas
Mille mondes nouveaux qu'il ne soupçonnait pas,
Soleils plus flamboyants, plus chevelus dans l'ombre,
Qu'en l'abîme sans fin il voit luire sans nombre!

9 *août* 1829.

XIII

Quot libras in duce summo?—Juvénal.

C'est une chose grande et que tout homme envie
D'avoir un lustre en soi qu'on répand sur sa vie,
D'être choisi d'un peuple à venger son affront,
De ne point faire un pas qui n'ait trace en l'histoire,
Ou de chanter les yeux au ciel, et que la gloire
Fasse avec un regard reluire votre front.

Il est beau de courir par la terre usurpée,
Disciplinant les rois du plat de son épée,
D'être Napoléon, l'empereur radieux,
D'être Dante, à son nom rendant les voix muettes.
Sans doute ils sont heureux les héros, les poètes,
Ceux que le bras fait rois, ceux que l'esprit fait dieux.
Il est beau, conquérant, législateur, prophète,
De marcher dépassant les hommes de la tête,
D'être en la nuit de tous un éclatant flambeau;
Et que de vos vingt ans vingt siècles se souviennent! . . .
— Voilà ce que je dis. Puis des pitiés me viennent
Quand je pense à tous ceux qui sont dans le tombeau!

16 *juillet* 1829.

XIV

Oh primavera! gioventù dell' anno!
Oh gioventù! primavera della vita!

O MES lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse;
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!
Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme!
J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui!

O temps de rêverie, et de force, et de grâce!
Attendre tous les soirs une robe qui passe!
Baiser un gant jeté!
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire!
Etre pur, être fier, être sublime et croire
A toute pureté!

A présent, j'ai senti, j'ai vu, je sais.—Qu'importe
Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte
Qui gémit en tournant?
Oh! que cet âge ardent, qui me semblait si sombre,
A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre,
Rayonne maintenant!

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes
Que vous ai-je donc fait?

Oh! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache,
Avec sa robe blanche où notre amour s'attache,
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis que de larmes amères
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères
Qui vous restent aux mains!

Oublions! oublions! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous; notre œuvre est un problème.
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur!

Mai 1830.

XV

Sinite parvulos venire ad me.—Jésus.

Laissez.—Tous ces enfants sont bien là.—Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule?
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs cris,
Effarouchent la muse et chassent les péris?—
Venez, enfants, venez en foule!

Venez autour de moi! Riez, chantez, courez!
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule, en ce monde où rien ne nous sourit,
Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures.

Fâcheux, qui les vouliez écarter!—Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes?
Croyez-vous que j'ai peur quand je vois au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu
Passer toutes ces têtes blondes?

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux,
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette?
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant
Au ciel sombre, au cœur du poète!

—Mais ils s'effaceront à leurs bruyants ébats,
Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,
Ces chants purs où l'âme se noie?. . .—
Eh! que m'importe à moi, muse, chants, vanité,
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie!

La belle ambition et le rare destin!
Chanter! toujours chanter pour un écho lointain!
Pour un vain bruit qui passe et tombe!
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis!
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits!
Faire un avenir à sa tombe!

Oh! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
Et toute ma famille avec tout mon loisir,
Dût la gloire ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers
Une troupe d'oiseaux s'envole!

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or plus riche épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées,
La ballade est plus fraîche, et dans le ciel grondant
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées.

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes, parfumés comme un champ de printemps.
O vous, dont l'âme est épuisée,
O mes amis! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée.

Venez, enfants!—A vous jardins, cours, escaliers!
Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers!
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs!
Ma joie et mon bonheur et mon âme et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse!

Il est pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs
D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,
Qu'on n'entend que dans les retraites,
Notes d'un grand concert interrompu souvent,
Vents, flots, feuilles des bois, bruits dont l'âme en rêvant
Se fait des musiques secrètes.

Moi, quel que soit le monde, et l'homme, et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la cité des vivants
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants
Fasse toujours vivante et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois,
Beau pays dont la langue est faite pour ma voix,
Dont mes yeux aimaient les campagnes,
Bords où mes pas enfants suivaient Napoléon,
Fortes villes du Cid! ô Valence, ô Léon,
Castille, Aragon, mes Espagnes!

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,
Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés,
Voir vos palais romains ou maures,
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit,
Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit
Les grelots des mules sonores.

11 *mai* 1830.

XVI

Where should I steer?—Byron.

Quand le livre où s'endort chaque soir ma pensée,
Quand l'air de la maison, les soucis du foyer,
Quand le bourdonnement de la ville insensée
Où toujours on entend quelque chose crier,

Quand tous ces mille soins de misère ou de fête
Qui remplissent nos jours, cercle aride et borné,
Ont tenu trop longtemps, comme un joug sur ma tête,
Le regard de mon âme à la terre tourné;

Elle s'échappe enfin, va, marche, et dans la plaine
Prend le même sentier qu'elle prendra demain,
Qui l'égare au hasard et toujours la ramène,
Comme un coursier prudent qui connaît le chemin.

Elle court aux forêts, où dans l'ombre indécise
Flottent tant de rayons, de murmures, de voix,
Trouve la rêverie au premier arbre assise,
Et toutes deux s'en vont ensemble dans les bois.

27 juin 1830.

XVII

Flebile nescio quid.—Ovide.

Oh! pourquoi te cacher? Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait ainsi?
Quelle ombre flottait dans ton âme?
Était-ce long regret ou noir pressentiment,
Ou jeunes souvenirs dans le passé dormant
Ou vague faiblesse de femme?

Voyais-tu fuir déjà l'amour et ses douceurs,
Ou les illusions, toutes ces jeunes sœurs
Qui le matin, devant nos portes,
Dans l'avenir sans borne ouvrant mille chemins,
Dansent, des fleurs au front et les mains dans les mains,
Et bien avant le soir sont mortes?

Ou bien te venait-il des tombeaux endormis
Quelque ombre douloureuse avec des traits amis,
Te rappelant le peu d'années,
Et demandant tout bas quand tu viendrais le soir
Prier devant ces croix de pierre ou de bois noir
Où pendent tant de fleurs fanées?

Mais non, ces visions ne te poursuivaient pas.
Il suffit pour pleurer de songer qu'ici-bas
Tout miel est amer, tout ciel sombre,
Que toute ambition trompe l'effort humain,
Que l'espoir est un leurre, et qu'il n'est pas de main
Qui garde l'onde ou prenne l'ombre.

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphyr
Avec des ailes d'or, de pourpre et de saphir
Nous fait courir et nous devance;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
Quand l'homme a pris son espérance!

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur; tes chants
Sont plus doux dans les pleurs, tes yeux purs et touchants
Sont plus beaux quand tu les essuies.
L'été, quand il a plu, le chant est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
Son azur lavé par les pluies.

Pleure comme Rachel, pleure comme Sara.
On a toujours souffert ou bien on souffrira.
Malheur aux insensés qui rient!
Le Seigneur nous relève alors que nous tombons;
Car il préfère encor les malheureux aux bons,
Ceux qui pleurent à ceux qui prient.

Pleure afin de savoir! Les larmes sont un don.
Souvent les pleurs, après l'erreur et l'abandon,
Raniment nos forces brisées.
Souvent l'âme, sentant, au doute qui s'enfuit,
Qu'un jour intérieur se lève dans sa nuit,
Répand de ces douces rosées.

Pleure! mais, tu fais bien, cache-toi pour pleurer.
Aie un asile en toi. Pour t'en désaltérer,
Pour les savourer avec charmes,
Sous le riche dehors de ta prospérité,
Dans le fond de ton cœur, comme un fruit pour l'été,
Mets à part ton trésor de larmes.

Car la fleur qui s'ouvrit avec l'aurore en pleurs,
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
    Admirer la splendeur timide,
Sous ses corolles d'or, loin des yeux importuns,
Au fond de ce calice où sont tous ses parfums,
    Souvent cache une perle humide!

Juin 1830.

XVIII

Sed satis est jam posse mori.—LUCAIN.

Où donc est le bonheur? disais-je.—Infortuné!
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

Naître, et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère,
Est l'âge du bonheur et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament!
Plus tard, aimer, garder dans son cœur de jeune homme
Un nom mystérieux que jamais on ne nomme,
Glisser un mot furtif dans une tendre main,
Aspirer aux douceurs d'un ineffable hymen,
Envier l'eau qui fuit, le nuage qui vole,
Sentir son cœur se fondre au son d'une parole,
Connaître un pas qu'on aime et que jaloux on suit,
Rêver le jour, brûler et se tordre la nuit,
Pleurer surtout cet âge où sommeillent les âmes,
Toujours souffrir, parmi tous les regards de femmes,
Tous les buissons d'avril, les feux du ciel vermeil,
Ne chercher qu'un regard, qu'une fleur, qu'un soleil!

Puis effeuiller en hâte et d'une main jalouse
Les boutons d'oranger sur le front de l'épouse;
Tout sentir, être heureux, et pourtant, insensé!
Se tourner presque en pleurs vers le malheur passé;
Voir aux feux du midi, sans espoir qu'il renaisse,
Se faner son printemps, son matin, sa jeunesse,
Perdre l'illusion, l'espérance, et sentir
Qu'on vieillit au fardeau croissant du repentir;

Effacer de son front des taches et des rides;
S'éprendre d'art, de vers, de voyages arides,
De cieux lointains, de mers où s'égarent nos pas,
Redemander cet âge où l'on ne dormait pas;
Se dire qu'on était bien malheureux, bien triste,
Bien fou, que maintenant on respire, on existe,
Et, plus vieux de dix ans, s'enfermer tout un jour
Pour relire avec pleurs quelques lettres d'amour!

Vieillir enfin, vieillir! comme des fleurs fanées
Voir blanchir nos cheveux et tomber nos années,
Rappeler notre enfance et nos beaux jours flétris,
Boire le reste amer de ces parfums aigris,
Etre sage, et railler l'amant et le poète,
Et, lorsque nous touchons à la tombe muette,
Suivre en les rappelant d'un œil mouillé de pleurs
Nos enfants, qui déjà sont tournés vers les leurs!

Ainsi l'homme, ô mon Dieu! marche toujours plus sombre
Du berceau qui rayonne au sépulcre plein d'ombre.

C'est donc d'avoir vécu! c'est donc d'avoir été!
Dans la joie et l'amour et la félicité
C'est avoir eu sa part! et se plaindre est folie.
Voilà de quel nectar la coupe était remplie!

Hélas! naître pour vivre en désirant la mort!
Grandir en regrettant l'enfance où le cœur dort,
Vieillir en regrettant la jeunesse ravie,
Mourir en regrettant la vieillesse et la vie!

Où donc est le bonheur, disais-je?—Infortuné!
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné!

28 *mai* 1830.

XIX

Le toit s'égaie et rit.—André Chénier.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor vous regardez le monde.
Double virginité! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

18 *mai* 1830.

XX

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.—SAINTE BEUVE.

DANS l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants;
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux;
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles.
Son père est près d'elles.
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor;
Des lys et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de délice,
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or.

Enfant, rêve encore!
Dors, ô mes amours!
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe?
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin;
Et l'inquiétude,
A la froide main,
De son ongle aride
Sur ton front candide,
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas: Demain!

Il dort, innocence!
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit: Gabriel!
Mais l'ange le touche,
Et, berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel.

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser.
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

10 *novembre* 1831.

XXI

Πᾶν μοι συναρμόσει, ὅ σοι εὐάρμοστόν ἐστι, ὦ κόσμε· οὐδέν μοι πρόωρον, οὐδὲ ὄψιμον, ὅ σοι εὔκαιρον· πᾶν κάρπος, ὅ φέρουσιν αἱ σαὶ ὧραι, ὦ φύσις· ἐκ σοῦ πάντα, ἐν σοὶ πάντα, εἰς σὲ πάντα.—Marc-Aurèle.

Parfois, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie;
J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit;
Et l'heure vainement me frappe de son aile
Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit.

Souvent alors j'ai cru que ces soleils de flamme
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme;
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné;
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne;
Que le ciel pour moi seul s'était illuminé!

Novembre 1829.

XXII

A UNE FEMME

C'est une âme charmante.—Diderot.

Enfant! si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous!

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace, et les cieux et les mondes,
Pour un baiser de toi!

8 mai 1829.

XXIII

Quien no ama, no vive.

Oh! qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux,
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres,
Et, comme un météore au sein des nuits funèbres,
Vous laisse dans le cœur un sillon radieux;

Si vous ne connaissez que pour l'entendre dire
Au poète amoureux qui chante et qui soupire,
Ce suprême bonheur qui fait nos jours dorés,
De posséder un cœur sans réserve et sans voiles,
De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles,
De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés;

Si vous n'avez jamais attendu, morne et sombre,
Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre,
L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront,
Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille,
Rose avec des yeux bleus et toute jeune fille,
Passer dans la lumière avec des fleurs au front;

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres mains choisie,
De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs,
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuiller en courant les femmes et les fleurs;

Si jamais vous n'avez descendu les collines,
Le cœur tout débordant d'émotions divines;
Si jamais vous n'avez, le soir, sous les tilleuls,
Tandis qu'au ciel luisaient des étoiles sans nombre,
Aspiré, couple heureux, la volupté de l'ombre,
Cachés, et vous parlant tout bas, quoique tout seuls;

Si jamais une main n'a fait trembler la vôtre;
Si jamais ce seul mot qu'on dit l'un après l'autre,
Je t'aime ! n'a rempli votre âme tout un jour;
Si jamais vous n'avez pris en pitié les trônes
En songeant qu'on cherchait les sceptres, les couronnes,
Et la gloire, et l'empire, et qu'on avait l'amour!

La nuit, quand la veilleuse agonise dans l'urne,
Quand Paris, enfoui sous la brume nocturne
Avec la tour saxonne et l'église des Goths,
Laisse sans les compter passer les heures noires
Qui, douze fois, semant les rêves illusoires,
S'envolent des clochers par groupes inégaux;

Si jamais vous n'avez, à l'heure où tout sommeille,
Tandis qu'elle dormait, oublieuse et vermeille,
Pleuré comme un enfant à force de souffrir,
Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore,
Et cru qu'elle viendrait en l'appelant encore,
Et maudit votre mère, et désiré mourir;

Si jamais vous n'avez senti que d'une femme
Le regard dans votre âme allumait une autre âme,
Que vous étiez charmé, qu'un ciel s'était ouvert,
Et que pour cette enfant, qui de vos pleurs se joue,
Il vous serait bien doux d'expirer sur la roue . . .
Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert!

Novembre 1831.

XXIV

Mens blanda in corpore blando.

Madame, autour de vous tant de grâce étincelle,
Votre chant est si pur, votre danse recèle
Un charme si vainqueur,
Un si touchant regard baigne votre prunelle,
Toute votre personne a quelque chose en elle
De si doux pour le cœur,

Que lorsque vous venez, jeune astre qu'on admire,
Éclairer notre nuit d'un rayonnant sourire
Qui nous fait palpiter,
Comme l'oiseau des bois devant l'aube vermeille,
Une tendre pensée au fond des cœurs s'éveille
Et se met à chanter!

Vous ne l'entendez pas, vous l'ignorez, madame,
Car la chaste pudeur enveloppe votre âme
De ses voiles jaloux,
Et l'ange que le ciel commit à votre garde
N'a jamais à rougir quand, rêveur, il regarde
Ce qui se passe en vous.

22 avril 1831.

XXV

Amor, ch'a null' amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer si forte
Che, come vedi ancor non m'abbandona.—DANTE.

CONTEMPLER dans son bain sans voiles
Une fille aux yeux innocents;
Suivre de loin de blanches voiles;
Voir au ciel briller les étoiles
Et sous l'herbe les vers luisants;

Voir autour des mornes idoles
Des sultanes danser en rond;
D'un bal compter les girandoles;
La nuit, voir sur l'eau les gondoles
Fuir avec une étoile au front;

Regarder la lune sereine;
Dormir sous l'arbre du chemin;
Etre le roi lorsque la reine,
Par son sceptre d'or souveraine,
L'est aussi par sa blanche main;

Ouïr sur les harpes jalouses
Se plaindre la romance en pleurs;
Errer, pensif, sur les pelouses,
Le soir, lorsque les Andalouses
De leurs balcons jettent des fleurs;

Rêver, tandis que les rosées
Pleuvent d'un beau ciel espagnol,

Et que les notes embrasées
S'épanouissent en fusées
Dans la chanson du rossignol;

Ne plus se rappeler le nombre
De ses jours, songes oubliés;
Suivre fuyant dans la nuit sombre
Un esprit qui traîne dans l'ombre
Deux sillons de flamme à ses pieds;

Des boutons-d'or qu'avril étale
Dépouiller le riche gazon;
Voir, après l'absence fatale,
Enfin de sa ville natale
Grandir la flèche à l'horizon;

Non, tout ce qu'a la destinée
De biens réels ou fabuleux
N'est rien pour mon âme enchaînée,
Quand tu regardes inclinée
Mes yeux noirs avec tes yeux bleus!

12 *septembre* 1828.

XXVI

Oh! les tendres propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses!
Doux zéphyrs qui passiez alors dans ces beaux lieux,
N'en reportiez-vous rien à l'oreille des dieux?—Segrais.

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
Verse la pluie à flots sur son écorce nue;
Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle,
Et tu demanderas comment un bourgeon frêle
Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir.

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-aimée,
Quand sur mon âme, hélas! endurcie et fermée
Ton souffle passe, après tant de maux expiés,
Pourquoi remonte et court ma sève évanouie,
Pourquoi mon âme en fleur et tout épanouie
Jette soudain des vers que j'effeuille à tes pieds!

C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune;
C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune;
C'est que tout ici-bas a ses reflux constants;
C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire;
C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire;
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps!

7 mai 1829

XXVII

A MES AMIS L. B. ET S.-B.

Here's a sigh to those who love me
And a smile to those who hate;
And, whatever sky's above me,
Here's a heart for every fate.—BYRON.

AMIS! c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris des races disparues,
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles
Déchire incessamment les brunes de la mer,

C'est Rouen qui vous a! Rouen qui vous enlève!
Je ne m'en plaindrai pas. J'ai souvent fait ce rêve
D'aller voir Saint-Ouen à moitié démoli,
Et tout m'a retenu, la famille, l'étude,
Mille soins, et surtout la vague inquiétude
Qui fait que l'homme craint son désir accompli.

J'ai différé. La vie à différer se passe.
De projets en projets, et d'espace en espace,
Le fol esprit de l'homme en tout temps s'envola.
Un jour enfin, lassés du songe qui nous leurre,
Nous disons: Il est temps. Exécutons! c'est l'heure.
Alors nous retournons les yeux,—la mort est là!

Ainsi de mes projets.—Quand vous verrai-je, Espagne,
Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne,
Toi, Sicile que ronge un volcan souterrain,

Grèce qu'on connaît trop, Sardaigne qu'on ignore,
Cités de l'aquilon, du couchant, de l'aurore,
Pyramides du Nil, cathédrales du Rhin?

Qui sait? Jamais peut-être.—Et quand m'abriterai-je,
Près de la mer, ou bien sous un mont blanc de neige,
Dans quelque vieux donjon, tout plein d'un vieux héros,
Où le soleil, dorant les tourelles du faîte,
N'enverra sur mon front que des rayons de fête
Teints de pourpre et d'azur au prisme des vitraux?

Jamais non plus, sans doute.—En attendant, vaine ombre,
Oublié dans l'espace et perdu dans le nombre,
Je vis. J'ai trois enfants en cercle à mon foyer;
Et lorsque la sagesse entr'ouvre un peu ma porte,
Elle me crie: Ami! sois content. Que t'importe
Cette tente d'un jour qu'il faut sitôt ployer?

Et puis, dans mon esprit, des choses que j'espère
Je me fais cent récits, comme à son fils un père.
Ce que je voudrais voir je le rêve si beau!
Je vois en moi des tours, des Romes, des Cordoues,
Qui jettent mille feux, muse, quand tu secoues
Sous leurs sombres piliers ton magique flambeau!

Ce sont des Alhambras, de hautes cathédrales,
Des Babels, dans la nue enfonçant leurs spirales,
De noirs Escurials, mystérieux séjour,
Des villes d'autrefois, peintes et dentelées,
Où chantent jour et nuit mille cloches ailées,
Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour!

Et je rêve! Et jamais villes impériales
N'éclipseront ce rêve aux splendeurs idéales.
Gardons l'illusion; elle fuit assez tôt.

Chaque homme dans son cœur crée à sa fantaisie
Tout un monde enchanté d'art et de poésie.
C'est notre Chanaan que nous voyons d'en haut.

Restons où nous voyons. Pourquoi vouloir descendre,
Et toucher ce qu'on rêve, et marcher dans la cendre?
Que ferons-nous après? où descendre? où courir?
Plus de but à chercher! plus d'espoir qui séduise!
De la terre donnée à la terre promise
Nul retour! et Moïse a bien fait de mourir!

Restons loin des objets dont la vue est charmée.
L'arc-en-ciel est vapeur, le nuage est fumée.
L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.
L'âme en songes de gloire ou d'amour se consume.
Comme un enfant qui souffle en un flocon d'écume,
Chaque homme enfle une bulle où se reflète un ciel.

Frêle bulle d'azur au roseau suspendue,
Qui tremble au moindre choc et vacille éperdue!
Voilà tous nos projets, nos plaisirs, notre bruit!
Folle création qu'un zéphyr inquiète!
Sphère aux mille couleurs, d'une goutte d'eau faite!
Monde qu'un souffle crée et qu'un souffle détruit!

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie.
Courses, pays lointains, voyages, folle envie!
C'est assez d'accomplir le voyage éternel.
Tout chemine ici-bas vers un but de mystère.
Où va l'esprit dans l'homme? Où va l'homme sur terre?
Seigneur! Seigneur! où va la terre dans le ciel?

Le saurons-nous jamais?—Qui percera vos voiles,
Noirs firmaments, semés de nuages d'étoiles?
Mer, qui peut dans ton lit descendre et regarder?

Où donc est la science? où donc est l'origine?
Cherchez au fond des mers cette perle divine,
Et, l'océan connu, l'âme reste à sonder!

Que faire et que penser?—Nier, douter ou croire?
Carrefour ténébreux! triple route! nuit noire!
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas: J'irai, Seigneur, où tu m'envoies.
Il espère, et, de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain.

Mai 1830.

XXVIII

A MES AMIS S.-B. ET L. B.

Buen viage!—Goya.

Amis, mes deux amis, mon peintre, mon poète!
Vous me manquez toujours, et mon âme inquiète
Vous redemande ici.
Des deux amis si chers à ma lyre engourdie
Pas un ne m'est resté. Je t'en veux, Normandie,
De me les prendre ainsi!

Ils emportent en eux toute ma poésie;
L'un, avec son doux luth de miel et d'ambroisie,
L'autre avec ses pinceaux.
Peinture et poésie où s'abreuvait ma muse,
Adieu votre onde! adieu l'Alphée et l'Aréthuse
Dont je mêlais les eaux!

Adieu surtout ces cœurs et ces âmes si hautes,
Dont toujours j'ai trouvé pour mes maux et mes fautes
Si tendre la pitié!
Adieu toute la joie à leur commerce unie!
Car tous deux, ô douceur! si divers de génie,
Ont la même amitié.

Je crois d'ici les voir, le poète et le peintre.
Ils s'en vont raisonnant de l'ogive et du cintre
Devant un vieux portail;
Ou, soudain, à loisir changeant de fantaisie,
Poursuivent un œil noir dessous la jalousie,
A travers l'éventail.

Oh ! de la jeune fille et du vieux monastère,
Toi, peins-nous la beauté, toi, dis-nous le mystère.
Charmez-nous tour à tour.
A travers le blanc voile et la muraille grise
Votre œil, ô mes amis, sait voir Dieu dans l'église,
Dans la femme l'amour.

Marchez, frères jumeaux, l'artiste avec l'apôtre !
L'un nous peint l'univers que nous explique l'autre ;
Car pour notre bonheur,
Chacun de vous sur terre a sa part qu'il réclame.
A toi, peintre, le monde ! à toi, poète, l'âme !
A tous deux le Seigneur !

15 *mai* 1830

XXIX

LA PENTE DE LA RÊVERIE

Obscuritate rerum verba sæpe obscurantur.—Gervasius Tilberiensis

Amis, ne creusez pas vos chères rêveries;
Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries;
Et, quand s'offre à nos yeux un océan qui dort,
Nagez à la surface ou jouez sur le bord,
Car la pensée est sombre! Une pente insensible
Va du monde réel à la sphère invisible;
La spirale est profonde, et, quand on y descend,
Sans cesse se prolonge et va s'élargissant;
Et, pour avoir touché quelque énigme fatale,
De ce voyage obscur souvent on revient pâle!

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été,
Cette année, est de bise et de pluie attristé,
Et le beau mois de mai dont le rayon nous leurre
Prend le masque d'avril qui sourit et qui pleure.
J'avais levé le store aux gothiques couleurs.
Je regardais au loin les arbres et les fleurs.
Le soleil se jouait sur la pelouse verte
Dans les gouttes de pluie, et ma fenêtre ouverte
Apportait du jardin à mon esprit heureux
Un bruit d'enfants joueurs et d'oiseaux amoureux.
Paris, les grands ormeaux, maison, dôme, chaumière,
Tout flottait à mes yeux dans la riche lumière
De cet astre de mai dont le rayon charmant
Au bout de tout brin d'herbe allume un diamant.

Je me laissais aller à ces trois harmonies,
Printemps, matin, enfance, en ma retraite unies;
La Seine, ainsi que moi, laissait son flot vermeil
Suivre nonchalamment sa pente, et le soleil
Faisait évaporer à la fois sur les grèves
L'eau du fleuve en brouillards et ma pensée en rêves.

Alors, dans mon esprit, je vis autour de moi
Mes amis, non confus, mais tels que je les voi
Quand ils viennent le soir, troupe grave et fidèle,
Vous avec vos pinceaux dont la pointe étincelle,
Vous, laissant échapper vos vers au vol ardent,
Et nous tous écoutant en cercle, ou regardant.
Ils étaient bien là tous, je voyais leurs visages,
Tous, même les absents qui font de longs voyages.
Puis tous ceux qui sont morts vinrent après ceux-ci,
Avec l'air qu'ils avaient quand ils vivaient aussi.
Quand j'eus, quelques instants, des yeux de ma pensée,
Contemplé leur famille à mon foyer pressée,
Je vis trembler leurs traits confus, et par degrés
Pâlir en s'effaçant leurs fronts décolorés,
Et tous, comme un ruisseau qui dans un lac s'écoule,
Se perdre autour de moi dans une immense foule.

Foule sans nom! chaos! des voix, des yeux, des pas.
Ceux qu'on n'a jamais vus, ceux qu'on ne connaît pas,
Tous les vivants!—cités bourdonnant aux oreilles
Plus qu'un bois d'Amérique ou des ruches d'abeilles,
Caravanes campant sur le désert en feu,
Matelots dispersés sur l'océan de Dieu,
Et, comme un pont hardi sur l'onde qui chavire,
Jetant d'un monde à l'autre un sillon de navire,
Ainsi que l'araignée entre deux chênes verts
Jette un fil argenté qui flotte dans les airs.

Les deux pôles! le monde entier! la mer, la terre,
Alpes aux fronts de neige, Etnas au noir cratère,
Tout à la fois, automne, été, printemps, hiver,
Les vallons descendant de la terre à la mer
Et s'y changeant en golfe, et des mers aux campagnes
Les caps épanouis en chaînes de montagnes,
Et les grands continents, brumeux, verts ou dorés,
Par les grands océans sans cesse dévorés,
Tout, comme un paysage en une chambre noire
Se réfléchit avec ses rivières de moire,
Ses passants, ses brouillards flottant comme un duvet,
Tout dans mon esprit sombre allait, marchait, vivait!
Alors, en attachant, toujours plus attentives,
Ma pensée et ma vue aux mille perspectives
Que le souffle du vent ou le pas des saisons
M'ouvrait à tous moments dans tous les horizons,
Je vis soudain surgir, parfois du sein des ondes,
A côté des cités vivantes des deux mondes,
D'autres villes aux fronts étranges, inouïs,
Sépulcres ruinés des temps évanouis,
Pleines d'entassements, de tours, de pyramides,
Baignant leurs pieds aux mers, leur tête aux cieux humides.
Quelques-unes sortaient de dessous des cités
Où les vivants encor bruissent agités,
Et des siècles passés jusqu'à l'âge où nous sommes
Je pus compter ainsi trois étages de Romes.
Et tandis qu'élevant leurs inquiètes voix,
Les cités des vivants résonnaient à la fois
Des murmures du peuple ou du pas des armées,
Ces villes du passé, muettes et fermées,
Sans fumée à leurs toits, sans rumeurs dans leurs seins,
Se taisaient, et semblaient des ruches sans essaims.
J'attendais. Un grand bruit se fit. Les races mortes
De ces villes en deuil vinrent ouvrir les portes,

Et je les vis marcher ainsi que les vivants,
Et jeter seulement plus de poussière aux vents.
Alors, tours, aqueducs, pyramides, colonnes,
Je vis l'intérieur des vieilles Babylones,
Les Carthages, les Tyrs, les Thèbes, les Sions,
D'où sans cesse sortaient des générations.

Ainsi j'embrassais tout, et la terre, et Cybèle;
La face antique auprès de la face nouvelle;
Le passé, le présent; les vivants et les morts;
Le genre humain complet comme au jour du remords.
Tout parlait à la fois, tout se faisait comprendre,
Le pélage d'Orphée et l'étrusque d'Évandre,
Les runes d'Irmensul, le sphinx égyptien,
La voix du nouveau monde aussi vieux que l'ancien.

Or, ce que je voyais, je doute que je puisse
Vous le peindre. C'était comme un grand édifice
Formé d'entassements de siècles et de lieux;
On n'en pouvait trouver les bords ni les milieux;
A toutes les hauteurs, nations, peuples, races;
Mille ouvriers humains, laissant partout leurs traces;
Travaillaient nuit et jour, montant, croisant leurs pas,
Parlant chacun leur langue et ne s'entendant pas;
Et moi je parcourais, cherchant qui me réponde,
De degrés en degrés cette Babel du monde.

La nuit avec la foule, en ce rêve hideux,
Venait, s'épaississant ensemble toutes deux,
Et, dans ces régions que nul regard ne sonde,
Plus l'homme était nombreux, plus l'ombre était profonde.
Tout devenait douteux et vague; seulement
Un souffle qui passait de moment en moment,
Comme pour me montrer l'immense fourmilière,

Ouvrait dans l'ombre au loin des vallons de lumière,
Ainsi qu'un coup de vent fait sur les flots troublés
Blanchir l'écume, ou creuse une onde dans les blés.

Bientôt autour de moi les ténèbres s'accrurent,
L'horizon se perdit, les formes disparurent,
Et l'homme avec la chose et l'être avec l'esprit
Flottèrent à mon souffle, et le frisson me prit.
J'étais seul. Tout fuyait. L'étendue était sombre.
Je voyais seulement au loin, à travers l'ombre,
Comme d'un océan les flots noirs et pressés,
Dans l'espace et le temps les nombres entassés.

Oh! cette double mer du temps et de l'espace
Où le navire humain toujours passe et repasse,
Je voulus la sonder, je voulus en toucher
Le sable, y regarder, y fouiller, y chercher,
Pour vous en rapporter quelque richesse étrange,
Et dire si son lit est de roche ou de fange.
Mon esprit plongea donc sous ce flot inconnu,
Au profond de l'abîme il nagea seul et nu,
Toujours de l'ineffable allant à l'invisible.
Soudain il s'en revint avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté,
Car il avait au fond trouvé l'éternité.

Mai 1830.

XXX

A JOSEPH, COMTE DE S.

SOUVENIR D'ENFANCE

Cuncta supercilio.—Horace.

Dans une grande fête, un jour, au Panthéon,
J'avais sept ans, je vis passer Napoléon.

Pour voir cette figure illustre et solennelle,
Je m'étais échappé de l'aile maternelle;
Car il tenait déjà mon esprit inquiet.
Mais ma mère aux doux yeux, qui souvent s'effrayait
En m'entendant parler guerre, assauts et bataille,
Craignait pour moi la foule, à cause de ma taille.

Et ce qui me frappa, dans ma sainte terreur,
Quand au front du cortège apparut l'empereur,
Tandis que les enfants demandaient à leurs mères
Si c'est là ce héros dont on fait cent chimères,
Ce ne fut pas de voir tout ce peuple à grand bruit
Le suivre comme on suit un phare dans la nuit,
Et se montrer de loin sur sa tête suprême
Ce chapeau tout usé plus beau qu'un diadème,
Ni, pressés sur ses pas, dix vassaux couronnés
Regarder en tremblant ses pieds éperonnés,
Ni ses vieux grenadiers, se faisant violence,
Des cris universels s'enivrer en silence;
Non, tandis qu'à genoux la ville toute en feu,
Joyeuse comme on est lorsqu'on n'a qu'un seul vœu,

Qu'on n'est qu'un même peuple et qu'ensemble on respire
Chantait en chœur: *Veillons au salut de l'empire!*
Ce qui me frappa, dis-je, et me resta gravé,
Même après que le cri sur sa route élevé
Se fut évanoui dans ma jeune mémoire,
Ce fut de voir, parmi ces fanfares de gloire,
Dans le bruit qu'il faisait, cet homme souverain
Passer muet et grave ainsi qu'un dieu d'airain.

Et le soir, curieux, je le dis à mon père,
Pendant qu'il défaisait son vêtement de guerre,
Et que je me jouais sur son dos indulgent
De l'épaulette d'or aux étoiles d'argent.

Mon père secoua la tête sans réponse.

Mais souvent une idée en notre esprit s'enfonce;
Ce qui nous a frappés nous revient par moments,
Et l'enfance naïve a ses étonnements.

Le lendemain, pour voir le soleil qui s'incline,
J'avais suivi mon père au haut de la colline
Qui domine Paris du côté du levant,
Et nous allions tous deux, lui pensant, moi rêvant.
Cet homme en mon esprit restait comme un prodige,
Et, parlant à mon père:—O mon père, lui dis-je,
Pourquoi notre empereur, cet envoyé de Dieu,
Lui qui fait tout mouvoir et qui met tout en feu,
A-t-il ce regard froid et cet air immobile?—
Mon père dans ses mains prit ma tête débile,
Et, me montrant au loin l'horizon spacieux:
—" Vois, mon fils! cette terre immobile à tes yeux,
Plus que l'air, plus que l'onde et la flamme, est émue,
Car le germe de tout dans son ventre remue.
Dans ses flancs ténébreux, nuit et jour, en rampant,

Elle sent se plonger la racine, serpent
Qui s'abreuve aux ruisseaux des sèves toujours prêtes,
Et fouille et boit sans cesse avec ses mille têtes.
Mainte flamme y ruisselle, et tantôt lentement
Imbibe le cristal qui devient diamant,
Tantôt, dans quelque mine éblouissante et sombre,
Allume des monceaux d'escarboucles sans nombre,
Ou, s'échappant au jour, plus magnifique encor,
Au front du vieil Etna met une aigrette d'or.
Toujours l'intérieur de la terre travaille.
Son flanc universel incessamment tressaille.
Goutte à goutte, et sans bruit qui réponde à son bruit,
La source de tout fleuve y filtre dans la nuit.
Elle porte à la fois, sur sa face où nous sommes,
Les blés et les cités, les forêts et les hommes.
Vois, tout est vert au loin, tout rit, tout est vivant.
Elle livre le chêne et le brin d'herbe au vent.
Les fruits et les épis la couvrent à cette heure.
Eh bien ! déjà, tandis que ton regard l'effleure,
Dans son sein, que n'épuise aucun enfantement,
Les futures moissons tremblent confusément.

" Ainsi travaille, enfant, l'âme active et féconde
Du poète qui crée et du soldat qui fonde.
Mais ils n'en font rien voir. De la flamme à pleins bords
Qui les brûle au dedans, rien ne luit au dehors.
Ainsi Napoléon, que l'éclat environne
Et qui fit tant de bruit en forgeant sa couronne,
Ce chef que tout célèbre et que pourtant tu vois,
Immobile et muet, passer sur le pavois,
Quand le peuple l'étreint, sent en lui ses pensées,
Qui l'étreignent aussi, se mouvoir plus pressées.
Déjà peut-être en lui mille choses se font,
Et tout l'avenir germe en son cerveau profond.

Déjà, dans sa pensée immense et clairvoyante,
L'Europe ne fait plus qu'une France géante,
Berlin, Vienne, Madrid, Moscou, Londres, Milan,
Viennent rendre à Paris hommage une fois l'an,
Le Vatican n'est plus que le vassal du Louvre,
La terre à chaque instant sous les vieux trônes s'ouvre,
Et de tous leurs débris sort pour le genre humain
Un autre Charlemagne, un autre globe en main.
Et, dans le même esprit où ce grand dessein roule,
Les bataillons futurs déjà marchent en foule,
Le conscrit résigné, sous un avis fréquent,
Se dresse, le tambour résonne au front du camp,
D'ouvriers et d'outils Cherbourg couvre sa grève,
Le vaisseau colossal sur le chantier s'élève,
L'obusier rouge encor sort du fourneau qui bout,
Une marine flotte, une armée est debout!
Car la guerre toujours l'illumine et l'enflamme,
Et peut-être déjà, dans la nuit de cette âme,
Sous ce crâne, où le monde en silence est couvé,
D'un second Austerlitz le soleil s'est levé!"

Plus tard, une autre fois, je vis passer cet homme,
Plus grand dans son Paris que César dans sa Rome.
Des discours de mon père alors je me souvins.
On l'entourait encor d'honneurs presque divins,
Et je lui retrouvai, rêveur à son passage,
Et la même pensée et le même visage,
Il méditait toujours son projet surhumain.
Cent aigles l'escortaient en empereur romain.
Ses régiments marchaient, enseignes déployées;
Ses lourds canons, baissant leurs bouches essuyées,
Couraient, et, traversant la foule aux pas confus,
Avec un bruit d'airain sautaient sur leurs affûts.
Mais bientôt, au soleil, cette tête admirée

Disparut dans un flot de poussière dorée,
Il passa. Cependant son nom sur la cité
Bondissait, des canons aux cloches rejeté;
Son cortège emplissait de tumultes les rues;
Et, par mille clameurs de sa présence accrues,
Par mille cris de joie et d'amour furieux,
Le peuple saluait ce passant glorieux.

Novembre 1831.

XXXI

A MADAME MARIE M.

Ave, Maria, gratia plena.

Oh! votre œil est timide et votre front est doux.
Mais, quoique, par pudeur ou par pitié pour nous,
Vous teniez secrète votre âme,
Quand du souffle d'en haut votre cœur est touché,
Votre cœur, comme un feu sous la cendre caché,
Soudain étincelle et s'enflamme.

Élevez-la souvent cette voix qui se tait.
Quand vous vîntes au jour un rossignol chantait.
Un astre charmant vous vit naître.
Enfant, pour vous marquer du poétique sceau,
Vous eûtes au chevet de votre heureux berceau
Un dieu, votre père peut-être.

Deux vierges, Poésie et Musique, deux sœurs,
Vous font une pensée infinie en douceurs,
Votre génie a deux aurores,
Et votre esprit tantôt s'épanche en vers touchants,
Tantôt sur le clavier, qui frémit sous vos chants,
S'éparpille en notes sonores.

Oh! vous faites rêver le poète, le soir!
Souvent il songe à vous, lorsque le ciel est noir,
Quand minuit déroule ses voiles;
Car l'âme du poète, âme d'ombre et d'amour,
Est une fleur des nuits qui s'ouvre après le jour
Et s'épanouit aux étoiles.

Décembre 1830. *Minuit.*

XXXII

POUR LES PAUVRES

Qui donne au pauvre prête à Dieu.—V. H.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège?
Et qu'il se dit tout bas:—Pour un seul que de biens,
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!—

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés;
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: *Jouissez!* aux autres: *Enviez!*

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache;
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang.

Que ce soit elle, oh! oui, riches, que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! Il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: Il a pitié de nous!
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Janvier 1830.

XXXIII

A***, TRAPPISTE A LA MEILLERAYE

'Tis vain to struggle—let me perish young—
Live as I have lived; and love as I have loved;
To dust if I return, from dust I sprung,
And then, at least, my heart can ne'er be moved.
BYRON.

MON frère, la tempête a donc été bien forte,
Le vent impétueux, qui souffle et nous emporte
De récif en récif,
A donc, quand vous partiez, d'une aile bien profonde
Creusé le vaste abîme et bouleversé l'onde
Autour de votre esquif,

Que tour à tour, en hâte, et de peur du naufrage,
Pour alléger la nef en butte au sombre orage,
En proie au flot amer,
Il a fallu, plaisirs, liberté, fantaisie,
Famille, amour, trésors, jusqu'à la poésie,
Tout jeter à la mer!

Et qu'enfin, seul et nu, vous voguez solitaire,
Allant où va le flot, sans jamais prendre terre,
Calme, vivant de peu,
Ayant dans votre esquif, qui des nôtres s'isole,
Deux choses seulement, la voile et la boussole,
Votre âme et votre Dieu!

Mai 1830.

XXXIV

A MADEMOISELLE LOUISE B.

BIÈVRE

Un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux.—FÉNELON.

I

OUI, c'est bien le vallon! le vallon calme et sombre!
Ici l'été plus frais s'épanouit à l'ombre.
Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu.
Ici l'âme contemple, écoute, adore, aspire,
Et prend pitié du monde, étroit et fol empire
Où l'homme tous les jours fait moins de place à Dieu.

Une rivière au fond, des bois sur les deux pentes.
Là, des ormeaux, brodés de cent vignes grimpantes,
Des prés, où le faucheur brunit son bras nerveux;
Là, des saules pensifs qui pleurent sur la rive,
Et, comme une baigneuse indolente et naïve,
Laissent tremper dans l'eau le bout de leurs cheveux.

Là-bas, un gué bruyant dans des eaux poissonneuses
Qui montrent aux passants les jambes des faneuses;
Des carrés de blé d'or; des étangs au flot clair;
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de suie;
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie;
Et l'aqueduc au loin qui semble un pont de l'air.

Et, pour couronnement à ces collines vertes,
Les profondeurs du ciel toutes grandes ouvertes,

Le ciel, bleu pavillon par Dieu même construit,
Qui, le jour, emplissant de plis d'azur l'espace,
Semble un dais suspendu sur le soleil qui passe,
Et dont on ne peut voir les clous d'or que la nuit.

Oui, c'est un de ces lieux où notre cœur sent vivre
Quelque chose des cieux qui flotte et qui l'enivre;
Un de ces lieux qu'enfant j'aimais et je rêvais,
Dont la beauté sereine, inépuisable, intime,
Verse à l'âme un oubli sérieux et sublime
De tout ce que la terre et l'homme ont de mauvais.

II

Si dès l'aube on suit les lisières
Du bois, abri des jeunes faons,
Par l'âpre chemin dont les pierres
Offensent les mains des enfants,
A l'heure où le soleil s'élève,
Où l'arbre sent monter la sève,
La vallée est comme un beau rêve;
La brume écarte son rideau;
Partout la nature s'éveille;
La fleur s'ouvre, rose et vermeille;
La brise y suspend une abeille,
La rosée une goutte d'eau.

Et dans ce charmant paysage
Où l'esprit flotte, où l'œil s'enfuit,
Le buisson, l'oiseau de passage,
L'herbe qui tremble et qui reluit,
Le vieil arbre que l'âge ploie,
Le donjon qu'un moulin coudoie,
Le ruisseau de moire et de soie,
Le champ où dorment les aïeux,

Ce qu'on voit pleurer ou sourire,
Ce qui chante et ce qui soupire,
Ce qui parle et ce qui respire,
Tout fait un bruit harmonieux!

III

Et si, le soir, après mille errantes pensées,
De sentiers en sentiers en marchant dispersées,
Du haut de la colline on descend vers ce toit
Qui vous a tout le jour, dans votre rêverie,
Fait regarder en bas, au fond de la prairie,
Comme une belle fleur qu'on voit;

Et si vous êtes là, vous dont la main de flamme
Fait parler au clavier la langue de votre âme;
Si c'est un des moments doux et mystérieux
Où la musique, esprit d'extase et de délire,
Dont les ailes de feu font le bruit d'une lyre,
Réverbère en vos chants la splendeur de vos yeux;

Si les petits enfants, qui vous cherchent sans cesse,
Mêlent leur joyeux rire au chant qui vous oppresse;
Si votre noble père à leurs jeux turbulents
Sourit, en écoutant votre hymne commencée,
Lui, le sage et l'heureux, dont la jeune pensée
Se couronne de cheveux blancs;

Alors, à cette voix qui remue et pénètre,
Sous ce ciel étoilé qui luit à la fenêtre,
On croit à la famille, au repos, au bonheur;
Le cœur se fond en joie, en amour, en prière;
On sent venir des pleurs au bord de sa paupière;
On lève au ciel les mains en s'écriant: Seigneur!

IV

Et l'on ne songe plus, tant notre âme saisie
Se perd dans la nature et dans la poésie,
Que tout près, par les bois et les ravins caché,
Derrière le ruban de ces collines bleues,
A quatre de ces pas que nous nommons des lieues,
Le géant Paris est couché.

On ne s'informe plus si la ville fatale,
Du monde en fusion ardente capitale,
Ouvre et ferme à tel jour ses cratères fumants;
Et de quel air les rois, à l'instant où nous sommes,
Regardent bouillonner dans ce vésuve d'hommes
La lave des événements.

8 *juillet* 1831.

XXXV

SOLEILS COUCHANTS

Merveilleux tableaux que la vue découvre à la pensée.—CH. NODIER.

I

J'AIME les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
Ensevelis dans les feuillages,
Soit que la brume au loin s'allonge en bancs de feu,
Soit que mille rayons brisent dans un ciel bleu
A des archipels de nuages.

Oh! regardez le ciel! cent nuages mouvants,
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues;
Sous leurs flots par moments flamboie un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil à travers leurs ombres brille encor;
Tantôt fait, à l'égal des larges dômes d'or,
Luire le toit d'une chaumière;
Ou dispute aux brouillards les vagues horizons;
Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
Comme de grands lacs de lumière.

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
Aux trois rangs de dents acérées;

Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir;
Cent nuages ardents luisent sous son flanc noir
Comme des écailles dorées.

Puis se dresse un palais. Puis l'air tremble et tout fuit.
L'édifice effrayant des nuages détruit
S'écroule en ruines pressées;
Il jonche au loin le ciel, et ses cônes vermeils
Pendent, la pointe en bas, sur nos têtes, pareils
A des montagnes renversées.

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer,
Où l'ouragan, la trombe, et la foudre, et l'enfer,
Dorment avec de sourds murmures,
C'est Dieu qui les suspend en foule aux cieux profonds,
Comme un guerrier qui pend aux poutres des plafonds
Ses retentissantes armures.

Tout s'en va! Le soleil, d'en haut précipité,
Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté
Dans les fournaises remuées,
En tombant sur leurs flots, que son choc désunit,
Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées.

Oh! contemplez le ciel! et, dès qu'a fui le jour,
En tout temps, en tout lieu, d'un ineffable amour,
Regardez à travers ses voiles;
Un mystère est au fond de leur grave beauté,
L'hiver, quand ils sont noirs comme un linceul, l'été,
Quand la nuit les brode d'étoiles.

Juin 1828.

II

Le jour s'enfuit des cieux; sous leur transparent voile
De moments en moments se hasarde une étoile;
La nuit, pas à pas, monte au trône obscur des soirs;
Un coin du ciel est brun, l'autre lutte avec l'ombre;
Et déjà, succédant au couchant rouge et sombre,
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

Et là-bas, allumant ses vitres étoilées,
Avec sa cathédrale aux flèches dentelées,
Les tours de son palais, les tours de sa prison,
Avec ses hauts clochers, sa bastille obscurcie,
Posée au bord du ciel comme une longue scie,
La ville aux mille toits découpe l'horizon.

Oh! qui m'emportera sur quelque tour sublime
D'où la cité sous moi s'ouvre comme un abîme!
Que j'entende, écoutant la ville où nous rampons,
Mourir sa vaste voix, qui semble un cri de veuve,
Et qui, le jour, gémit plus haut que le grand fleuve,
Le grand fleuve irrité luttant contre les ponts!

Que je voie, à mes yeux en fuyant apparues,
Les étoiles des chars se croiser dans les rues,
Et serpenter le peuple en l'étroit carrefour,
Et tarir la fumée au bout des cheminées,
Et, glissant sur le front des maisons blasonnées,
Cent clartés naître, luire et passer tour à tour!
Que la vieille cité, devant moi, sur sa couche
S'étende; qu'un soupir s'échappe de sa bouche,
Comme si de fatigue on l'entendait gémir!
Que, veillant seul, debout sur son front que je foule,
Avec mille bruits sourds d'océan et de foule,
Je regarde à mes pieds la géante dormir!

22 juillet 1828.

III

Plus loin! allons plus loin!—Aux feux du couchant sombre,
J'aime à voir dans les champs croître et marcher mon ombre.
Et puis, la ville est là! je l'entends, je la voi.
Pour que j'écoute en paix ce que dit ma pensée,
Ce Paris, à la voix cassée,
Bourdonne encor trop près de moi.

Je veux fuir assez loin pour qu'un buisson me cache
Ce brouillard, que son front porte comme un panache,
Ce nuage éternel sur ses tours arrêté,
Pour que du moucheron, qui bruit et qui passe,
L'humble et grêle murmure efface
La grande voix de la cité!

26 août 1827.

IV

Oh! sur des ailes, dans les nues,
Laissez-moi fuir! laissez-moi fuir!
Loin des régions inconnues
C'est assez rêver et languir!
Laissez-moi fuir vers d'autres mondes.
C'est assez, dans les nuits profondes,
Suivre un phare, chercher un mot.
C'est assez de songe et de doute.
Cette voix que d'en bas j'écoute,
Peut-être on l'entend mieux là-haut.

Allons! des ailes ou des voiles!
Allons! un vaisseau tout armé!
Je veux voir les autres étoiles
Et la croix du sud enflammé.
Peut-être dans cette autre terre

Trouve-t-on la clef du mystère
Caché sous l'ordre universel;
Et peut-être aux fils de la lyre
Est-il plus facile de lire
Dans cette autre page du ciel!

Août 1828.

V

Quelquefois, sous les plis des nuages trompeurs,
Loin dans l'air, à travers les brèches des vapeurs
Par le vent du soir remuées,
Derrière les derniers brouillards, plus loin encor,
Apparaissent soudain les mille étages d'or
D'un édifice de nuées;

Et l'œil épouvanté, par delà tous nos cieux,
Sur une île de l'air au vol audacieux,
Dans l'éther libre aventurée,
L'œil croit voir jusqu'au ciel monter, monter toujours,
Avec ses escaliers, ses ponts, ses grandes tours,
Quelque Babel démesurée.

Septembre 1828.

VI

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées.
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées,
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit.

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux.

Avril 1829

XXXVI

Oh! talk not to me of a name great in story!
The days of our youth are the days of our glory;
And the myrtle and ivy of sweet two-and-twenty
Are worth all your laurels, though ever so plenty.

BYRON.

UN jour vient où soudain l'artiste généreux
A leur poids sur son front sent les ans plus nombreux.
Un matin il s'éveille avec cette pensée:
—Jeunesse aux jours dorés, je t'ai donc dépensée!
Oh! qu'il m'en reste peu! Je vois le fond du sort,
Comme un prodigue en pleurs le fond du coffre-fort.—
Il sent, sous le soleil qui plus ardent s'épanche,
Comme à midi les fleurs, sa tête qui se penche;
Si d'aventure il trouve, en suivant son destin,
Le gazon sous ses pas mouillé comme au matin,
Il dit, car il sait bien que son aube est passée:
—C'est de la pluie, hélas! et non de la rosée!—

C'en est fait. Son génie est plus mûr désormais.
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets;
La fumée est plus rare au foyer qu'il allume;
Son astre haut monté soulève moins de brume;
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ clos;
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre à grands flots
Sur des œuvres de grâce et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années.

Oh! rien ne rend cela!—Quand il s'en va cherchant
Ces pensers de hasard que l'on trouve en marchant,
Et qui font que le soir l'artiste chez son hôte

Rentre le cœur plus fier et la tête plus haute,
Quand il sort pour rêver, et qu'il erre incertain,
Soit dans les prés lustrés au gazon de satin,
Soit dans un bois qu'emplit cette chanson sonore
Que le petit oiseau chante à la jeune aurore,
Soit dans le carrefour bruyant et fréquenté,
—Car Paris et la foule ont aussi leur beauté,
Et les passants ne sont, le soir, sur les quais sombres,
Qu'un flux et qu'un reflux de lumières et d'ombres ;—
Toujours au fond de tout, toujours dans son esprit,
Même quand l'art le tient, l'enivre et lui sourit,
Même dans ses chansons, même dans ses pensées
Les plus joyeusement écloses et bercées,
Il retrouve, attristé, le regard morne et froid
Du passé disparu, du passé quel qu'il soit.

Novembre 1831

XXXVII

LA PRIÈRE POUR TOUS

Ora pro nobis.

I

Ma fille, va prier.—Vois, la nuit est venue,
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre . . . Ecoute!
Tout rentre et se repose, et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour.

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions, voici la nuit! la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour.

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,

Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel.

Et puis ils dormiront.—Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin.

O sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense !
Douce religion, qui s'égaye et qui rit !
Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit.

II

Ma fille, va prier !—D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

Puis ensuite pour moi ! j'en ai plus besoin qu'elle.
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle.
Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié, nul ne lui fait envie ;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie ;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;
Nul piège ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore—à jamais ignore-les comme elle!—
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs.

Moi, je sais mieux la vie, et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard.

L'âme en vivant s'altère; et, quoique en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu.

Va donc prier pour moi!—Dis pour toute prière:
—Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand!—
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend.

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente;
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe,
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel.

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main.

Va prier pour ton père!—Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

III

Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre des vivants!
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots, à tous les vents!
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval!
Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal!

Pour celui que le plaisir souille
D'embrassements jusqu'au matin,
Qui prend l'heure où l'on s'agenouille
Pour sa danse et pour son festin,
Qui fait hurler l'orgie infâme
Au même instant du soir où l'âme
Répète son hymne assidu,
Et, quand la prière est éteinte,
Poursuit, comme s'il avait crainte
Que Dieu ne l'ait pas entendu!

Enfant! pour les vierges voilées!
Pour le prisonnier dans sa tour!
Pour les femmes échevelées
Qui vendent le doux nom d'amour!
Pour l'esprit qui rêve et médite!
Pour l'impie à la voix maudite
Qui blasphème la sainte loi!—
Car la prière est infinie,
Car tu crois pour celui qui nie,
Car l'enfance tient lieu de foi!

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment!
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire?
Enfants! regardons sous la terre!
Il faut avoir pitié des morts!

IV

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond!
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

Enfant! quand tu t'endors, tu ris. L'essaim des songes
Tourbillonne, joyeux, dans l'ombre où tu te plonges,
S'effarouche à ton souffle, et puis revient encor;
Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime.
En même temps que l'aube, œil céleste elle-même,
Entr'ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or.

Mais eux, si tu savais de quel sommeil ils dorment!
Leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment.
Les anges autour d'eux ne chantent pas en chœur.
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les accable.
Pas d'aube pour leur nuit; le remords implacable
S'est fait ver du sépulcre et leur ronge le cœur.

Tu peux avec un mot, tu peux d'une parole
Faire que le remords prenne une aile et s'envole;
Qu'une douce chaleur réjouisse leurs os;
Qu'un rayon touche encor leur paupière ravie,
Et qu'il leur vienne un bruit de lumière et de vie,
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux.

Oh! dis-moi, quand tu vas, jeune et déjà pensive,
Errer au bord d'un flot qui se plaint sur sa rive,
Sous des arbres dont l'ombre emplit l'âme d'effroi,
Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,

N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise:
—Enfant! quand vous prierez, prierez-vous pas pour moi?—

C'est la plainte des morts!—Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
Nul démon ne leur jette un sourire moqueur.
Ceux qu'on oublie, hélas!—leur nuit est froide et sombre,
Toujours quelque arbre affreux, qui les tient sous son ombre,
Leur plonge sans pitié des racines au cœur.

Prie! afin que le père, et l'oncle, et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer!

V

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivants dont la foi tombe,
Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels!

Ce n'est pas moi, dont l'âme est vaine,
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prierais pour la race humaine,
Puisque ma voix suffit à peine,
Seigneur, à vous prier pour moi!

Non, si pour la terre méchante
Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
C'est toi, dont la parole chante,
C'est toi! ta prière innocente,
Enfant, peut se charger d'autrui!

Ah! demande à ce père auguste,
Qui sourit à ton oraison,
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison.

Demande-lui si la sagesse
N'appartient qu'à l'éternité;
Pourquoi son souffle nous abaisse;
Pourquoi dans la tombe sans cesse
Il effeuille l'humanité.

Pour ceux que les vices consument,
Les enfants veillent au saint lieu;
Ce sont des fleurs qui le parfument,
Ce sont des encensoirs qui fument,
Ce sont des voix qui vont à Dieu!

Laissons faire ces voix sublimes,
Laissons les enfants à genoux.
Pécheurs! nous avons tous nos crimes,
Nous penchons tous sur les abîmes,
L'enfance doit prier pour tous!

VI

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde.
Fais en priant le tour des misères du monde;
Donne à tous! donne aux morts!—enfin, donne au Seigneur!

—Quoi ! murmure ta voix qui veut parler et n'ose,
Au Seigneur, au Très-Haut manque-t-il quelque chose?
Il est le saint des saints, il est le roi des rois !
Il se fait des soleils un cortège suprême !
Il fait baisser la voix à l'océan lui-même !
Il est seul ! il est tout ! à jamais ! à la fois !—

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales,
Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Eh bien ! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu,
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
Un pèlerin qui va de contrée en contrée.
Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu.

Le soir il est bien las ! il faut, pour qu'il sourie,
Une âme qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour ! O toi qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper !

Porte-lui ta prière ! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant ! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur.

VII

O myrrhe! ô cinname!
Nard cher aux époux!
Baume! éther! dictame
De l'eau, de la flamme,
Parfums les plus doux!

Prés que l'onde arrose!
Vapeurs de l'autel!
Lèvres de la rose
Où l'abeille pose
Sa bouche de miel!

Jasmin! asphodèle!
Encensoirs flottants!
Branche verte et frêle,
Où fait l'hirondelle
Son nid au printemps!

Lys que fait éclore
Le frais arrosoir!
Ambre que Dieu dore!
Souffle de l'aurore,
Haleine du soir!

Parfum de la sève
Dans les bois mouvants!
Odeur de la grève
Qui la nuit s'élève
Sur l'aile des vents!

Fleurs dont la chapelle
Se fait un trésor!

Flamme solennelle,
Fumée éternelle
Des sept lampes d'or!

Tiges qu'a brisées
Le tranchant du fer!
Urnes embrasées!
Esprits des rosées
Qui flottez dans l'air!

Fêtes réjouies
D'encens et de bruits!
Senteurs inouïes,
Fleurs épanouies
Au souffle des nuits!

Odeurs immortelles
Que les Ariel,
Archanges fidèles,
Prennent sur leurs ailes
En venant du ciel!

O couche première
Du premier époux!
De la terre entière,
Des champs de lumière
Parfums les plus doux!

Dans l'auguste sphère,
Parfums, qu'êtes-vous,
Près de la prière
Qui dans la poussière
S'épanche à genoux?

Près du cri d'une âme
Qui fond en sanglots,
Implore et réclame,
Et s'exhale en flamme,
Et se verse à flots?

Près de l'humble offrande
D'un enfant de lin
Dont l'extase est grande
Et qui recommande
Son père orphelin?

Bouche qui soupire,
Mais sans murmurer!
Ineffable lyre!
Voix qui fait sourire
Et qui fait pleurer!

VIII

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
Essuyant d'un baiser son œil de pleurs terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
Esprit qui tient le livre où l'innocente épelle,
Et qui pour remonter attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il penche
Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche;
Il prend tout, pleurs d'amour et soupirs de douleur;
Sans changer de nature il s'emplit de cette âme,
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de couleur.

Ah! c'est pour le Seigneur sans doute qu'il recueille
Ces larmes goutte à goutte et ce lys feuille à feuille!
Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
Pour étancher, le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu.

Enfant! dans ce concert qui d'en bas le salue,
La voix par Dieu lui-même entre toutes élue,
C'est la tienne, ô ma fille! elle a tant de douceur,
Sur des ailes de flamme elle monte si pure,
Elle expire si bien en amoureux murmure,
Que les vierges du ciel disent: C'est une sœur!

IX

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie!
Enfant, garde ta joie!
Lys, garde ta blancheur!

Sois humble! que t'importe
Le riche et le puissant?
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent.

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours.

Reste à la solitude!
Reste à la pauvreté!
Vis sans inquiétude,
Et ne te fais étude
Que de l'éternité!

Il est, loin de nos villes
Et loin de nos douleurs,
Des lacs purs et tranquilles,
Et dont toutes les îles
Sont des bouquets de fleurs;

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords!
D'un charme si suprême
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bords!

L'ombre qui les inonde
Calme et nous rend meilleurs!
Leur paix est si profonde,
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs.

Et le jour, que leur plaine
Reflète éblouissant,
Trouve l'eau si sereine
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant.

Ces lacs que rien n'altère,
Entre des monts géants
Dieu les met sur la terre,
Loin du souffle adultère
Des sombres océans,

Pour que nul vent aride,
Nul flot mêlé de fiel
N'empoisonne et ne ride
Ces gouttes d'eau limpide
Où se mire le ciel.

O ma fille, âme heureuse!
O lac de pureté!
Dans la vallée ombreuse,
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité!

Lac que le ciel parfume!
Le monde est une mer.
Son souffle est plein de brume,
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer!

X

Et toi, céleste ami qui gardes son enfance,
Qui le jour et la nuit lui fais une défense
De tes ailes d'azur!
Invisible trépied où s'allume sa flamme!
Esprit de sa prière, ange de sa jeune âme,
Cygne de ce lac pur!

Dieu te l'a confiée et je te la confie!
Soutiens, relève, exhorte, inspire et fortifie
Sa frêle humanité!
Qu'elle garde à jamais, réjouie ou souffrante,
Cet œil plein de rayons, cette âme transparente,
Cette sérénité

Qui fait que tout le jour, et sans qu'elle te voie,
Écartant de son cœur faux désirs, fausse joie,
Mensonge et passion,
Prosternant à ses pieds ta couronne immortelle,
Comme elle devant Dieu, tu te tiens devant elle
En adoration!

Juin 1830.

XXXVIII

PAN

Ὅλος νόος, ὅλος φῶς, ὅλος ὀφθαλμός.—Clém. Alex.

Si l'on vous dit que l'art et que la poésie
C'est un flux éternel de banale ambroisie,
Que c'est le bruit, la foule, attachés à vos pas,
Ou d'un salon doré l'oisive fantaisie,
Ou la rime en fuyant par la rime saisie,
Oh! ne le croyez pas!

O poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez, et répandez vos âmes sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille,
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons!
Partout où la nature est gracieuse et belle,
Où l'herbe s'épaissit pour le troupeau qui bêle,
Où le chevreau lascif mord le cytise en fleurs,
Où chante un pâtre assis sous une antique arcade,
Où la brise du soir fouette avec la cascade
Le rocher tout en pleurs;

Partout où va la plume et le flocon de laine;
Que ce soit une mer, que ce soit une plaine,
Une vieille forêt aux branchages mouvants,
Iles au sol désert, lacs à l'eau solitaire,
Montagnes, océans, neige ou sable, onde ou terre,
Flots ou sillons, partout où vont les quatre vents;

Partout où le couchant grandit l'ombre des chênes,
Partout où les coteaux croisent leurs molles chaînes,
Partout où sont des champs, des moissons, des cités,
Partout où pend un fruit à la branche épuisée,
Partout où l'oiseau boit des gouttes de rosée,
Allez, voyez, chantez!

Allez dans les forêts, allez dans les vallées,
Faites-vous un concert des notes isolées!
Cherchez dans la nature, étalée à vos yeux,
Soit que l'hiver l'attriste ou que l'été l'égaie,
Le mot mystérieux que chaque voix bégaie,
Écoutez ce que dit la foudre dans les cieux!

C'est Dieu qui remplit tout. Le monde, c'est son temple,
Œuvre vivante, où tout l'écoute et le contemple.
Tout lui parle et lui chante. Il est seul, il est un!
Dans sa création tout est joie et sourire.
L'étoile qui regarde et la fleur qui respire,
Tout est flamme ou parfum!

Enivrez-vous de tout! enivrez vous, poètes,
Des gazons, des ruisseaux, des feuilles inquiètes,
Du voyageur de nuit dont on entend la voix,
De ces premières fleurs dont février s'étonne,
Des eaux, de l'air, des prés, et du bruit monotone
Que font les chariots qui passent dans les bois.

Frères de l'aigle! aimez la montagne sauvage!
Surtout à ces moments où vient un vent d'orage,
Un vent sonore et lourd qui grossit par degrés,
Emplit l'espace au loin de nuages et d'ombres,
Et penche sur le bord des précipices sombres
Les arbres effarés!

Contemplez du matin la pureté divine,
Quand la brume en flocons inonde la ravine,
Quand le soleil, que cache à demi la forêt,
Montrant sur l'horizon sa rondeur échancrée,
Grandit comme ferait la coupole dorée
D'un palais d'Orient dont on approcherait!

Enivrez-vous du soir! à cette heure où, dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, des chemins et des fleuves rayé;
Quand le mont, dont la tête à l'horizon s'élève,
Semble un géant couché qui regarde et qui rêve,
Sur son coude appuyé!

Si vous avez en vous, vivantes et pressées,
Un monde intérieur d'images, de pensées,
De sentiments, d'amour, d'ardente passion,
Pour féconder ce monde, échangez-le sans cesse
Avec l'autre univers visible qui vous presse!
Mêlez toute votre âme à la création!

Car, ô poètes saints! l'art est le son sublime,
Simple, divers, profond, mystérieux, intime,
Fugitif comme l'eau qu'un rien fait dévier,
Redit par un écho dans toute créature,
Que sous vos doigts puissants exhale la nature
Cet immense clavier!

8 *novembre* 1831.

XXXIX

Amor de mi pecho,
Pecho de mi amor!
Arbel, que has hecho,
Que has hecho del flor?—*Romance.*

Avant que mes chansons aimées,
Si jeunes et si parfumées,
Du monde eussent subi l'affront,
Loin du peuple ingrat qui les foule,
Comme elles fleurissaient en foule,
Vertes et fraîches sur mon front!

De l'arbre à présent détachées,
Fleurs par l'aquilon desséchées,
Vains débris qu'on traîne en rêvant,
Elles errent éparpillées,
De fange ou de poudre souillées,
Au gré du flot, au gré du vent.

Moi, comme des feuilles flétries,
Je les vois, toutes défleuries,
Courir sur le sol dépouillé;
Et la foule qui m'environne,
En broyant du pied ma couronne
Passe et rit de l'arbre effeuillé!

6 septembre 1828.

XL

Toi, vertu, pleure si je meurs!—André Chénier.

Amis, un dernier mot!—et je ferme à jamais
Ce livre, à ma pensée étranger désormais.
Je n'écouterai pas ce qu'en dira la foule.
Car, qu'importe à la source où son onde s'écoule?
Et que m'importe, à moi, sur l'avenir penché,
Où va ce vent d'automne au souffle desséché
Qui passe, en emportant sur son aile inquiète
Et les feuilles de l'arbre et les vers du poète?

Oui, je suis jeune encore, et, quoique sur mon front,
Où tant de passions et d'œuvres germeront,
Une ride de plus chaque jour soit tracée,
Comme un sillon qu'y fait le soc de ma pensée,
Dans le cours incertain du temps qui m'est donné,
L'été n'a pas encor trente fois rayonné.
Je suis fils de ce siècle. Une erreur, chaque année,
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté!

Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,
La Grèce, notre mère, agonise éventrée;

Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix;
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête;
Lorsque Albani gouverne au pays de Caton;
Que Naples mange et dort; lorsque avec son bâton,
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,
L'Autriche casse l'aile au lion de Venise;
Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi caduc;
Quand Madrid se rendort d'un sommeil léthargique;
Quand Vienne tient Milan; quand le lion belgique,
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,
N'a plus même de dents pour mordre son bâillon;
Quand un Cosaque affreux, que la rage transporte,
Viole Varsovie échevelée et morte,
Et, souillant son linceul, chaste et sacré lambeau,
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau;
Alors, oh! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre.
Je sens que le poète est leur juge! je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir!
Oh! la muse se doit aux peuples sans défense.
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain!

Novembre 1831.

NOTES

L'ODE

L'ODE est une pièce de vers qui, dans l'origine, était destinée à être chantée et qui, chez les modernes, a pour caractéristiques l'élévation, la sublimité des pensées et l'enthousiasme.

Sous le rapport de la forme, l'ode se distingue en *ode proprement dite* et en *dithyrambe.*

L'ode proprement dite est une poésie toujours divisée en strophes semblables par le nombre et par la mesure des vers.

Le *dithyrambe* est une poésie qui n'est pas partagée en strophes uniformes.

En égard à la nature des sujets traités, on distingue plusieurs espèces d'odes, savoir:

a. L'*ode sacrée* ou *hymne* qui célèbre la Divinité. Les hymnes du roi David se nomment *psaumes.* Les hymnes religieux modernes sont appelés *cantiques.*

b L'*ode héroïque,* encore appelée *Pindarique,* du nom du poète grec Pindar qui y excella, chante des héros, les grands hommes, le dévouement à la patrie, etc.

c. L'*ode philosophique* ou *morale,* écrite d'un style plus tempéré quoique noble, et dont Horace, chez les Latins, nous a donné de beaux modèles, expose une thèse philosophique ou un principe de morale.

d. L'*ode badine,* encore appelée *Anacréontique,* du nom du poète grec Anacréon qui s'y distingua, traite, d'un style léger et gracieux, des sujets également gracieux et légers.

I. CE SIÈCLE AVAIT DEUX ANS

1. *Ce siècle avait deux ans :* Victor Hugo naquit à Besançon le septième jour de Ventôse an X de la République, date qui correspond au 26 février de l'année 1802.

Rome remplaçait Sparte : enivrés par les succès de l'armée et de leur politique les Français abandonnaient peu à peu la pratique des vertus simples de Sparte, dont les premiers champions de la République avaient fait leur modèle, pour se livrer au luxe et à la magnificence sans bornes de Rome impériale.

2. *Bonaparte*, premier consul, le onze novembre 1799; Consul à vie, 1802; l'empereur Napoléon Ier, le 18 mai 1804.

3. *maint*, beaucoup de. *Maint*, employé partitivement, n'est jamais trouvé avec la préposition *de*. *Cf. différents, divers.*

4. *Besançon*, ancienne capitale de la Franche-Comté; sur le Doubs; à 406 kilomètres S.E. de Paris; 56,000 habitants, qui s'appellent *Bisontins*. Besançon fut cédée à l'Espagne par le traité de Westphalie (1648), et rendue à la France par le traité de Nimègue (1660).

7. *un sang breton et lorrain :* Le père du poète était d'origine lorraine, la mère était fille d'un capitaine-armateur du port de Nantes.

9. La Chimère était un monstre de la fable, qui avait la tête d'un lion, le corps d'une chèvre et la queue d'un dragon. Bellérophon, héros grec, monté sur Pégase, la combattait et la tua. La Chimère, comme le Phénix, le Dragon, etc., n'ayant jamais existé, nous donnons le nom de chimères à tous ces êtres phantastiques et frivoles qu'enfantent l'erreur et la folie. Ici " *chimère* " veut dire presque " *avorton*."

19. Les frères de Victor Hugo s'appelaient Abel et Eugène.

30. " Après avoir commandé à Lunéville et tenu garnison à Besançon, où naquit son troisième fils, Léopold Hugo partit avec les siens pour l'île d'Elbe et pour la Corse. A la date de ce départ, Victor Hugo était âgé de six semaines. Le commandant Hugo, appelé à l'armée d'Italie, renvoya sa famille à Paris. Il la rappela auprès de lui, dès que la faveur de Joseph, roi de Naples, l'eut élevé au grade de colonel du régiment de Royal Corse et de gouverneur d'Avellino. Victor Hugo vit donc l'Italie dans l'automne de 1807. Son père rejoignit le roi Joseph en Espagne, et une seconde fois la mère et les trois enfants rentrèrent à Paris. Ils en repartirent pour aller retrouver le chef de famille devenu général, gouverneur de Guadalazara, et comte de l'Empire." (DUPUY.)

34. Scandez: Et la | feuill(e) é | chapp ée | aux ar | bres du | ri vag(e).| Sont toujours monosyllabes les éléments de mots qui ont pour voyelle: *ai, ain, an, eai, eau, ei, ein, eo, eoi, eon, eu, eui, ey, iea, ieu, oi, oin, ou, ouin, uin*. Mais *cf.* v. 59.

35. *Maintenant*, Juin, 1830. Le poète avait 28 ans.

52-3. *Un roman . . . la scène.* Voir la liste des œuvres de Victor Hugo (page xv).

54. Dans la préface de *Cromwell* (1827) Hugo expose ses idées littéraires et devient désormais le champion de l'école romantique.

La première représentation de "*Hernani*" (26 février 1830) donna lieu à des discussions violentes entre les partisans du *drame classique* et du *drame romantique*.

La tragédie du dix-huitième siècle en France était conventionnelle et sans mérite littéraire. Comme résultat de la "Querelle du Cid," elle était liée par les limitations des règles, formulées par Boileau dans son "*Art Poétique*" (1674). Ces règles exigeaient une étroite observance des "trois unités"—de temps, de lieu, et d'action—qu'on avait cru découvrir dans Aristote, et une choix de sujets empruntés à l'antiquité et à l'histoire sainte ou légendaire. Le vocabulaire était restreint au "style noble," tous les personnages présentaient le même aspect général, et les sentiments et les idées qu'ils exprimaient, étaient aussi conventionnels que leur langage. On ne faisait point de changements de scène, et les assistants entendaient beaucoup de déclamation, tout en ne voyant que peu d'action.

Ce manque de naturel agissait sur la structure de la tragédie, dont voici la règle: "le problème final est posé dès le premier acte, le second promet, le troisième menace, le quatrième inquiète et le cinquième résout." Tous les sujets étaient traités de la même manière générale.

Les caractéristiques du drame romantique étaient tout autres. Il devait refléter la vie actuelle, en combinant les éléments de la tragédie et de la comédie. L'action devait se passer en présence des spectateurs et la couleur locale devait être exacte. Le poète devait être libre en égard aux unités de temps et de lieu, et le vers devait avoir la césure libre, l'enjambement, et des rimes bien choisies.

54. *entre-choquer* égale ici "ne pas être d'accord avec." Allusion à la querelle des Romantiques et des Classiques.

59. *Le rythme*, cadence musicale due au mode de succession des mots accentués et des mots non accentués.

60. *la strophe*, synonyme "la stance," un nombre déterminé de vers formant un sens complet, et assujettis, pour le *genre de vers* et pour la *rime*, à un ordre constant qui se répète dans toute la pièce.

68. *viens :* monosyllabe. *Ien* final d'un mot est monosyllabe dans les noms communs et dans la conjugaison de *tenir*, *venir ;* il est dissyllabe dans les adjectifs et les noms ethniques (p. e. *bohémien*).

69–70. La voyelle brève de *flamme* ne rime pas avec la voyelle longue de *âme*.

71. *limon*, boue.

76. *le roi*, Charles X.

II. A M. LOUIS B.

Le général Hugo voulait faire de son fils un polytechnicien; et l'écolier suivit les cours de sciences du Lycée Louis-le-Grand. En 1820, sollicité par le besoin d'écrire, il fonda un journal, *le Conservateur littéraire*, en renonçant définitivement à la carrière que son père lui avait choisie. Là-dessus celui-ci lui supprima sa pension, et la querelle ne s'apaisa que cinq ans plus tard, lorsque le jeune poète était fait chevalier de la Légion d'honneur et son père lui attacha la croix sur la poitrine. Cette réconciliation eut lieu à Blois, où Victor Hugo s'était rendu en toute hâte, et le souvenir de ce voyage se fixe dans ce poème *A M. Louis B.*

1. *Louis Boulanger*, célèbre peintre français, né à Verceil (1806-1867), fréquentait le salon littéraire et artistique du "bon" Charles Nodier, à qui V. Hugo était présenté lors de l'apparition de *Han d'Islande* en 1825.

2. *Bordeaux*, ancienne capitale de la Guienne; sur la Garonne; à 578 kil. S.O. de Paris; 257,000 habitants (*Bordelais*).
   Pau, ancienne capitale de Béarn; à 816 kil. S.O. de Paris; 34,700 habitants qui s'appellent *Palois*.
   Bayonne, sur l'Adour; à 107 kil. O. de Pau; 27,192 habitants (*Bayonnais*).

3. *Toulouse*, ancienne capitale du Languedoc; sur la Garonne; à 713 kil. S.S.O. de Paris; 147,800 habitants (*Toulousains*). En 1818 Hugo a remporté la triple couronne aux Jeux Floraux de Toulouse avec *les Vierges de Verdun*, *Moïse sur le Nil* et *le Rétablissement de la statue de Henri IV.*

5. *Blois*, sur la Loire; à 178 kil. S.O. de Paris; 23,457 habitants (*Blaisois* ou *Blésois*). Le père de V. Hugo y mourut en 1828.

7. Remarquez la grammaire plus logique du français. La pensée se rapporte au futur, et les verbes se mettent au futur.
   joueront : deux syllabes. Les réunions de voyelles dont la dernière est un *e* muet telles que *aie, aue, ée, eie, eue, ie, oie, oue, ue, uie*, etc., lorsqu'elles terminent un mot, font que ce mot ne peut entrer dans un vers que quand le mot suivant commence par une voyelle ou un *h* muet.
   Lorsque la réunion des voyelles ci-dessus énumérées se trouve dans l'intérieur des mots on fait abstraction de l'*e* muet et on regarde ces sons comme des monosyllabes.

9. *escalier :* trois syllabes. *Ier* avec un *r* muet est monosyllabe dans les noms et les adjectifs. Il est dissyllabe: (1) dans les infinitifs en *ier*, (2) après une consonne double dont *l* ou *n* forme le deuxième élément. *Ier* avec le *r* qui se prononce

est monosyllabe dans les substantifs finissant en *ierce, ierge, ierre, iert*, et dans l'adjectif *fier*.

10. *crues*, augmentation, croissance. Ici inondation.

12. C'est au château de Blois qu'a eu lieu le meurtre du duc de Guise en 1588.

14. *pans* (du Latin *pannus, étoffe*), l'un des côtés d'un ouvrage de maçonnerie, etc.

gorgone, monstre de la fable, qui avait le pouvoir de changer en pierre tous ceux qui la regardaient. Ici *gorgone* égale gargouille, tuyau de décharge d'une gouttière dans les bâtiments gothiques.

hurler, faire des cris aigus et prolongés.

16. *tertre*, éminence de terre.

21. *bleuâtre :* pour la terminaison *-âtre* (*blanchâtre, verdâtre*, etc.) comparez l'anglais *-ish* dans *bluish*, etc.

22. L'antithèse de *long* et d'*amphi* risque de l'inconséquence.

25. *Chambord*, village près de Blois, contenant un château bâti par François Ier.

34. *guerre. Ua, uai, uant, uent, uer, ué, uous, uê, uel, uet, ueu*, sont monosyllabes après *q* et *g*, et dissyllabes dans tous les autres cas.

35. *Tant de fois :* Jusqu'ici V. Hugo avait publié *Odes et Poésies diverses ; Odes et Ballades*, tome 2; *Odes*, tome 3; *Les Orientales*.

Outre le large tribut d'hommages qu'il a payé à la mémoire de son père, il a écrit en tête d'un de ses volumes de vers cette dédicace:

JOSEPH LEOPOLD SIGISBERT
COMTE HUGO
Lieutenant-Général des armées du roi,
né en 1774,
volontaire en 1791,
colonel en 1803,
Général de brigade en 1809,
Gouverneur de province en 1810,
Lieutenant-général en 1825
Mort en 1828.
Non inscrit sur l'Arc de l'Étoile,
Son fils respectueux
V. H.

49. *moitié*, dissyllabe; *ié* est dissyllabe au participe passé des verbes en *ier* et monosyllabe dans tous les autres cas.

55. et seq. Comparez " Le Chêne et le Roseau " de La Fontaine (Livre 7, 22).

60. *dépasse*, comme " le grand arbre " excède de hauteur " l'arbuste."

66. *recueillie*, qui a mûrement réfléchi.

69. *ingénue*, simple.

76. *atours*, tout ce qui sert à la parure des femmes.

81. Scandez: con-ti-nue-ra.

93. *porphyre*, sorte de marbre très dur, rouge ou vert et tacheté.

98. *tribune*, lieu élevé d'où parlent les orateurs. Après s'être battus les vieux généraux sont entrés dans la vie politique.

108. *lierre*, plante toujours verte, rampante ou grimpante: chez les poètes, type de la fidélité.

114. *le navire sombre :* Selon les Grecs et les Romains, les âmes des morts, pour entrer dans l'autre monde, devaient faire le passage du Styx dans la barque de Caron.

III. RÊVERIE D'UN PASSANT

2. *le roi de Naple*, Charles Félix.

3. *La place du Carrousel*, une des places les plus vastes de Paris, située entre le Louvre et l'emplacement occupé jadis pas les Tuileries. Elle doit son nom au *carrousel* qu'y donna Louis XIV les 5 et 6 juin 1662; elle a été considérablement agrandie lors de l'achèvement du Louvre. Sur cette place se trouve l'Arc de Triomphe de même nom, et en face le monument élevé à Gambetta.

Le palais du Louvre était l'ancienne résidence royale, aujourd'hui convertie en musée.

8. *monde*, société.

11. *la Bastille*, forteresse construite à Paris; elle fut commencée sous Charles V par le prévot Aubriot en 1369 et terminée en 1382. La Bastille, devenue une prison d'État, et qui renferma tant de victimes du pouvoir absolu, fut prise et détruite par le peuple de Paris le 14 juillet 1789. La France a choisi, comme fête nationale, le 14 juillet, jour anniversaire de la prise de la Bastille.

12. *le suisse :* Pendant des années des Suisses ont formé la garde du roi de France: le nom s'applique maintenant par extension au portier d'une grande maison ou d'une église.

15. *jonchée*, couverte. On couvrait autrefois les planches de " joncs."

16. *empanachée*, ornée de plumes flottantes (la panache).

21. *chef*, tête; du latin *caput*.

22. *impériale*, partie d'une voiture où se trouve le cocher.

27. *la Grève*, aujourd'hui Place de l'Hôtel de Ville, à Paris, où avait lieu l'exécution des grands criminels.

40. *un coin*, instrument de fer en angle pour fendre du bois.

60. *cabrer* (en parlant des chevaux): se dresser sur les pieds de derrière.

67. *marée*, mouvement alternatif et journalier des eaux de la mer.

68. *astre*, planète; mot poétique.

76. *sur la grève*, au bord de la mer.

IV

Lorsque dans une pièce de poésie on entrelace les deux espèces de vers, un masculin après un féminin ou deux masculins entre deux féminins qui riment ensemble, ou *vice versa*, on a ce que l'on appelle des *rimes croisées*.

Les vers au-dessous de dix syllabes n'ont pas de césure.

2. *victoires*, voir Tableau historique, page vi.

6. *gerbes*, grand nombre de fusées volantes (angl. *rockets*) qui figurent par leur expansion une gerbe lumineuse.

9. *à tire-d'aile*, le plus vite possible.

10. *mitres*, coiffure haute et pointue des évêques lorsqu'ils officient en habits pontificaux.

13. *néant*, rien; du Latin *necentem**, composé de la négation *nec* et *entem**, participe présent de *sum*. *Cf*. *fainéant*, *anéantir*, *néanmoins*.

15. *colombe*, pigeon, dans le style élevé.

17. *faîte*, sommet.

20. *César*, célèbre général romain, l'un des plus grands capitaines de l'antiquité: conquit la Gaule; vainquit son rival Pompée à Pharsale et anéantit son parti à Thapsus et à Muida. Il absorba à Rome tous les pouvoirs, dicta ou écrivit ses fameux *Commentaires* et fut assassiné au milieu du Sénat (101-44 av. J.C.). Le nom de César, comme celui d'Alexandre, est resté synonyme de grand guerrier, de conquérant civilisateur.

Mahomet, fondateur de l'islamisme, né à La Mecque. Après avoir médité pendant quinze ans une réforme religieuse et sociale de la nation arabe, il se fit de nombreux disciples, mais aussi de nombreux adversaires, et il dut prendre la fuite (Hégire) en 622, date qui marque le commencement de l'ère musulmane. La guerre éclata. Mahomet, vainqueur, fit en 629 un pèlerinage solennel à La Mecque, dont il s'empara en 630. Peu à peu, les tribus récalcitrantes se soumirent et l'islamisme fut fondé (571-631).

Périclès, fils de Xanthippe, célèbre Athénien, orateur et homme d'État. Devenu en 469 le rival de Cimon et le chef du parti démocratique, il exerça sur ses concitoyens une influence le plus souvent bienfaisante. Il mourut en 429 av. J.C.

V. CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE

On dit que les rimes sont *plates* ou *suivies* lorsque deux vers masculins sont régulièrement suivis de deux vers féminins, auxquels succèdent immédiatement deux vers masculins et ainsi de suite. Tel est le système de la haute poésie française.

3. *le Sund*, détroit entre l'île Seeland et la Suède, sur lequel sont situés Copenhague et Elseneur; il unit la mer du Nord à la mer Baltique.

la Bretagne, ancienne province de France, réunie à la couronne sous Charles VIII (1491) par le mariage de ce prince avec Anne de Bretagne, mais définitivement annexée sous François I[er] (1532).

26. *hymne* n'est féminin que quand il s'applique à un chant d'église.

29. *éther*, air pur.

47. *la brise*, petit vent frais et doux.

51. *Daniel*, l'un des quatre grands prophètes (VIIe siècle av. J.C.). Daniel faisait partie des jeunes Israélites emmenés captifs à Babylone. Sa pénétration et son esprit le mirent en grande faveur auprès de Nabuchodonosor et de son successeur Évilmérodach. Cette faveur éclatante excita la jalousie des mages, qui obtinrent du roi que Daniel serait jeté dans la fosse aux lions, où il fut retrouvé le lendemain sain et sauf (voir Daniel, ch. 6).

54. *la crinière*, tout le poil long et rude du cou d'un cheval ou d'un lion. Les rayons du soleil couchant font briller comme de l'or la surface de la mer.

58. *l'archet*, petit arc tendu avec des crins pour jouer du violon, etc.

l'airain, alliage de différents métaux dont le cuivre forme la base, la bronze; usité seulement en poésie.

la lyre, instrument de musique à cordes, en usage chez les anciens, *cf.* XL. 55.

60. *le viatique*, sacrement de l'eucharistie reçu par un malade en danger: du Latin *viaticum*, (les vivres ou l'argent fournis à un moine pour faire un voyage).

72. Les réflexions du poète ne s'étaient pas encore occupées de choses si sérieuses.

75. *la lame*, le flot, vague de la mer. Fausse rime avec " âme."

77. *ici*, dans ce monde.

78. *tout ceci*, la vie.

79. *être*, exister comme les choses inanimées. *vivre :* avoir une âme.

81. *hymen* ou *hyménée :* mariage. Divinité païenne qui présidait au mariage.

Ce que le poète demande à la fin de cette pièce, c'est l'éternel *cui bono*, qu'ont discuté les philosophes et les penseurs depuis la fondation du monde; comment l'existence du mal et la croyance à un Dieu tout-puissant peuvent-ils se réconcilier?

VI. A UN VOYAGEUR

3. *le berceau*, lit d'un jeune enfant.

5. *feriez :* deux syllabes; *iez* est dissyllabe à la deuxième personne pluriel de l'indicatif des verbes en *ier* et aussi à la même personne du conditionnel après une consonne double dont *n* est le second élément. Il est monosyllabe dans tous les autres cas.

39. *prendre son essor*, s'envoler comme un oiseau.

42. En France, à l'occasion d'un décès, on suspend devant la porte de la demeure un drap noir où se trouvent des taches blanches qui ressemblent à des larmes.

52. La mère de V. Hugo mourut en 1821.

55. Le mariage du poète avec Adèle Foucher eut lieu le 12 octobre 1822. Son père mourut en 1828.

57. *chevrons*, galons placés en angle sur le bras gauche des soldats, pour marquer l'ancienneté de leur service ou leur rang.

tout chargé de chevrons, ayant acquis beaucoup de gloire.

71. *sourdre* (du latin *surgere*, jaillir), sortir de la terre, n'est usité qu'à l'infinitif et quelquefois dans *il sourd, ils sourdent.*

82. *s'émousser*, devenir moins aigu, devenir affaibli.

VII. DICTÉ EN PRÉSENCE DU GLACIER DU RHÔNE

1. *métamorphoses*, changements d'une forme en une autre.

21. *béant*, largement ouvert.

38. *prestige*, charme, enchantement, influence irrésistible.

40. *sidérales*, étoilées.

44. *fange*, boue, bourbe.

VIII. A M. DAVID, STATUAIRE

David d'Angers, célèbre statuaire français, né à Angers, auteur du fronton du Panthéon et d'un grand nombre de médaillons de grands hommes. Son exécution est magistrale et l'on remarque dans ses figures un modelé juste et ferme (1788-1856).

1. *que*, pourquoi.

30. *albâtre*, espèce de marbre transparent.

41. *Ferrare*, ville de l'Italie septentrionale, sur le Pô. Célèbre autrefois par ses travailleurs en métal.

43. *Carrare*, ville d'Italie, a des carrières de marbre blanc très renommé.

53. *fanal*, feu allumé la nuit sur les côtes et à l'entrée des ports.

56. *écueil*, rocher à fleur d'eau.

60. *la phare :* tour surmontée d'un fanal, qu'on établit le long des côtes pour éclairer les navigateurs pendant la nuit. Ainsi nommée d'une île située près d'Alexandrie, où Ptolémée Philadelphe fit élever une tour de marbre blanc d'où l'on découvrait les vaisseaux à 100 milles en mer.

67. *houle*, vague.

77. *Corinthe*, une des cités les plus florissantes et les plus belles de l'ancienne Grèce; détruite par les Romains en 146 av. J.C.

90. *Charles Quint*, Charles V, fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, roi d'Espagne en 1516, empereur d'Allemagne en 1519. Il rêva un moment la domination universelle, mais il eut à lutter contre François Ier, avec lequel il eut quatre guerres, contre Soliman II, sultan des Ottomans, et contre les Luthéniens. Ne pouvant réaliser ses ambitieux projets, il abdiqua en 1555 et se retire auprès du monastère de Yuste ou Saint Juste (1500-1558).

Charlemagne, roi des Francs, a donné son nom à la dynastie *Carolingienne* (742-814). Il succéda à son père Pépin le Bref en 768 et régna avec son frère Carloman jusqu'en 771. Devenu seul roi à cette époque il soumit les Aquitains, les Lombards, les Bavarois, les Saxons, les Avares, et fit contre les Arabes d'Espagne une expédition signalée par la défaite de Roncevaux. En 800, le pape Léon III lui mit sur la tête la couronne des empereurs d'Occident. La plus grande figure du moyen âge.

Alexandre, roi de Macédoine, le plus grand conquérant de l'ancien monde (356-323 av. J.C.).

96. *Athos*, montagne de la Turquie d'Europe, s'avançant dans

l'Archipel. Le sculpteur Dinocrate proposa à Alexandre de tailler la montagne en statue gigantesque représentant le grand conquérant, une cité à la main gauche, et, à la main droite, un bassin qui recevrait toutes les eaux qui coulaient de la montagne. Alexandre approuva chaudement le projet, mais voulut choisir une autre site.

IX. A M. DE LAMARTINE

Alphonse de Lamartine, né en 1790 à Maçon, élevé à Milly. Secrétaire d'ambassade à Florence (1821), il donna sa démission en 1830. Il s'était marié en 1822; il partit en 1832 avec sa femme et sa fille pour un voyage en Orient (Grèce, Syrie, Palestine, Liban) qu'il a plus ou moins poétiquement raconté. Député en 1833, sans s'affilier à aucun groupe, il est hostile en général au gouvernement. En 1848, il fut quelque temps chef du gouvernement provisoire. L'Empire le chassa de la politique. Il n'avait jamais eu le sens bourgeois de l'ordre, de l'économie: il se trouva à soixante ans ruiné et endetté. Il écrivit pour vivre, avec une intarissable abondance. Le gouvernement impérial lui fit voter par les Chambres en 1867 la rente viagère d'un capital de 500,000 francs. Il mourut en 1869 et fut enterré à Saint Paul. Ses principaux ouvrages sont les *Méditations poétiques* (1820), *Harmonies poétiques et religieuses* (1830), *Jocelyn* (1836), *Voyage en Orient* (1835), *l'Histoire des Girondins* (1847), et *le Cours familier de littérature*.

Avec Hugo il fut un des chefs de l'école romantique et membre du premier Cénacle. Ce poème se rapporte à la lutte entre le sytème classique et le mouvement romantique. (*Voir* LANSON, pp. 918-998).

4. *récifs*, chaîne de rochers à fleur d'eau.

6. *nef*, en poésie = navire.

29. *la boussole*, cadran dont l'aiguille aimantée se tourne toujours vers le nord. Sa découverte, en Europe, par Flairo Gioya, date du XIIIe siècle.

31. *Gama* (*Vasco de*), célèbre navigateur portugais, qui découvrit en 1498 la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance (1469-1524).

35. *Colomb* (*Christophe*), célèbre navigateur, qui découvrit en 1492 l'Amérique (1436-1506).

64. *l'autan*, vent du midi.

69. *l'aire*, (1) lieu où l'on bat le grain; (2) nid des oiseaux de proie.

71. *les antennes*, longues vergues qui soutiennent les voiles d'un navire.

73. *banderoles*, petits étendards.

75. *voyions :* deux syllabes; *ions* est monosyllabe aux premières personnes pluriels de l'imparfait de l'indicatif, du présent et de l'imparfait du subjonctif de tous les verbes, ainsi qu'à la première personne pluriel du conditionnel, si, dans ce dernier cas, il n'est pas précédé d'une consonne double dont *r* forme le second élément.

ions est dissyllabe à la deuxième personne pluriel de l'indicatif des verbes en *ier* et aussi dissyllabe à la même personne du conditionnel dans les verbes où *ions* est précédé d'une consonne double dont *r* est le second élément.

76. *cavale* (du latin *caballus*, cheval), jument.
numide, de la Numidie.

89. *l'oiseau des tempêtes*, pétrel, tourmentin (angl. " stormpetrel ").

100. *Adamastor* ou le *Géant des Tempêtes*, personnage fictif des Lusiades, et peut-être la plus hardie, la plus magnifique évocation que nous offre la poésie épique. Camoëns (poète portugais, 1524-1579) suppose qu'au moment où Vasco de Gama va franchir le cap des Tempêtes, appelé depuis *cap de Bonne-Espérance*, un géant, le gardien de ce cap, se dresse devant lui pour l'empêcher d'aller plus loin.

103. Lamartine a passé à Florence les années 1821-1830.

121. *bruire*, rendre un son confus. Ne s'emploie, selon l'Académie, qu'à l'infinitif présent et dans: *il bruit, il bruyait, ils bruyaient*. Cependant, puisqu'on trouve *bruissent, bruissait, bruissaient, bruisse*, on peut conclure qu'antérieurement au verbe *bruire* il a existé une forme *bruisser*.

143. *la carène*, partie inférieure d'un navire.

162. *le frimas*, brouillard froid et épais, qui se glace en tombant.

166. *le labeur de la mâture*, le travail de conduire le navire.

190. *un labarum* (mot latin qui signifie petit étendard), étendard impérial sur lequel Constantin fit mettre une croix et les mots *In hoc signo vinces*. Selon la légende, une croix qui portait ces mots s'est montrée dans les airs à l'armée romaine, avant sa victoire contre Maxence (312 av. J.C). Cette victoire décida de l'établissement du christianisme comme religion officielle de l'empire.

191. *la savane*, plaine couverte de hautes herbes.

197. *trépieds*, siège à trois pieds sur lequel la devineresse rendait ses oracles.

198. *ambroisie*, nourriture des dieux de l'Olympe, qui, selon la fable, rendait immortels ceux qui en goûtaient. Elle était, disent les anciens, *neuf fois plus douce que le miel*.

201. *encor :* en poésie on peut couper l'*e* d'*encore*.

203. *agate*, pierre précieuse, de couleurs vives et variées.

206. *vermeil*, lit. rouge foncé. Ici et souvent synonyme de "resplendissant," "brillant."

233. *à mesure*, successivement; l'une après l'autre.

240. *le glaive acéré*, l'épée tranchante.

259. *Lapeyrouse* ou *La Perouse*, célèbre navigateur français (1741-1788). Chargé par Louis XVI d'un voyage de découverte il fut massacré par les naturels de Vanikoro, île de la Polynésie.

X

1. *Atlas* (prononcez "Atlâce"), chaîne de montagnes au N. de l'Afrique, dans le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine, ainsi nommée du roi fabuleux de Mauritanie, fils de Jupiter. Ayant refusé l'hospitalité à Persée, celui-ci fit brûler à ses yeux la tête de Méduse (voir II, v. 14 note) et le métamorphosa en montagne. Comme cette montagne est très élevée, on a supposé qu'Atlas avait été condamné à soutenir le ciel sur ses épaules (v. 18).

10. *fauve*, (1) couleur qui tire sur le roux; (2) sauvage.

XI. DÉDAIN

I

8. *la gueule*, la bouche.

II

5. *Roulez votre rocher :* Sisyphe, roi de Corinthe, redoutable par ses brigandages et ses cruautés, et condamné, après sa mort, à rouler dans les enfers une grosse pierre au sommet d'une montagne d'où elle retombe sans cesse.

25. *enrouer*, se dit de la voix qui devient moins nette, moins pure.

III

15. *foyer*, (1) lieu où l'on fait le feu; (2) *au pluriel* pays natal; (3) le chez soi, "home."

XII

Quant à la devise imprimée en tête de ce poème remarquez l'observation de Lanson (*Histoire de la littérature française*, p. 923). "N'oublions pas la Bible . . . dans laquelle Hugo cherchera non pas seulement une matière de poésie, mais d'abord et

surtout des procédés de style, des coupes, des figures, des épithètes. La Bible devient un des livres du chevet du poète."

Idées religieuses de Victor Hugo. En observateur juste et sympathique de l'humanité, Victor Hugo, parce qu'il a su tout aimer et tout comprendre, n'a jamais connu le scepticisme. "Le point culminant de son œuvre," a écrit Paul de Saint-Victor, "est une sorte de minaret idéal d'où il proclame que Dieu est Dieu et que la conscience est son prophète infaillible." Aimant passionnément la nature il y a toujours trouvé le divin. S'il s'est imaginé l'amour paternel comme la plus admirable qualité de l'homme, c'est parce que l'homme y montre le mieux sa ressemblance à Dieu.

Il ne perd jamais l'espoir parmi les malheurs, l'injustice, les souffrances qu'il voit sévir autour de lui. Il a toujours l'œil fixé sur "cette profonde étoile des mille vérités." Ainsi se dérivent ces deux phases—"le pessimisme facilement indigné d'un témoin qui est un juge, et l'optimisme foncier, inaltérable, d'un rêveur épris de l'idéal." C'est la vie après la mort qui apaise ses douleurs.

"Et plus viendra la nuit, et plus, à plis funèbres,
S'épaissiront sur nous son deuil et ses ténèbres.
. . . .
Cette fatale nuit, que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée humaine.
Et montre à ses deux bouts, écrits en traits de feu,
Ces mots: *Ame immortelle! éternité de Dieu!*"

15. *profonde étoile,* adjectif peu convenable à première vue. En quoi une étoile peut-elle être "profonde"? En couleur? ou le poète veut-il dire que l'étoile brille au loin, aux profondeurs du ciel? ou qu'elle révèle des mystères profonds? ou que sa lumière perce aux profondeurs les plus reculés? Aurions-nous ici peut-être une instance de ce que dit Faguet: "A Hugo il arrive aussi de traduire sa pensée en métaphore, et alors il peut tomber dans le défaut de l'incohérence"?

33. *traits,* caractères, lettres.

43. *plus chevelus,* ayant plus de rayons, plus radieux.

XIII

Ce poème offre un bon appui à ces critiques qui disent de V. Hugo qu'il n'avait ni d'originalité ni d'idées, que ces pensées sont des lieux communs. Sans doute ont-ils raison, mais c'est là justement que sa grandeur se révèle. On ne lit pas Hugo pour

y trouver des nouvelles lumières sur les hautes questions de la philosophie et de la morale, . . . qu'on ne comprend pas. C'est parce que le poète partage les sentiments de chaque lecteur, même de l'intelligence la plus médiocre, et qu'il les énonce d'une manière gracieuse, poétique et sympathique qu'on le lit et qu'on l'aime. C'est l'appel personnel d'un homme " of like passions with ourselves."

5. Selon Hugo le poète a un double domaine, la nature et la société. A ce propos on se rappelle sa préface de *Rayons et Ombres :* " Le poète met dans ses œuvres les conseils du temps présent, les esquisses rêveuses de l'avenir, le reflet, tantôt éblouissant, tantôt sinistre, des événements contemporains; les panthéons, les tombeaux, les ruines, les souvenirs, la charité pour les pauvres, la tendresse pour les misérables, les saisons, le soleil, les champs, la mer, les montagnes, les coups d'œil furtifs dans le sanctuaire de l'âme. . . . Tout poète véritable doit contenir la somme des idées de son temps."

10. *Dante* (*Alighieri*), célèbre poète italien, né à Florence. Exilé de Florence, à cause de ses opinions politiques, il habita successivement Paris et Ravenne. Auteur de la *Divine Comédie.* I est regardé comme le père de la poésie italienne (1265-1321).

XIV

Quoi qu'il eût beaucoup de sensibilité Hugo n'a éprouvé que peu les passions de l'amour, et il n'y a consacré que peu de ses vers, même écrits dans sa jeunesse. On disait " Les femmes n'aiment pas Victor Hugo."

9. *un astre :* Adèle Foucher, fille d'un ami de sa famille, élevée presque à ses côtés, et qu'il épousa le 12 octobre 1822. Elle mourut en 1868. C'est elle qui a écrit " *Victor Hugo : raconté par un témoin de sa vie.*"

XV

L'un des sentiments les plus profonds de Victor Hugo c'était son amour pour les enfants.

2. *la bulle*, c.à.d., bulle de savon.

5. *la muse :* Suivant les anciens, les neuf Muses, filles de Jupiter et de Mnémosyne, présidaient aux arts libéraux, surtout à l'éloquence et à la poésie Elles s'appelaient Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie, Calliope.

les péris, génies ou fées chez les Orientaux.

5. *rondes*, danses.

25. *ébats*, divertissements.

41. *essaim*, lit. volée de jeunes abeilles qui abandonnent la ruche; bande; troupe.

44. *Les Orientales*, recueil de poésies lyriques par Hugo (1828), peignant des scènes de l'Orient.

46. *La ballade :* (1) Ancienne poésie divisée en stances égales et terminée par un couplet plus court appelé *envoi ;* (2) aujourd'hui, ode d'un genre le plus souvent légendaire et fantastique.

74. *Beau pays*, l'Espagne, où Hugo a demeuré avec ses parents 1808-1812.

77. *Le Cid* (*Rodrigue Diaz de Bivar*), célèbre chevalier qui s'illustra en combattant les Maures; mourut en 1099. Le Cid est le héros d'une belle tragédie de Corneille.

81. *maures :* Ce n'est que sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle (1452-1516) que les Maures ont été chassés de la péninsule.

84. *grelots*, petites cloches attachées au cou des chevaux, etc

XVI

Paul Albert (*Poètes et Poésies*) a très bien remarqué qu'un des procédés habituels de Victor Hugo est de traduire une seule idée par une série prolongée d'images différentes. C'est surtout au commencement et à la fin de sa carrière qu'il le fait, et c'est pourquoi on l'a appelé " virtuose du synonyme."

XVII

14. *traits*, lignes du visage.

23. *leurre*, artifice, quelque chose qui attire pour tromper.

26. *saphir*, pierre précieuse d'une couleur bleue.

28. *émail*, vernis vitreux opaque ou transparent que l'on applique par la fusion sur la faïence, les métaux, etc. *Fig.* diversité des couleurs.

37. *Rachel :* épouse de Jacob. (Matthieu ii. 18. *Rachel pleurant ses enfants, et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus.*) *Sara*, épouse d'Abraham, mère d'Isaac.

50. *te désaltérer*, apaiser ta soif.

58. *corolle*, enveloppe des étamines et du pistil, généralement colorée de teintes vives.

59. *calice*, enveloppe extérieure des fleurs, formée par les sépales.

XVIII. OÙ DONC EST LE BONHEUR?

3. *éphémère*, de courte durée; *lit.* qui ne dure qu'un jour.

6. *le firmament*, le ciel.

20. *boutons*, bourgeon: petit corps arrondi qui contient le germe des fleurs.

28. *arides*, ici, qui ne peuvent rien produire.

33–4. *Cf.* XIV. *O mes lettres d'amour.*

44. Remarquez l'antithèse. Faguet a dit: " Hugo aime l'antithèse . . . L'antithèse chez Hugo, bien avant d'être un procédé de style, est un procédé de composition, parce qu'elle est un tour de son esprit. C'est le goût de la symétrie dans l'exposition des idées. Il aime que les pensées se répondent l'une à l'autre, comme strophe et antistrophe."

45–7. Réponse à la question " Où donc est le bonheur "?

48. *nectar*, breuvage des dieux de la fable. Cf. " *ambroisie* " IX, 198. note. *Fig.* boisson délicieuse.

XIX. LORSQUE L'ENFANT PARAÎT

4. *souillés*, d'actions déshonorantes (sous-entendu).

17. *causerie*, conversation intime. Causer a donné le mot anglais " cosy." " A cosy corner " est donc à vrai dire, un coin où l'on peut causer à l'aise.

37. *la colombe de l'arche :* *cf.* Gen. viii. 8-12.

XX. DANS L'ALCÔVE SOMBRE

1. *alcôve* (espagnol *alcoba*, chambre à coucher), enfoncement dans une chambre pour recevoir un lit.

34. *amours :* " Amour " s'emploie au pluriel pour dire une personne ou une chose très jolie.

37. *une algue*, plante qui vit à la surface ou au fond des eaux douces ou salées.

60. *Gabriel*, archange qui annonça à la Vierge qu'elle serait mère du Sauveur, et qui, suivant la tradition musulmane, dicta le Coran à Mahomet.

XXI. PARFOIS, LORSQUE TOUT DORT

Ce poème rappelle à l'esprit du lecteur les réflexions de M. Faguet: " Victor Hugo est un homme de l'humanité commune et moyenne. Il n'est pas altier et d'un orgueil sombre . . . il n'est pas fort et d'une coquetterie féminine d'enfant gâté . . . il est épanoui en vanité comme un bourgeois. Il a une naïveté d'admiration pour lui-même qui ne raffine pas, qui ne se dissimule point, qui se rengorge. Il se compare tantôt à Atlas, qui porte un monde, tantôt au Mont-Blanc. Il se fait demander à quoi il s'occupe, et répond: ' Je fais mon métier de flambeau.' . . . De là un trait de caractère fort curieux . . . l'absence complète du sentiment du ridicule. Dans ses plus belles œuvres, non seulement l'orgueil de son génie, ce qui est tout simple, et même fait plaisir, et qui s'excuse, mais la manie de s'étaler éclate tout à coup. Il y a une vanité si désordonnée qu'elle prend mal les intérêts même de la vanité. . . . Grosse vanité, manque de tact, et inconscience du ridicule, ces défauts pris en leur ensemble s'appellent d'un nom qu'il faut bien prononcer pour être clair: c'est le pédantisme."

XXII. A UNE FEMME

XXIII. OH! QUI QUE VOUS SOYEZ

16. *beauté*, nom commun: " femme très belle."

24. *effeuiller*, ôter les feuilles; *fig.* ôter la fraîcheur.

27. *tilleuls*, angl. " lime-tree," " linden."

37. *la veilleuse*, petite lampe qu'on fait brûler la nuit.
agoniser, *lit.* faire la dernière lutte contre la mort. Ici: être près de s'éteindre.

39. *l'église des Goths*, probablement Notre-Dame, église métropolitaine de Paris, qui doit sa fondation à Childebert (511-558).
Goths, ancien peuple de la Germanie.

53. *expirer par la roue*, supplice qui consistait à rompre les membres du criminel, puis à le laisser mourir sur une roue.

XXIV. MADAME, AUTOUR DE VOUS

XXV. COMTEMPLER DANS SON BAIN

5. *vers luisants*, angl. " glow-worm."

7. *sultanes*, femmes du sultan, titre de l'empereur des Turcs.

8. *girandoles*, candélabres.

9. *gondole*, long bateau plat, à rames, surtout en usage à Venise.

16. *ouïr*, entendre; n'est usité qu'à l'infinitif présent, au participe passé *ouï*, et aux temps composés. (*Cf.* Anglais *Oyez.*)

19. *Andalouses*, femmes de l'Andalousie, contrée au S. de l'Espagne.

31. *boutons-d'or*, angl. " butter-cups."

XXVI. VOIR, CETTE BRANCHE EST RUDE

3. *que*, employé pour " jusqu'à ce que."

4. *nœud*, point de la tige où s'insère une feuille ou un groupe de feuilles.

10. *sève :* (1) liquide nourricier, qui circule dans les diverses parties des végétaux; (2) activité morale, vigueur.

18. *en hiver* les plantes paraissent mortes, tandis qu'*au printemps* la sève monte des racines dans la tige et les rameaux.

XXVII. A MES AMIS L.B. ET S.-B.

L.B., voir II. 1. note.

S.-B. (Charles Augustin de Sainte-Beuve, 1804-1869), célèbre critique français, né à Boulogne-sur-mer. Il débuta par la poésie (*Odes, Vie, et poésies et pensées de Joseph Delorme*), et le roman (*Volupté*), puis écrivit entre autres livres de critique et d'histoire littéraire: *Portraits littéraires, Port-Royal, Causeries du Lundi, Nouveaux Lundis*, etc. Il conçut la critique littéraire comme une reconstitution du génie propre de chaque écrivain, et il apporta dans cette œuvre des qualités exceptionelles de goût, de finesse, et d'exactitude.

1. *Rouen :* Ancienne capitale de la Normandie, sur la Seine; à 140 kil. N.O. de Paris; 116,300 habitants (*Rouennais*). Deux syllabes. Sont toujours dissyllabes les éléments des mots, qui ont pour voyelle: *aé, iau, iaux, ien*, et *ient* prononcés *ian, iant ; ioi, iot, iu, oa, oail, oua, ouai, ouen, ouer, yo.*

4. *bastilles*, forteresses.

5. *aiguiller*, extrémité d'un clocher.

9. *Saint-Ouen*, ville sur la Seine.

20. *Venise*, ville d'Italie, bâtie sur les lagunes de l'Adriatique, qui forme à cet endroit le *golfe de Venise.*

21. *un volcan*, Etna. La mythologie y plaçait les forges de Vulcain et des Cyclopes.

30. *prisme*, solide triangulaire, en verre ou en cristal, qui sert à décomposer les rayons lumineux.

33. *trois enfants :* le premier né est mort tout enfant. Charles (1826-71) était publiciste et romancier. François (1828-73) traduisit *Shakespeare*.

40. *Cordoue*, en Espagne, sur le Guadalquivir; ancienne capitale de la dynastie des Ommiades.

43. *Alhambra*, célèbre palais des rois maures, à Grenade (Espagne), commencé au xiiie siècle.

44. *Babel*, grande tour que, d'après la Bible, les fils de Noé voulurent élever pour atteindre le ciel.

45. *Escurial*, palais et monastère près de Madrid bâtis (1562-1584) par Philippe II, en accomplissement d'un vœu. Pendant la bataille de Saint-Quentin (1557), l'artillerie espagnole ayant détruit une église à Saint-Laurent, Philippe II fit vœu d'élever un monastère en l'honneur de ce saint. Il fit alors construire l'Escurial et lui donna la forme d'un gril, en souvenir du supplice de ce saint.

46. *dentelées*, coupées en forme de dents.

48. *à jour*, qui laisse passer la lumière: dans lequel il y a des ouvertures.

54. *Chanaan*, ancien nom de la Palestine ou Terre Promise (v. 59).

60. *Moïse*, conducteur des Hébreux d'Égypte en Palestine. Ayant douté de la parole du Seigneur, Moïse fut condamné à ne pas pénétrer dans la terre promise. Il mourut sur le mont Nébo, du haut duquel il put contempler le pays de Chanaan.

75. *le voyage éternel*, la mort.

86. *carrefour* (du lat. *quadrifurcum*), lieu où se croisent plusieurs chemins.
    triple route, i.e. " nier, douter ou croire."

XXVIII. A MES AMIS A.-B. ET L.B.

4. *engourdie*, paresseuse.

8. *luth*, ancien instrument de musique à cordes; *fig.* inspiration, talent poétique.

11. *Alphée*, fleuve divinisé de l'Élide, le plus grand de l'ancien Péloponèse. Il passait à Olympie et se jetait dans la mer Ionienne.
    Aréthuse, fontaine célèbre de l'île d'Ortygie, près Syracuse. D'après la fable, Aréthuse était une nymphe de Diane, qui, se baignant dans les eaux de l'Alphée en Grèce, fut poursuivie par le dieu du fleuve jusque dans l'île d'Ortygie. Elle implora

le secours de Diane, qui l'a métamorphosée en fontaine. Et, comme ses eaux ne se mêlaient pas à celles du fleuve, les mythographes ont supposé qu'Aréthuse avait la propriété de conserver toute sa pureté à travers des eaux amères et fangeuses.

16. *commerce*, " en me jouissant de leur société."

20. *ogive, cintre*, termes d'architecture. *Ogive*, moulures ou angles saillants qui, en se croisant diagonalement, forment un angle dont les côtés se terminent généralement sur la ligne des centres; " arc pointu." *Cintre*, courbure concave et continue de la surface inférieure d'une voûte ou d'un arc.

23. *jalousie*, treillis de bois, sorte de contrevent au travers duquel on voit sans être vu.

XXIX. LA PENTE DE LA RÊVERIE

12. *bise*, vent du nord.

15. *store*, rideau que se lève et se baisse devant une fenêtre.
gothiques : (1) à l'ancienne mode ; (2) en passant à travers les vitres d'une fenêtre gothique, la lumière projette dans la chambre des taches de couleur.

23. *astre*, le soleil.

32. *voi :* C'est par archaïsme qu'on écrit *voi* au lieu de *vois* à la fin d'un vers; *vois*, mot terminé par une muette, et *moi*, mot qui n'a pas cette consonne, ne peuvent rimer ensemble.

53. *un pont*, un navire. Exemple de la figure de mots qui s'appelle *synecdoque*, qui exprime le tout par la partie.

66. *moire*, " watered silk."

94. *Babylone*, capitale de l'ancienne Chaldée, sur l'Euphrate, une des villes les plus grandes et les plus riches de l'Orient. Ses gigantesques murailles et ses jardins suspendus, construits par Sémiramis, étaient classés parmi les sept merveilles du monde.

95. *Carthage*, ville de l'Afrique, fondée au VIIe siècle avant J.C. par des Phéniciens, sous la conduite de la princesse tyrienne Didon, dans une presqu'île près de laquelle se trouve aujourd'hui Tunis. Détruite par les Romains sous Scipion Émilien.
Tyr, ville de la Phénicie, fondée par les Sidoniens, célèbre par son industrie de la pourpre.
Thèbes, ville de l'Égypte ancienne, surnommée *Thèbes aux cent portes*.

97. *Cybèle*, fille du ciel, déesse de la terre, épouse de Saturne, mère de Jupiter, Neptune, et Pluton.

102. *le pélage* ou *pélasgique*, langue des Pélasges, habitants primitifs de la Grèce.

Orphée, fils d'Œagre, roi de Thrace, et de la muse Calliope. Il est le plus grand musicien de l'antiquité. Il prit part à l'expédition des Argonautes et visita l'Égypte. Ses accords étaient si mélodieux que des bêtes féroces accouraient à ses pieds, dépouillant leur férocité.

l'étrusque, langue des Étrusques, qui, originaires de l'Asie Mineure, ont établi en Italie dès le XVe siècle avant J.C. une confédération de douze républiques.

Évandre, prince du Latium. Il accueillit Énée, et le secourut contre les Rutules (Énéide, viii.).

103. *runes*, caractères des plus anciens alphabets germaniques et scandinaves.

Irmensul, idole des anciens Saxons, qui lui avaient élevé une statue sur la montagne d'Eresberg.

XXX. A JOSEPH, COMTE DE S.

SOUVENIR D'ENFANCE

1. *Panthéon*, célèbre monument de Paris, sur la place du même nom, au sommet de l'ancienne montagne Sainte-Geneviève. Construit par l'architecte Soufflot dans le style néo-grec, surmonté d'une coupole dont l'extrême sommet atteint 80 m., cet édifice devait être d'abord une église placée sous l'invocation de la patronne de Paris. La Révolution en fit un temple destiné à recevoir les cendres des grands hommes de la France et lui donna le nom de Panthéon, avec cette inscription: *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*. Il fut successivement église sous la Restauration, temple de la Gloire sous Louis-Philippe, puis église sous le second Empire. La troisième République rendit le Panthéon au culte des grands hommes à l'occasion des funérailles nationales de Victor Hugo (1885).

2. *J'avais sept ans :* en 1809, Napoléon épousa Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche et gagna la bataille de Wagram.

60. *escarboucle*, pierre précieux qui a beaucoup d'éclat et qui est d'un rouge foncé.

91. *Le Vatican*, palais des papes, à Rome.

99. *Cherbourg*, arsenal et fort militaire sur la Manche.

100. *le chantier*, sorte d'échaufaudage sur lequel on construit les navires.

101. *obusier*, sorte de canon (angl. " howitzer ").

106. *Austerlitz*, village de la Moravie, où Napoléon battit les Autrichiens et les Russes (2 décembre 1805). Quelques instants avant la bataille de la Moskowa (1812), le soleil se montra dans tout son éclat, comme le matin de la célèbre victoire: "Soldats," s'écria Napoléon, "c'est le soleil d'Austerlitz." Ces mots, devenus depuis légendaires, electrisèrent la grande armée.

114. Comme étendard les Romains prirent l'aigle.

118. *affûts*, support d'un canon.

XXXI. A MADAME MARIE M.

8. *venir au jour*, naître.

17. *le clavier*, rangée des touches d'un piano.

XXXII. POUR LES PAUVRES

6. *conviés*, invités, convives.

7. *timbre*, cloche.

L'histoire du mot "timbre" est des plus curieuses. Il a été emprunté du grec byzantin, à l'époque des croisades, pour désigner l'objet dont on empruntait en même temps l'usage, un petit tambour de forme hémisphérique; il a pris d'une part, à cause de la façon dont on frappait ce tambour, le sens de "petite cloche qu'on frappe du dehors avec un marteau," d'où celui de "son d'une cloche," d'où celui de "qualité spéciale de la sonorité," et finalement celui de "air connu servant de modèle"; d'autre part, à cause de la forme du petit tambour, le sens de "bassin," et parallèlement celui de "calotte du heaume" (angl. "peak"), d'où celui de "insigne placé sur cette calotte," d'où celui de "insigne, marque personelle figurée en dessin ou en peinture," qui a engendré celui de "marque royale," lequel a abouti aux divers sens actuels, si étrangement éloignés du sens primitif (Gaston Paris).

13. *le givre*, la gelée blanche.

21. *en lambeau*, locution usuelle: "*en lambeaux*." Cf. XXIX. 31-2.

38. *marâtre*, femme du père, par rapport aux enfants qui ne sont pas nés d'elle.

42. Voir *Matthieu* xxvi. 26-27.

44. *hochets*, jouets, choses futiles.

XXXIII. A***, TRAPPISTE À LA MEILLERAYE

Trappiste, religieux de la Trappe, abbaye fondée en 1140, près de Mortagne, réformée par l'abbé de Rancé (1662). Les Trappistes observent une régle particulièrement sévère.

La Meilleraye, abbaye cistercienne, fondée en 1145.

XXXIV. A MADEMOISELLE LOUISE B.

BIÈVRE

I

La Bièvre, petite rivière qui naît près de Saint-Cyr.

13. *gué*, lieu où l'on peut passer une rivière à pied.

14. *faneuses*, femmes qui tournent et retournent l'herbe d'un pré nouvellement fauché, pour le faire sécher.

16. *suie*, matière noire et épaisse que produit la fumée.

17. *ocre*, sorte de terre jaune ou rouge ou brune.

23. *dais*, du latin *discus* (plat). En vieux français *dais* signifiait toujours "*table de la salle à manger*," mais surtout la grande table au-dessus de laquelle on étendait un baldaquin; peu à peu le mot est venu à signifier seulement "un baldaquin," tandis qu'en anglais le mot "*dais*" veut dire "petite estrade sur laquelle on place la grande table."

II

2. *faon*, monosyllabe, cf. *paon*.

18. *coudoyer*, être à côté de; formé du substantif *coude*, partie extérieure du bras, à l'endroit où il se plie.

III

14. *qui vous oppresse*, qui vous rend triste.

15. *votre noble pere :* Monsieur Bertin, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, passait l'été à sa maison "Les Roches" dans la vallée de la Bièvre et y attirait tous ceux qui avaient un nom dans les lettres. Il avait refusé toutes les fonctions et toutes les distinctions que la puissance de son journal lui avait fait offrir. Louis Philippe lui fit dire qu'il désirait voir les Roches. "Le roi est très bien à Versailles et je suis très bien aux Roches; s'il vient ici nous serons mal tous les deux," répondit Bertin.

IV

1. *saisie*, impressionnée.

7. *fatal :* (1) fixé irrévocablement par le sort; (2) funeste, malheureux; (3) qui tue.

XXXV. SOLEILS COUCHANTS

I

9. *inconnues*, qu'on ne peut comparer à rien.

14. *à l'égal de*, autant que, comme.

19. *balayé* (par le vent).

32. *la trombe*, masse de vapeur ou d'eau soulevée en colonne et animée d'un mouvement rapide.

41. *zénith*, point du ciel situé au-dessus de la tête. Le contraire est *nadir*.

47. *linceul :* toile dans laquelle on enveloppe les morts.

II

8, 9, 10. *Sa cathédrale* (Notre Dame), son palais (le Louvre), sa prison (la Conciergerie), sa bastille (Mont Valérien).

11. *scie :* outil, taillé à dents aiguës, dont on se sert pour couper le bois: du latin *secare* (couper); *cf.* Espagnol *sierra*.

23. *blasonnées*, portant des enseignes. Mot emprunté au langage de la chevalerie.

IV

12. *armé*, équipé.

14. *la croix du sud*, constellation de l'hémisphere austral, située entre le Navire et le Centaure.

VI

11. ordre logique " iront se rajeunissant."

XXXVI. UN JOUR VIENT

27. *le champ clos*, la lice, terrain entouré de palissades qui servait aux joutes et aux tournois.

XXXVII. LA PRIÈRE POUR TOUS

I

15. *le pâtre* (latin *pastor*), celui qui garde le troupeau: *cf.* VI. 22 *le pasteur* (latin *pastorem*): celui qui garde le troupeau (au sens religieux), Jésus-Christ.

II

6. *boire l'absinthe,* supporter la douleur; *l'absinthe* est une liqueur amère.
le miel, le bonheur.

13. *novice,* candide, innocent.

28. *aléatoire* (du Latin, *alea,* jeu de hasard), qui repose sur un événement incertain, qui est soumis aux chances du hasard.

31. *s'altérer,* se détériorer.

58. *candide* (du latin *candidus,* blanc), pur, innocent.

VI

14. *la charmille :* haie.

35. *Marthe,* Hugo se trompe. *Jean,* xi. 1. 2.

VII

1. *cinname* s'écrit aussi *cinnamome.*
nard cher aux époux : C'est avec du nard que se parfumait l'épouse dans la *Cantique de Salomon : Le nard dont j'étais parfumée exhalait l'odeur la plus suave.*

3. *dictame,* angl. " dittany," sorte d'herbe aromatique, *fig.* baume.

30. *sept lampes d'or. Apoc.* i. 12. 20.

42. *Ariel :* Un des anges rebels. *Cf.* Milton, *Paradis perdu,* vi. 371.
C'est plutôt Uriel que Hugo veut nommer.

" The archangel Uriel, one of the seven
Who in God's presence, nearest to his throne,
Stand ready at command."

Milton : *Paradis perdu,* iii. 648.

53. *près de,* en comparaison de.

62. *un enfant de lin :* c-à-d sans tâche, comme le lin blanc.

VIII

6. *jusqu'à ce,* sous-entendu avant *qu'elle ait fini.*

XXXVIII. PAN

Pan, fils de Hermès et de la nymphe Dryope, dieu qui présidait aux troupeaux et représentait la nature entière personnifiée. Il figurait volontiers dans le cortège de Dionysos, parcourait monts et vallées, chassant ou réglant la danse des nymphes et s'accompagnant de la flûte pastorale qu'il avait inventée. Il avait des cornes et des pieds de chèvre. On redoutait son apparition, et l'expression de *terreur panique* a passé dans la langue pour désigner une peur soudaine et effroyable.

15. *lascif*, fort enclin au plaisir, qui aime à jouer.
chevreau, jeune chèvre.
cytise, angl. " broom," ou " laburnum."

58. *échancrée*, taillée en forme de croissant.

XXXIX. AVANT QUE MES CHANSONS AIMÉES

Hugo a publié *Odes et poèsies diverses* en 1822; le volume a eu un succès immédiat et retentissant; donc ce n'est pas de lui-même qu'il parle dans ce poème, si ce n'est pas qu'il croit ses œuvres déshonorées par le contact du monde.

11. *poudre*, poussière.

XL. AMIS, UN DERNIER MOT

17. *détrompé*, tiré d'erreur.

24. *La Grèce* s'étant révoltée contre les Turcs se trouva soutenue par des volontaires étrangers. En 1830 les puissances européennes discutèrent inutilement la question d'un accord. On sacrifia la Grèce aux exigences de la situation politique en Turquie, en Russie, en Autriche et aux Balkans.

25. *L'Irlande* — comme toujours en proie aux factions. Le travail manquait. " The Irish Tithe Bill " et " The Irish Reform Bill " ne firent qu' augmenter le mécontentement.

26. *Teutonie :* En Allemagne il y avait trente-neuf états souverains. Les changements produits par des révolutions n'avaient qu'une importance légère et locale.

27. *Lisbonne :* En Portugal une révolution fut rigoureusement supprimée par les partisans de *Don Miguel*, héro des absolutistes.

29. *Albani :* Cardinal et secrétaire d'état du Pope Pie VIII; d'un caractère médiocre et méprisable.
Caton : Romain célèbre par l'austérité de ses principes (237-142 avant J. C.). Son nom est devenu synonyme d'homme de mœurs austères, très sage ou qui affecte de l'être.

32. *Venise* avait souffert depuis longtemps l'empire autrichien établi par Metternich après la chute de Napoléon. Son symbole est le lion ailé de St. Marc.

33. *Modène :* L'archiduc autrichien François IV., s'appuyant sur les idées révolutionnaires, tenta d'élargir ses domaines. Timide et peu scrupuleux, il trahit ses associés qui furent mis à mort.

34. *Dresde :* capitale de la Saxe, gouvernée par Einsiedel, ministre réactionnaire du roi Antoine. Revoltée en 1831 la Saxe a réussi à obtenir une constitution.

35. *Madrid :* des émigrés espagnols, ayant voulu susciter une révolution, furent arrêtés à la frontière par les Français.

36. *le lion belgique :* Symbole de la Belge qui secoua le joug du roi de Hollande (août 1830). A la date du poème il y avait un armistice. On attendait les décisions d'un Congrès qui devait s'assembler le 4 novembre.

38. *baîllon*, chose qu'on met dans la bouche pour la tenir onverte et pour empêcher de crier.

39. *Cosaques*, peuplade d'origine slave qui forment au sud de la Russie des colonies militaires. Ici, synonyme de *Russe*.

40. *Varsovie*, ancienne capitale de la Pologne, que gouvernait l'archiduc Constantin, soldat inflexible et rigide, dont la sévérité avait poussé beaucoup d'officiers polonais à se suicider.

48. Leur attacher la couronne autour du cou. Le *carcan* était un collier de fer pour attacher un criminel au poteau d'exposition.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

1. Lors de l'apparence des *Feuilles d'Automne* un critique de Paris écrit à un ami de province en promettant de lui envoyer un exemplaire du livre. Il lui communique ses premières impressions en lisant les poèmes qui viennent de paraître.

2. Chercher dans les poèmes composant les *Feuilles d'Automne* des exemples de l'antithèse et montrez les heureux effets de cette figure.

3. Les métaphores dans le style de Victor Hugo.

4. "Hugo aimait beaucoup les enfants." Justifier cette réflexion.

5. "Hugo était un vaniteux." Quel appui cette critique trouve-t-elle dans les *Feuilles d'Automne* ?

6. Le sentiment de la nature chez Hugo.

7. "La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout." (V. Hugo.) Développer cette pensée.

8. Quelle impression vous laisse la pièce intitulée *Ce qu'on entend sur la montagne*, et que vous apprend-elle sur les idées générales inspiratrices de la poésie de V. Hugo ?

9. (*a*) Analysez (*b*) appréciez le morceau XXXV. vi. *Soleils couchants*, 8.

10. Quelle place dans l'ordre social Hugo assigne-t-il au poète ? Quelle mission le poète a-t-il selon Hugo ?

TABLE DES MATIÈRES

THE TEMPLE PRESS, PRINTERS, LETCHWORTH

A LIST OF BOOKS

ON THE TEACHING OF

ENGLISH FRENCH GERMAN

SPANISH AND LATIN

COMPRISED IN

DENT'S MODERN LANGUAGE SERIES AND CLASSICAL SERIES

UNDER THE GENERAL EDITORSHIP OF

WALTER RIPPMANN, M.A.



J. M. DENT & CO

ALDINE HOUSE

29 & 30 BEDFORD STREET LONDON W.C.

DENT'S MODERN LANGUAGE SERIES

EDITED BY

WALTER RIPPMANN, M.A.

The Athenæum says that Dent's Modern Language Series "**has long been recognised as one of the most advanced and enterprising of the day.**"

The books for the teaching of Languages, published by J. M. DENT & Co., are based on the principles advocated by the pioneers of the Reform Movement in Germany (Viëtor, Franke, Walter, etc.), by the *International Phonetic Association* and by a large number of prominent teachers in France, Switzerland, Scandinavia, and America.

A brief account of this method will be found in the Introductions to *Hints on Teaching French* and *Hints on Teaching German* (see pp. 3 and 9 of this prospectus).

The Reform Method is also advocated and described by Professor Spencer, in *Chapters on the Aims and Practice of Teaching*, Cambridge University Press, 1899; by Miss Mary Brebner, in *The Method of Teaching Modern Languages in Germany*, C. J. Clay & Sons, 1898; by Dr. Karl Breul, in *The Teaching of Modern Foreign Languages*, Cambridge University Press, 1909 (4th ed.); by M. Paul Passy, in *La Méthode Directe dans l'Enseignement des Langues Vivantes*, A. Colin et Cie., 1899; and by Professor Jespersen, in *How to Teach a Foreign Language*, Swan Sonnenschein, 1904.

SPECIMEN COPIES.

All applications from Schoolmasters and Head Teachers for Specimen Copies of Messrs. J. M. Dent & Co.'s Publications will be carefully considered, and copies will be sent free or at half price whenever it is possible to grant the request. The applicant should state how many copies of the book applied for are likely to be required, if it is adopted for class use.

*Books marked † are free; those marked with an asterisk * half price.*

Applications for specimen copies of books not so marked cannot be entertained.

Y a-t-il ?	**Il y a.**
Où y a-t-il de la neige ?	(*a*) Il y a de la neige sur les hautes montagnes.
	(*b*) Sur les hautes montagnes il y a de la neige.
Où y a-t-il de l'eau ?	(*a*) Il y a de l'eau dans le ruisseau.
	(*b*) Dans le ruisseau il y a de l'eau.

Pron. : Numéro neuf, neuf oiseaux, neuf garçons, neuf arbres.

[*Nommez et montrez des oiseaux ! La poule est un oiseau ; le canard est un oiseau ; etc. Voilà une poule, un canard, etc.*]

Exercices.

A. Qu'est-ce qui est (1) dans le jardin ? (2) dans le village ? (3) dans la forêt ? (4) dans l'eau ? (5) dans le ruisseau ? (6) Qu'est-ce qui a des fleurs ? (7) Qui est-ce qui a des frères ? (8) Qu'est-ce que le cerisier ? (9) Qu'est-ce qui est une chose ? (10) Qu'est-ce que l'herbe ? Nommez (11) un insecte, (12) une préposition, (13) un adjectif, (14) un verbe ! Où y a-t-il (15) des chevaux ? (16) un oiseau ? (17) de l'eau ? (18) des enfants ?

B. *Exemple* : Le père est un homme : Les pères sont des hommes. (1) Le chien est un animal. (2) L'herbe est une plante. (3) L'abeille est un insecte. (4) La mère est une femme. (5) Le cheval est un animal. (6) Le cerisier est un arbre. (7) La roue est une partie du moulin. (8) Charles est un garçon. (9) Cécile est une fille.

C. *Complétez* : (1) Le paysan — trois fils et quatre filles. (2) Les filles — frères. (3) Les enfants — bon–, les parents — heureu–. (4) Le canard — canetons. (5) Les paysans — fermes ; ils — aussi — prés. (6) Les paysannes — laborieu–. (7) La neige — blan–. (8) Les maisons — portes.

D. *Exercice sur "il y a"* : (1) Y a-t-il deux églises sur le tableau ? (2) Qu'est-ce qu'il y a derrière le champ ? (3) Y a-t-il des enfants sous le cerisier ? (4) Qu'est-ce qu'il y a sous la neige ? (5) Où y a-t-il une maison ? (6) Qu'est-ce qu'il y a sur le tableau ?

E. *Remplacez les substantifs par des pronoms* : (1) La maison est ouverte. (2) Le père est bon. (3) Les collines sont hautes. (4) Les canards sont blancs. (5) La fleur est belle.

Third Edition Revised. *pp.* xii. + 157. *Extra Fcap. 8vo.* 2*s.*

PREMIÈRE GRAMMAIRE FRANCAISE†

BY

H. E. BERTHON, M.A.

Taylorian Lecturer in French at the University of Oxford

"Certainly a book that every Modern Language Teacher ought to possess."
—*The School World.*.

"We can endorse its claim to be a grammar that satisfies the new needs of the New Methods."—*Journal of Education.*

This French Grammar, in which the rules are clearly stated and made impressive by the careful arrangement of distinctive types, will be found to contain all that pupils are likely to require during the first three or four years of teaching. It is entirely written in French, and is already recognised as the standard 'reform' French Grammar.

TABLE DES MATIERES

vi. Dans certaines expressions de *poids* ou de *mesure* :

Le café de Bourbon vaut trois francs *la* livre.

Le vin ordinaire coûte soixante centimes *la* bouteille.

§ 47. On n'emploie jamais d'article :

i. Dans certaines expressions *adjectives* (équivalant à un adjectif), composées de la préposition *de* et d'un substantif :

Un conseil d'ami (= amical).

Un dîner de roi (= royal).

ii. Devant un mot exprimant la *profession* ou la *nationalité*, lorsque ce mot vient après le verbe *être* :

Il est avocat. Son père avait été fermier.

Nous sommes français.

Excepté lorsque le sujet du verbe *être* est le pronom **ce** :

C'est *un* avocat. **C'**est *un* français.

iii. Dans un grand nombre d'expressions *verbales* : avoir faim, avoir honte, avoir raison, avoir conscience, prendre plaisir, perdre courage, faire honneur, faire connaissance, faire attention, livrer bataille, etc.

§ 48. On emploie la préposition **de** sans article :

i. Dans les phrases négatives :

Je n'ai pas *d'*argent.

Pierre n'avait plus *de* courage.

ii. Quand le substantif est précédé d'un adjectif :

De grands arbres.

De bonnes choses.

25

Specimen page from Berthon's Première Grammaire Française

Extra Fcap. 8vo. pp. 8 + 83. *Price* 1*s.* 4*d.*

DENT'S FIRST EXERCISES IN FRENCH GRAMMAR†

BY

Miss F. M. S. BATCHELOR

"A book of real value for beginners."—*Guardian.*

"As an introduction to French composition this little book takes foremost place."—*Educational News.*

This book is for use with the Première Grammaire Française (see page 6), its object being to provide pupils with practice in the application of their grammatical knowledge.

Extra Fcap. 8vo. pp. iv. + 92. *Price* 1*s.* 4*a.*

DENT'S FURTHER EXERCISES IN FRENCH GRAMMAR†

BY

THE SAME AUTHOR

"Embodies sound principles excellently worked out."—*School World.*

This second series of exercises in French grammar is intended for the use of upper forms, and treats of the syntax of the verb. No rules are given; these will be found in the Première Grammaire Française, in conjunction with which this book is intended to be used.

enseigné le français. 14. On lui a *pardonné* sa faute. 15. Elle achètera les tableaux dont on a *vendu* plusieurs.

264.* Écrivez convenablement le participe passé et expliquez-en l'accord.

1. Voilà la gravure dont il vous a *parlé.* 2. J'ai bien *regretté* les heures que j'ai *dormi.* 3. Avez-vous *vu* la robe qu'elle a *fait?* 4. J'ai beaucoup *profité* de l'année que j'ai *vécu* en France. 5. Les dix livres qu'a *pesé* ce sac. 6. J'ai *fait* toutes les démarches que j'ai *pu.* 7. Les quelques kilomètres qu'ils ont *couru* les ont *rendu* tout essoufflés. 8. Combien de francs vous a-t-elle *coûté?* 9. Les enfants ont *dormi* douze heures de suite. 10. Les cerfs que le roi a *couru* étaient très beaux. 11. Les paquets que j'ai *pesé*, je les ai *envoyé* à la poste. 12. Combien d'années a-t-il *régné?* 13. Nous avons *couru* au moins cinq kilomètres. 14. La somme que les meubles ont *valu* est grande. 15. Ces pommes-de-terre, les a-t-il *pesé?*

265.* Écrivez convenablement le participe passé et expliquez-en l'accord.

1. Savez-vous combien de peine cette affaire m'avait *coûté?* 2. Combien d'heures ai-je *dormi?* 3. Les années qu'il a *régné* ont *ruiné* la nation. 4. Elle a *chanté* toutes les chansons qu'elle a *pu.* 5. Les lièvres que mes chiens ont *couru* ne valaient pas grand' chose. 6. Les heures que vous aviez *travaillé* étaient *perdu.* 7. Les deux siècles qu'a *régné* cette dynastie ont été deux siècles de paix. 8. Personne ne saura les soins que lui a *coûté* cet enfant. 9 Voilà toute une journée que vous avez *dormi!* 10. Les deux fois que ce cheval a *couru* m'ont *valu* une perte considérable. 11. Les mille francs, que lui a *coûté* ce bijou, étaient la somme que lui avait *valu* la vente de son cheval. 12. Les vingt kilogrammes qu'ont *pesé* ces prunes. 13. Il a *fait* tous les efforts qu'il a *pu.* 14. Elle n'a

Specimen page from First Exercises in French Grammar

Extra Fcap 8vo. pp. 64. 1s. 4d.

EASY FREE COMPOSITION IN FRENCH†

BY

Miss L. M. BULL

"A distinct advance on anything we have yet seen."—*Teachers' Aid.*

"A concise and eminently practical little work."—*Guardian.*

The first part of this little book contains twenty stories suitable for treatment in class. They are followed by exercises giving a number of words connected with some subject of general interest and "skeleton outlines" to be filled in; here a good deal of variation and extension is possible at the teacher's discretion. The third part contains similar sections, with questions to be answered in French and suggestions for simple exercises which lend themselves to practice both oral and written. The last section contains a number of subjects for free composition, suitable for pupils in their third or fourth year of instruction.

Extra Fcap 8vo. pp. viii. + 88. 1s. 4d.

FREE COMPOSITION AND ESSAY WRITING IN FRENCH†

BY

A. PHILIBERT AND A. PRATT

"Such a text-book should prove exceedingly useful for purposes of either oral or written work."—*Modern Language Teaching.*

"A judicious mixture of composition and vocabulary, and a worthy addition to the publisher's Modern Language Series."—*Athenæum.*

The value of free composition has been recognised by examining bodies, some having made it an obligatory part of the examinations in Modern Languages, others have made it alternative to set composition.

This volume will be found suitable for use in the upper forms of secondary schools and for candidates preparing for University examinations of a similar standard to that of London Matriculation.

LETTRES.

Lettre de souhaits d'un élève anglais à un professeur français chez lequel il a vécu.

13 William St.,
Londres, S.E.,
le 18 *novembre*, 1905.

Mon cher Maître,

Voici {le jour de l'an / la nouvelle année} et je ne veux pas {oublier / manquer} de vous envoyer mes {souhaits / vœux} de santé et de bonheur. Vos bontés pour moi sont toujours présentes à mon esprit et le souvenir de mes douze mois passés avec vous reste une de mes joies les plus {précieuses. / couces. / agréables.}

Comment {vont / se portent} Mme . . . et vos enfants ? M'ont-ils {complètement / entièrement / tout-à-fait} oublié ?

Moi, je ne les oublie point et ma pensée souvent me {reporte / ramène} {à eux. / vers eux.} Soyez, mon bienveillant {interprète / messager} auprès d'eux.

Mes études de français ne vont pas trop mal ici. Je fais {ce que je peux / de mon mieux} pour ne pas perdre le fruit de vos leçons, mais votre enseignement me manque {de plus en plus. / chaque jour davantage.} Ma famille, qui sait {la joie / le bonheur} que j'aurais à vous revoir, m'a promis {un voyage / un séjour} en France aux vacances prochaines, si je travaillais bien. Je suis sûr que cette perspective, plus que tout autre chose, va m'aider à secouer {mon insouciance / mon indolence / ma paresse} cette année.

Specimen page from French Composition and Essay Writing

FRENCH LIFE AND WAYS

Fourth and Revised Edition. Extra Fcap 8*vo. pp.* viii. + 235.
Price 2s. 6d. net.

FRENCH DAILY LIFE

BY

Dr. R. KRON

Dr. Kron's book occupies a unique position. First issued in July, 1895, it was at once hailed as an admirable help to the teacher who wishes to let his pupils know about the life and ways of our neighbours across the channel. For the companion volume on "German Daily Life" see page 25.

CONTENTS

Les visites. Formules de politesse Magasins. Achats. Café. Brasserie. Restaurant. Jeux. Journaux. Fumer. Repas. Famille. Toilette. Corps humain. Infirmités, maladies et santé. Habitation. Hôtel. Ville. Paris. Principales villes de France. A la campagne. Divisions du Temps. Date. Age. Jours de fête. Heure. Saison et Temps. Monnaies. Poids. Mesures. Arithmétique. En voyage. Moyens de locomotion. Postes. Télégraphe. Téléphone. Électricité. Amusements et récréation. Enseignement. Professions et industries. Commerce. Administration et constitution de la France. Armée. Marine. Locutions familières et triviales. Argot parisien. Fautes. Choses et autres. Appendix.

In Two Parts. Extra Fcap 8*vo. Illustrated. Price* 1*s. each volume.*

FEATURES OF FRENCH LIFE†

BY

F. R. ROBERT

Whitechapel Foundation School

"The book has been well planned and would furnish by itself a good term's work for beginners."—*Journal of Education.*

These two volumes contain a large amount of information on French life and ways, presented in a bright and interesting form, and illustrated by a number of original pictures and facsimiles. Each section is followed by useful exercises, consisting of questions on the text, word formation, etc.

Les gendarmes sont presque toujours à cheval et parcourent la campagne. Ils attrapent les voleurs ou les malfaiteurs et les conduisent en prison. On appelle gendarmerie la caserne où vivent les gendarmes. Au-dessus de la porte d'entrée d'une gendarmerie il y a presque toujours un drapeau tricolore, souvent ce drapeau est en fer peint ; sur les murs on voit en grosses lettres ces mots : "Gendarmerie Nationale."



Agent de Ville



Garde Champêtre

On voit des gendarmes dans les grandes gares, sur les ports, à l'entrée des édifices publics et partout où il y a beaucoup de monde ; ce sont eux qui maintiennent l'ordre public les jours de fête, car on respecte beaucoup plus les gendarmes que les commissaires de police.

A. 1. Qui sont les gendarmes ?—Ce sont ceux qui font le service de sûreté.

2. Tous ceux qui font ce service s'appellent-ils gendarmes ?—Non, il y a aussi les agents de police et les gardes champêtres.

3. Les gendarmes sont-ils grands ?—Oui, ce sont presque tous de beaux hommes.

Specimen page from Features of French Life

Printed in Colours, size 55 by 35 ins. Unmounted, 2*s.* 6*d.* net each; Mounted on Linen and Eyeletted, 3*s.* 6*d.* net each; Mounted on Linen and bound at edges, with Rollers, 6*s.* net each.

DENT'S WALL PICTURES OF THE FOUR SEASONS

From Drawings prepared by J. A. Symington

At the suggestion of many teachers of experience, Messrs. Dent commissioned Mr. J. Ayton Symington to design a new set of Wall Pictures of the Four Seasons. The pictures are of artistic quality, and represent essentially French scenes. Small reproductions of these pictures are included in *Dent's First French Book*, as an aid to pupils in their home-work.

First and Second Series now Ready. *Price* 1*s.* 4*d. each volume*

RIPPMANN'S FRENCH PICTURE VOCABULARY†

"A splendid idea, well carried out."—*School World.*

The volumes of this vocabulary consist of 12 full-page illustrations, each containing from twelve to fifteen pictures representing familiar objects, carefully grouped; on the page opposite each illustration the *French* designations are given, not only of the objects themselves, but of the words and phrases naturally suggested by them.

The illustrations and vocabulary form a valuable means of enlarging the pupil's knowledge of French words, especially as they give not only substantives, but also adjectives, verbs, and idiomatic phrases. It is evident that they can be used to good advantage, whether the teacher is an adherent of older methods or of the reform method.

A similar vocabulary, but with *German* text is also issued, for particulars of which see page 25.

Large Fcap. 8vo. Cloth. Price 2s. 6d. net.

PIERRE LAROUSSE: DICTIONNAIRE COMPLET ILLUSTRÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE

With numerous Illustrations in Colour and Line.

FRENCH READERS

Extra Fcap 8vo. pp. vi. + 265. *Price* 1*s.* 9*d.*

WITH ILLUSTRATIONS BY C. E. BROCK

UNE JOYEUSE NICHÉE†

BY MADAME DE PRESSENSÉ

WITH EXERCISES AND A GLOSSARY BY S. ALGE

Extra Fcap 8vo. pp. vi. + 120. *Price* 1*s.* 6*d.*

LES PÈLERINS DE LA TAMISE†

WITH NOTES AND EXERCISES BY CHRISTINE BOYD

"Supplies a much-felt need. . . . The idea and the execution are excellent. . . . Distinctly a step in the right direction."—*Modern Language Teaching.*

Extra Fcap 8vo. pp. x. + 176. *Price* 1*s.* 6*d.*

FABLES DE LA FONTAINE†

WITH NOTES, EXERCISES, ETC., BY THOMAS KEEN
(The High School, Glasgow).

"Really a splendid little edition."—*Education.*

Extra Fcap 8vo. pp. viii. + 51. *Price* 1*s.*

FABLES EN ACTION

BY VIOLET PARTINGTON

Miss Partington's little French plays are well known. In this new volume she has had the happy thought of dramatising some of the famous fables of La Fontaine.

Extra Fcap 8vo. pp. viii. + 125. *Price* 1*s.* 4*d.*

ÉPISODES EN ACTION†

WITH A PHONETIC TRANSCRIPT

BY J. STUART WALTERS

A series of scenes from French daily life—at first very brief and simple, then gradually increasing in length and difficulty; a book the skilled teacher will welcome heartily, for it will help him to make his lessons vivid and tense with interest. Many of the scenes have a delightful humour and all are charmingly written.

LE COQ ET LE RENARD

PERSONNAGES

LE COQ	BRAC	Deux Chiens.
LE RENARD	PORTHOS	

(*Le Coq est perché en haut d'une échelle dont les degrés sont cachés par des branches de feuillage. Le Renard entre et s'accroupit au bas de l'échelle. Il contemple le Coq et lui parle.*)

LE RENARD. Bonjour, cher frère Coq.

LE COQ. Bonjour, monsieur le Renard. Cococorico . o . o . o!

LE RENARD. Savez-vous la bonne nouvelle?

LE COQ. Laquelle?

LE RENARD. Une paix universelle vient d'être déclarée entre tous les animaux de la terre.

LE COQ (*feignant une grande surprise*). Pas possible!

LE RENARD. Si, si, je vous l'assure.

LE COQ. C'est incroyable! Cococorico . o . o . o . o! (*Il bat des ailes*).

LE RENARD. Oui, il y a paix universelle. Nous ne nous disputerons plus. Les grands animaux ne mangeront plus les petits; les petits animaux ne mangeront plus les plus petits, et nous nous aimerons tous . . .

LE COQ. Quel bonheur! Cococorico . o . c c . o . o!!

34

Specimen page from Fables en Action

Extra Fcap. 8vo. pp. viii. + 129. *Price* 1*s.* 6*d.*

THREE SHORT PLAYS†

By SOUVESTRE

Edited by MARGUERITE NINET

These plays will be found particularly suitable for use in girls' schools. The Notes are in French at the foot of the page.

Extra Fcap. 8vo. pp. viii. + 102. *Price* 1*s.* 6*d.*

L'ENTENTE CORDIALE À LA CAMPAGNE†

By CLÉMENCE SAUNOIS

A series of charming scenes, written in delightful French, and supplied with Notes.

Extra Fcap. 8vo. pp. xii. + 159. *Price* 1*s.* 4*d.*

LES FEUILLES D'AUTOMNE

DE VICTOR HUGO

Edited by H. C. NORMAN, B.A.

Headmaster of the County Secondary School, Ramsgate.

DENT'S SHORT FRENCH READERS†

Edited by W. OSBORNE BRIGSTOCKE

Senior Modern Language Master at Berkhamsted School.

During the early stages of teaching a modern language, the texts read have to be of the simplest kind, specially prepared. Ordinary stories from French classical literature are unsuitable. Pupils, however, who have gone carefully through *Dent's First French Book*, and are taking the *Second French Book*, are ripe for reading extracts and stories from the Classics of French History or Literature, and Messrs. J. M. Dent & Co. are now supplying, at a merely nominal price, well graduated and suitably edited texts of this kind.

Each volume contains footnotes in French and reform exercises on the text, while the Fourth Year Readers contain full references to books bearing on historical points, in place of historical notes. An opportunity is thus given to the teacher to read to the pupils carefully selected passages bearing on the text under discussion.

A list of Titles and Editors will be found on page 19.

Roger. Tenez, voilà des gâteaux pour vous faire prendre patience.

Mar. Je préfèrerais un verre de limonade bien fraîche à la glace; en attendant je me contenterai d'une pêche.

1 *Maud.* Il n'y a rien au monde comme le thé pour désaltérer.

M. B. Nous allons en faire l'expérience.

Bertie. Madame Borey, nous avons fait une promenade charmante, et j'ai acquis de nouvelles connaissances.

Mme B. Cela me fait grand plaisir. Et vous
2 avez vu comment se fait le charbon?

Bertie. Oui, cela m'a beaucoup intéressé.

[*A ce moment Camille rentre portant une bouilloire, elle la pose sur la lampe à alcool.*]

Cam. Maud, l'eau bouillira dans une minute, elle chantait quand je l'ai prise sur le fourneau de la cuisine.

Maud. Voulez-vous me donner le thé, je vous prie?

Mme B. Il est là, dans une boîte, sur la cheminée.

Maud. Ah! très bien!

Val. Voilà la théière!

M. B. Soyons attentifs, surveillons cette opération!

Mar. Peut-on causer, Maud?

Maud [*riant*] Vous pouvez même chanter pour tenir compagnie à la bouilloire.

Roger. Il est douteux que nos voix puissent se
3 mettre au diapason de cette chanterelle.

Bertie. Essayons!

Mar. Non, j'ai quelque chose de plus intéressant à dire.

Specimen page from L'Entente Cordiale à la Campagne

DENT'S
SHORT FRENCH READERS†
WITH REFORM EXERCISES

"Prepared with great care by fully competent editors."—*School.*

SECOND YEAR READERS

48 pp., limp cloth, 4d. per vol.

CONTES DU TEMPS PASSÉ—PERRAULT. Vol. I. Edited by G. HEYER, M.A., King's College School, Wimbledon, and H. CAMMARTIN, Professeur au Collège Chaptal, Paris, Officier d'Académie.

CONTES DU TEMPS PASSÉ—PERRAULT. Vol. II. Edited by G. HEYER, M.A., and H. CAMMARTIN.

YVON ET FINETTE. Edited by E. C. KITTSON, B.A., B-ès-L. (Paris), Whitgift Grammar School, Croydon.

POUCINET.—LABOULAYE. Edited by F. W. ODGERS, M.A., Royal Naval College, Osborne.

THIRD YEAR READERS

48 pp., limp cloth, 4d. per vol.

L'ÉLÉPHANT BLANC.—VARIGNY. Edited by W. OSBORNE BRIGSTOCKE, Editor of the Series, and H. CAMMARTIN, Professeur au Collège Chaptal, Paris, Officier d'Académie.

CONTES CHOISIS.—VOLTAIRE ET DIDEROT. Edited by H. CAMMARTIN and W. OSBORNE BRIGSTOCKE.

LE MONDE OÙ L'ON SE BAT. Edited by Miss B. E. ALLPRESS, High School, Shrewsbury.

UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR.—BALZAC. Edited by Miss C. F. SHEARSON, M.A., The High School, Exeter.

FOURTH YEAR READERS

64 pp., limp cloth, 6d. per vol.

LE XIXe SIÈCLE.—TAINE ET RAMBEAU. Edited by H. CAMMARTIN, Professeur au Collège Chaptal, Paris, and C. E. C. HANBURY, B.A., Liverpool Institute.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. Edited by D. L. SAVORY, M.A., Lecturer at the Goldsmiths' College, University of London.

UN MERLE BLANC.—A. DE MUSSET. Edited by A. P. GUITON, B-ès-Sc. (Paris), Berkhamsted School.

TÉLÉMAQUE, par FÉNELON. Edited by H. M. O'GRADY, King's College School, Wimbledon.

FURTHER VOLUMES IN PREPARATION

(3) tu nettoieras l'étable. Je ne te donne pas autre chose à faire, ajouta-t-il en riant [1]du bout des lèvres, tu vois que je suis un bon maître. Fais ta [2]besogne, et surtout ne [3]rôde pas dans la maison, [4]il y va de ta vie.

— Certes, j'ai un bon maître, l'ouvrage n'est pas rude, pensa Yvon, quand le géant fut parti. J'ai, Dieu merci, le temps de balayer l'étable. Que faire en attendant, pour [5]me désennuyer ? Si je visitais la maison ? Puisqu'on me [6]défend d'y regarder, c'est qu'il y a quelque chose à voir.

Exercices.

A. 1. Qu'est-ce qu'Yvon fit le matin, à son réveil ? 2. Qu'est-ce qu'il aperçut dans le lointain ? 3. Pourquoi marcha-t-il vers cette maison ? 4. Pourquoi ne se servit-il pas du marteau pour frapper à la porte ? 5. Avec quoi frappa-t-il ? 6. Qui est-ce qui ouvrit la porte ? 7. Est-ce qu'Yvon eut peur de lui ? 8. Qu'est-ce qu'il dit à Yvon ? 9. Qu'est-ce qu'il lui défendit de faire ? 10. Pourquoi Yvon voulait-il visiter la maison ?

B. *Mettez l'imparfait ou le passé défini :* Le matin Yvon (se mettre) à marcher vers une très grande maison qu'il (voir) dans le lointain. Le soir il (arriver) devant la porte ; et comme le marteau (être) si lourd qu'il ne (pouvoir) le soulever, il (frapper) avec une grosse pierre. Un géant (ouvrir) la porte et lui (demander) ce qu'il (vouloir). Yvon (répondre) qu'il (s'appeler) Sans-Peur et qu'il (chercher) fortune. Le géant lui (dire) que sa fortune (être) faite, car il (avoir) besoin d'un valet et le prendrait à son service. Ce jour-là Yvon (entrer) au service du géant.

C *Mettez au présent :* Le matin, à son réveil . . . ne pouvait le soulever (page 7, ligne 3).

---

1. *rire du bout des lèvres :* rire peu et sans joie. 2. *la besogne :* l'ouvrage. 3. *rôder :* errer çà et là. 4. *il y va de ta vie :* ne fais pas cela, ou je te tue ! 5. *me désennuyer :* me délasser, m'amuser. 6. *défendre :* dire de ne pas faire une chose ; contraire de *permettre.*

Specimen page from Yvon et Finette

PHONETICS

Fourth Edition, Revised. Extra Fcap 8vo. pp. x + 143. 2*s.* 6*d. net.*

ELEMENTS OF PHONETICS

ENGLISH, FRENCH AND GERMAN

Translated and adapted by WALTER RIPPMANN
from Professor VIËTOR's "Kleine Phonetik."

This book was chosen by the *International Phonetic Association* for distribution among its *membres actifs* immediately on its appearance.

"It is a good deal more than a mere translation, for no pains have been spared to bring together the substance of all that has been recently written by scholars on this attractive but difficult subject."—*Educational Times.*

Extra Fcap 8vo. pp. xii + 247. 2*s.* 6*d. net.*

ELEMENTS OF FRENCH PRONUNCIATION & DICTION*

BY B. DUMVILLE, B.A.

The best popularly written manual on the pronunciation of French.

Extra Fcap 8vo. pp. 64. *Price* 8*d.*

FRENCH SPEECH & SPELLING†

A FIRST GUIDE TO FRENCH PRONUNCIATION

BY S. A. RICHARDS, B.A.

Modern Language Master, County Secondary School, Hackney Downs.

Extra Fcap 8vo. pp. viii + 118. *Price* 1*s.* 6*d.*

A FRENCH PHONETIC READER†

BY S. A. RICHARDS, B.A.

A careful and well graded selection of passages in prose and verse. In accordance with the views of experienced teachers, the phonetic transcription is given first, and the text in the ordinary spelling occupies the second half of the book. Reference is made easy by identical numbering of the lines.

The following books also contain phonetic transcriptions:—

Épisodes en Action—First German Book—First Spanish Book—First Latin Book—Latin Primer—First English Book—Specimen sof English, and the first part of the *First French Book, in the Phonetic Transcription*, is separately issued at 6*d. net.*

THREE PHONETIC CHARTS SIZE 30 × 30 INCHES.

Unmounted 1*s. net each.* *Mounted on Linen* 2*s.* 6*d. net each.*
Mounted on Linen, with Rollers 3*s.* 6*d. net each.*

THE SOUNDS OF ENGLISH
LES SONS DU FRANÇAIS
DEUTSCHE LAUTE

ARRANGED BY WALTER RIPPMANN

These Charts are particularly suitable for class use, the symbols being very distinct. The arrangement will, it is hoped, commend itself to teachers. Small reproductions of each chart, with key-words, which pupils can paste in their books, have also been prepared; these are sold in packets of 30, price 1s. net.

i ɥ u
I Y ə U
e ø o
ɛ œ ɔ ɔi
a ɑ ai au

b p		d t	g k	ʔ
m m̥		n n̥	ŋ	
V F	v f	z s ʒ ʃ	j ç ɡ̊ x	h
		l r r̥	R R̥	

Deutsche Laute J.M.Dent & Co.

GERMAN SECTION

"Pupils using these two books, *Dent's First German Book* and *German Reader*, will receive an inspiring introduction to the German Language."—*School World.*

Eighth Edition. Extra Fcap 8vo. pp. vi + 235. *Price 2s. 6d.*

DENT'S FIRST GERMAN BOOK†

By WALTER RIPPMANN, S. ALGE & S. HAMBURGER

"An excellent book . . . will be found well worth introducing into Schools."—*Athenæum.*

Fourth Edition. Extra Fcap 8vo. pp. vi. + 265. *Price 3s.*

DENT'S GERMAN READER†

By S. ALGE & WALTER RIPPMANN

The same principles underlie the *German Reader* as the *First German Book*; it can, however, quite well be taken with pupils who have not worked through the easier volume.

The *Reader* is printed in a German type of exceptional clearness and beauty.

The two Hölzel pictures, *Stadt* and *Wohnung*, have been used as the basis of a series of lessons on German life and ways; and in connexion with these there are a number of passages of imaginative prose and of poetry. The latter part of the book contains a simple tale, *Das Rotkehlchen.* There is a very full glossary; great care has been taken to ensure accuracy.

In an appendix are several fairy tales and poems, which are not to be read as slowly as the *Lesestücke*, but are meant to encourage learners to read for themselves. They are in simple language, and will present little difficulty.

Third Edition. Revised and Re-written. Fcap 8vo. pp. vi + 95. 1*s.* 6*d. net.*

HINTS ON TEACHING GERMAN

With a Running Commentary to *Dent's First German Book* and *Dent's German Reader.*

By WALTER RIPPMANN

"Those who seek guidance in the method will derive much help from Mr. Rippmann's little book."—*Literature.*

"Particularly good and practical."—*Athenæum.*

Extra Fcap 8vo. Pp. xvi + 144. *Price 1s. 8d.*

GERMAN GRAMMAR AND WORD FORMATION

EXERCISES, WITH AN ABSTRACT OF THE ESSENTIALS OF GERMAN GRAMMAR

By WALTER RIPPMANN

Dein Freund Helmut hat gestern ein kleines **Unglück**[1] gehabt. Er war mit einem Freund spazieren gegangen [**spazieren gehen**],[2] und war zu einem Bächlein gekommen. Sein Freund war **hinüber**gesprungen und er wollte es auch tun. Aber er sprang nicht weit **genug** und fiel **hinein.** Sein Freund zog ihn heraus, und sie gingen **traurig** nach Hause. Helmut wurde noch trauriger, als sein Vater ihn sah; denn dieser schickte ihn ins Bett. Jetzt ist er aber wieder glücklich; ich sah ihn heute morgen und er **lachte** mit dem ganzen Gesichte. Er schickt Dir einen Grusz.

Ich hatte gehofft, schon am nächsten Donnerstag, **d.h.** [=das heiszt] **übermorgen**[3] frei zu haben. Es gibt aber so viel zu tun, dasz ich **erst**[4] am Freitag Abend **abreisen** kann. Ich werde ganz früh am folgenden Morgen in Grünau ankommen.

Sage Deinem lieben Onkel, dasz ich ihm für den schönen Hasen **herzlich**[5] danke.

Viele Grüsze von Deinem Dich liebenden

VATER.

Sprichwörter: 31. Genug ist besser als zu viel.

32. **Das Glück** gibt vielen zu viel, aber keinem genug.

I: das Bächlein, das Liter, das Meter; II: das Boot, das Kilogramm; IV A: das Herz [*Gen.* des Herzens]; IV C: Wohnung.

---

[1] *Adjektiv:* **unglücklich.**

[2] *Vgl.* der Spaziergang (No. 23).

[3] **vorgestern**: gestern: heute: morgen: übermorgen.

[4] Erst = nicht früher als.

[5] *Substantiv:* **das Herz.**

Specimen page from First German Book

GERMAN READERS

WITH REFORM EXERCISES

The exercises in *Der Goldene Vogel* and *Eisenhans* are typical of the latest advance in reform teaching. They consist of questions based on the text, and exercises in word formation and applied grammar.

Extra Fcap 8vo. pp. viii + 88. *Price* 1*s.* 4*d.*

DER GOLDENE VOGEL†

AND OTHER TALES

A Second Year German Reader. Edited by WALTER RIPPMANN

Extra Fcap 8vo. pp. viii + 86. *Price* 1*s.* 4*d.*

EISENHANS, and other Tales†

A Second Year German Reader. Edited by WALTER RIPPMANN

Crown 8vo. pp. x + 108. 1*s.* 4*d.*

DENT'S ANDERSEN IN GERMAN†

Edited by WALTER RIPPMANN

With many beautiful Pictures by THOMAS, CHARLES, AND WILLIAM ROBINSON

An Edition is issued with a Glossary at 2s. 6d. net.

"A pleasing volume. . . . Eminently suitable to be placed in the hands of pupils who have had a year's tuition in German along reform lines."—*School World.*

SPANISH

Extra Fcap 8vo. pp. viii + 184. *Price 2s. net.*

DENT'S FIRST SPANISH BOOK†

BY F. R. ROBERT

Whitechapel Foundation School

With Illustrations by J. A. SYMINGTON

This book is exceptionally well written, and forms a most interesting introduction to the study of Spanish.

"An admirable book, both in matter and method."—*Educational Method.*

"Obviously the work of a skilled teacher."—*Modern Language Teaching.*

Fünfter Abschnitt.

A. (1) Warum war ein groszer Lärmen in dem Dorf? (2) Wie machte der Königssohn seine Brüder frei? (3) Waren sie dankbar dafür? (4) Wohin warfen sie ihn? (5) Warum kam er nicht ums Leben? (6) Wie half ihm der Fuchs? (7) Warum töteten die Wächter ihn nicht? (8) Worüber war der König erstaunt? (9) Warum hatte die Jungfrau vorher nichts gesagt? (10) Wie ging es den bösen Brüdern? (11) Was geschah, als der Jüngling den Fuchs totschosz? (12) Wer war der Fuchs?

B. (1) Substantiv zu: denken, glücklich, hoch, freuen, jung.

(2) Verb zu: die Reise, die Ruhe, tot, die Heirat, der Wunsch, los.

(3) Gegenteil von: traurig, gefangen, warm, kalt, hart, reich, der jüngste, anfangs, gut, bald darauf, vorwärts, aufhören, falsch, jedermann.

C. (1) Der Fuchs erzählt, wie er wieder zu einem Menschen wurde.

(2) Setzt Präpositionen an die Stelle des Strichs:

(*a*) Er ritt — das Dorf. (*b*) Sie kam — dem Wald.

(*c*) Er setzte sich — das Pferd. (*d*) Er stand — dem Pferd.

(*e*) Er stellte es — den Tisch. (*f*) Er warf es — die Wand.

(*g*) Sie sasz — dem Baum. (*h*) Ich schwamm — dem Flusz.

(*i*) Er dachte — seinen Freund. (*k*) Du gingst — die Stadt.

(3) Schreibt die Sätze (*a*) bis (*k*) mit den Verben (i.) im Präsens, (ii.) im Futur, (iii.) im Perfekt.

(4) Schreibt die Sätze (*a*) bis (*k*) mit den Pronomen und Substantiven im Plural.

(5) Die Verben im Passiv:

(*a*) Er hängt das Bild an die Wand.
(*b*) Der treue Fuchs verliesz den Prinzen nicht.
(*c*) Der Lehrer schilt den faulen Schüler und lobt den fleiszigen.
(*d*) Die Wächter haben den Prinzen nicht getötet.
(*e*) Der Königssohn wird den Fuchs erlösen.

Specimen page from Der Goldene Vogel (exercises on the text)

ENGLISH SECTION

Second Edition, Revised. Extra Fcap 8vo. pp. xi + 126. 1*s*. 6*d*. *net.*

THE SOUNDS OF SPOKEN ENGLISH

A MANUAL OF EAR TRAINING FOR ENGLISH STUDENTS

BY

WALTER RIPPMANN

"The subject is treated in a pleasant and sympathetic manner quite without pedantry. Many useful hints are introduced on breathing, voice-production, and the elements of elocution. Mr. Rippmann is to be congratulated upon the production of a fresh and interesting little work."—*The Guardian.*

"An excellent manual that was much required."—*School World.*

This volume has been prepared, in the first place, for the use of Training Colleges, but it is expected that it will appeal to the wide circle of those interested in the pronunciation of English. It contains a brief account of the organs of speech and of English speech sounds. The book is intended to be stimulating rather than exhaustive; it will be found to provide a simple course of ear training, in which many teachers at present have little practice, and thus to enable them readily to detect and correct faults in the pronunciation of their pupils.

The book will also be useful to the teacher of modern languages, as the power to impart a foreign pronunciation depends to some extent on the teacher's knowledge of the habits of speech acquired by the pupils through their mother tongue.

THE SOUNDS OF ENGLISH

A Phonetic chart prepared for use in class. For particulars see Phonetic Section, page 22.

trum sĕdent. Togā praetextā omnes ămictī sunt, nondum ĕnim sēdĕcim nāti sunt annos. Bullam auream in collo gĕrunt. Haec bulla diū ŏrīgĭnis hŏnestae signum fuerat.

18. Măgister et discĭpŭli.

Quinque discĭpŭli sunt. Nōmĭna sunt Sextus, Gaius, Lūcius, Publius, Gnaeus.

Omnes. Salvē, magister.

Orbĭlius. Vōs quoque omnes, salvētĕ. Tăbŭlas-nĕ cērātas apportāvistis, et stĭlos?

Sextus. Stĭlum meum āmīsi. Dā mĭhĭ, sōdēs, nŏvum.

Orbĭlius. Ecce novum. Iam fābŭlam Aesōpi discēmus. Ego lĕgam, vos in tabulis scrībĭtĕ.

Publius. Sed cēră meă nondum părātă est. Hesternae littĕrae adhuc manent.

Orbĭlius. Cito igitur, cēram părā. Et tu, Lūci, da mihi ē capsā Aesopi vŏlūmen. Iam auscultāte omnes.

Gnaeus. Tu, Publi, dic mihi: quid lĕget? Non bĕnĕ audio.

Publius. Aesopi fabulam. Eandem iam hĕri lēgit.

19. Aesōpi fābŭlă.

Lŭpus et Agnus.

Ad rīvum eundem lupus et agnus vēnĕrant. Sĭtis eos compŭlerat. Sŭpĕrior stābat lupus, longēquĕ infĕrior agnus. Tunc lupus iurgium incĭpit. "Cur," inquit, "turbŭlentam fēcisti mihi ăquam?" Agnus respondit, "Tam magnum făcĭnus făcĕre non possum,

Specimen page from First Latin Book

Extra Fcap 8vo. pp. xvi + 135. *Price* 1*s.*

DENT'S LATIN PRIMER†

By E. S. FORSTER, M.A.

This *Primer* is intended for pupils who begin Latin early, whereas the *First Latin Book* is better suited for pupils of 12 years of age and upwards. The *Primer* is fully illustrated, and the elements of the grammar and vocabulary are presented in a very attractive manner. Special attention has been given to connecting Latin words with the English derivatives. A phonetic transcription of the early lessons is given at the end of the book.

"The graduation of the matter is very carefully worked out . . . the little book is excellently done."—*Educational Times.*

Size 30 by 22 ins. Unmounted, 2s. net each. Mounted on Linen and eyeletted, 3s. net. Mounted on Linen, with rollers, 5s. net.

DENT'S WALL PICTURES FOR TEACHING LATIN

Four Coloured Pictures enlarged from the First Latin Book.

Romæ, Sexti Domus. Romæ, Triumphus.
Pompeiis, Ostium Tabernae et Via Strata.
In Gallia, Proelium Equestre et Pedestre.

Small Crown 8vo. pp. viii + 312. 3*s.* 6*d.*

FORUM LATINUM†

A FIRST LATIN BOOK

By Prof. E. VERNON ARNOLD

Professor of Latin at the University College of North Wales

Small Crown 8vo. pp. viii + 136. 1*s.* 6*d.*

BASIS LATINA

An Introduction to Latin through the Language to the Literature by Prof. E. V. Arnold, assisted by Walter Rippmann, M.A.

Small Crown 8vo. pp. 160. *Cloth.* 2*s.*

AENEAE FACTA ET FATA†

A STEPPING-STONE TO VIRGIL

WITH NOTES AND EXERCISES ON THE TEXT BY

Prof. E. VERNON ARNOLD

With numerous Illustrations and two Coloured Plates.

CAESAR IMPERATOR

An Elementary Latin Reader with Vocabulary and Reform Exercises on the text.

By J. W. E. PEARCE, M.A.

Joint Author of "Dent's First Latin Book."